LE GORILLE URINANT

chez Le chasseur abstrait
collection polar

Le dieu que vous aimerez haïr

Si vous saviez ce que je m'en fous

En cas de blème avec le fric

Confliteor mais je pardonne pas !

Avec ça en moins, t'es de trop !

…et d'autres à venir !

oOo

Le chasseur abstrait
www.patrickcintas.fr
pcintas@lechasseurabstrait.com
© Patrick Cintas 2023
ISBN 9782491782252
Dépôt légal juillet 2023

Patrick Cintas

Si vous saviez comme je m'en fous

Le Gorille Urinant

Tout homme qui écrit — et qui écrit bien — sert la France.
Charles de Gaulle

…*a poor player*
That struts and frets his hour upon the stage
…

Ainsi, ce roman pourrait s'intituler « Pavane et Agitation », mais « Si vous saviez comme je m'en fous » est un meilleur choix.

SOMMAIRE

1.....7
2.....13
3.....19
4.....25
5.....31
6.....38
7.....44
8.....49
9.....54
10.....58
11.....63
12.....67
13.....70
14.....74
15.....77
16.....82
17.....87
18.....91
19.....94
20.....98
21.....101
22.....105
23.....109

24 112
25 116
26 119
27 123
28 127
29 131
30 135
31 140
32 144
33 148
34 151
35 155
36 158
37 162
38 165
39 169
40 172
41 176
42 181
43 185
44 189
45 193

C’est Giton Hartzenbusch qui parle

1

Mon pote s'appelait Pédar. Je dis s'appelait, vous comprenez pourquoi. Lui et moi on buvait. Lui du pinard et moi de l'eau. « Quèque vous dites comme conneries ! On est pas des potes si on boit pas la même chose !

— Que je le dis moi aussi ! Mais on buvait pareil !

— Alors on s'en fout ! Pourquoi donc qu'il s'appelait ?

— Que je vous raconte… »

Y a pas deux jours, j'arrive rue Saint-Sulpice-La-Tapette. Pas celle qui sert à se mettre dans le cul, celle qui sert à écraser les mouches. Le genre de type qui se rend utile au sein de l'Église. Même qu'il a écrit des pensées avant de souffrir le martyre. Après, il s'est tu pour les incrédules, mais les cons l'entendent toujours tellement il est utile. Bref, j'y arrive. Et qu'est-ce que je vois ? Des flics. Des gendarmes avec des airs tellement intelligents que j'ai eu honte de mon cerveau. Je m'approche, les mains en l'air pour pas effrayer, et un pandore m'arrête d'une main péremptoire :

« Si vous n'obtempérez pas, on vous coffre !

— Ah ! Monsieur le Gendarme, j'obtempère. Seulement voilà, je comprends pas…

— Et qu'est-ce que vous comprenez pas, que je vous explique ?

— Ce que vous foutez devant la porte de mon ami Pédar qui habite au troisième…

— Il habite plus !

— Mais merde ! C'est l'hiver ! On déloge plus les mauvais payeurs à cette époque ! Ah ! Vous expliquez pas bien ! »

Le genre de chose qui rend le gendarme tout guimauve, parce qu'il se sent con. Il sent qu'il a encore raté sa vocation de pédagogue. Il me regarde comme si j'en savais plus que lui :

« C'est pas facile à expliquer… bafouille-t-il. Surtout à un ami…

— Mais je suis pas votre ami !

— J'ai pas dit ça ! Gueulez pas ! Venez par ici, que je continue à vous expliquer, des fois que ce soye vous qui êtes plus con que moi. »

S'il y a une règle qu'il faut absolument respecter en ces temps de crise, c'est de jamais s'isoler avec un gendarme, même pour l'enculer. Je m'accroche à la peinture cloquée d'un réverbère pendant qu'il me tire par le colbac.

« Zêtes con ou quoi ? » qu'il me demande.

S'il y a une question à laquelle je réponds jamais, c'est bien celle-là. On sait jamais…

« J'irai pas ! que je gueule.

— Vous voulez pas en savoir plus ?

— Et vous, qu'est-ce que vous savez ? »

S'il y a une question à pas poser à un flic, c'est bien celle de savoir ce qu'il sait pas et qu'on sait. Il cligne de l'œil, l'air de m'en vouloir.

« Zêtes pas un ami, tiens ! qu'il me dit, larmoyant.

— Vous l'avez dit ! Aussi, je me casse !

— Vous voulez pas voir votre copain avant qu'on l'emmène se faire déchiqueter par le légiste ?

— J'ai pas de copain ! D'ailleurs je bois seul. Et que de l'eau. »

Il renonce, m'époussète et me rend ma casquette de golf après lui avoir fichu un bon coup sur la visière. Je me recoiffe et je me tire pour sortir de cette maudite rue où j'ai bien failli me faire enculer par les mouches.

À deux pas de là, je crèche. Deux étages maximum et me voilà chez moi, avec mon robinet et mon évier où je fais vieillir mon eau des fois qu'elle soit meilleure sans Javel. Pédar est crevé ! Et comment ? J'ai même pas posé la question ! J'aurais pu savoir. Ils vont se douter. Et me faire chier jusqu'à savoir ce que je sais pas. Putain de Pédar. Même mort il me fait chier. Mais j'aurais plus à supporter son haleine de raisin écrasé et faisandé. Ah ! J'y tiens plus. Je me barricade. Et j'ai pas fini de me barricader que ma voisine gueule à la fenêtre : « Au sec ! (elle raccourcit toujours pour pas perdre un temps qui lui est précieux vu qu'elle a passé les quatre-vingt-dix) On a un forcené dans l'immeuble ! »

Forcené. Le mot à pas prononcer devant un flic. Il en devient tout de suite avide d'héroïsme. Je mets le nez à la fenêtre juste le temps d'entendre ce qui se dit à mon sujet :

« Un forcené ? Où ça ? À quel étage ? Il est armé ?

— C'est celui qui boit que de l'eau !

— Encore lui ! »

Ça va chier. Et je vais me retrouver au fond du trou si j'explique pas. Je finis de clouer la porte à grands coups, ce qui donne une idée de la force dont je suis capable si on me fait trop chier.

« Il boit que de l'eau ? Vous êtes sûre ?

— Sûre et certaine, monsieur le Gendarme ! Même qu'il enlève la Javel. Comment ? Je sais pas. Mais il l'enlève ! C'est un pur !

— Les plus mauvais ! »

Et à peine j'ai fini de clouer la porte qu'elle se troue ! On me la fait à la chignole ! J'ai failli me prendre le foret dans la gueule. Je rouscaille sans mesurer la gravité de mon propos quand je reconnais la voix :

« T'inquiètes, Giton ! C'est moi, ta puce !

— Rondelle ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— J'y fais un trou à ta porte.

— Mais t'es complètement dingue ! Tu m'espionnes !

— Que non ! Je fais le trou pour te sucer. Ah ! T'as toujours été dur à la détente !

— Avec du 10 ! Tu déconnes ! Tu veux m'humilier !

— Tire-toi, conard ! J'ai aussi amené la scie sauteuse. Pas con, la Rondelle ! »

Et comme un pro, elle fait sauter un trou que j'ai largement la place d'y mettre ce qu'elle veut.

« Mais pour quoi en faire ? que je dis, malheureux. Ils vont m'assassiner comme Merah, tu verras…

— Ah ! Tu Merah ! Tu Merah ! » chantonne-t-elle en passant un coup de toile émeri sur les bords du trou.

Les autres, je sais pas, mais moi, ça me fait bander.

« Vas-y, mon chou ! Mets-y ! »

Et j'y mets. Ah ! L'erreur ! Au lieu de l'emboucher, elle s'en empare avec les mains. Une douleur atroce.

« Vous entendez comme il crie ? explique la voisine à sa fenêtre.

— Il doit pas boire que de l'eau…

— Un pur, je vous dis !

— Les plus mauvais ! »

J'arrête de crier pour entendre les explications de Rondelle.

« J'y fais un nœud si t'ouvres pas !

— Ah ! tu parles d'une explication !

— J'ai pas envie d'expliquer ! J'agis pour ton bien.

— Mon bien c'est de plus vous supporter, merde ! »

Mais je connais comme elle est têtue, Rondelle. Quand elle tient quelque chose, elle le lâche plus. J'ai beau jurer que je finirais par me la couper, elle me croit pas, sachant bien que j'ai jamais fait ce genre de chose à mon corps qui n'a rien perdu de sa jeunesse.

« La prochaine fois, tu réfléchiras avant d'y mettre ! »

Des leçons maintenant ! Manquait plus que la gendarmerie. Ils allaient me tenir eux aussi et je finirais par me la couper pour de bon. J'étais foutu, question revendication. Et j'avais complètement oublié Pédar. Pourquoi qu'il était tellement mort que ça intéressait la Justice ? Je pose la question à Rondelle :

« Je l'ai tué, » qu'elle me dit alors que ma meilleure part est à sa merci.

C'est peut-être le jour où elle se venge de tous les mecs qui lui ont fait du mal. Ils l'arrêteront avant qu'elle en finisse, mais je serais plus là pour en témoigner.

« Tu l'as tué ? demandai-je comme si je le savais pas.

— C'est pas la première fois !

— Tu l'as déjà tué !

— C'que t'es con quand tu m'fais rire ! »

Merde alors ! J'ai lu des trucs effrayants sur cette manière d'en finir avec son prochain. L'avait-elle obligé à se la couper ? Je demande :

« Non ! dit-elle. J'improvise avec ce que j'ai sous la main.

— Y a des morts plus douces…

— Faut être sûr que ce soit la mort… »

Du coup, j'ai plus tellement envie de résister à la force publique. Je vais faire comme ma voisine, gueuler ! Attirer l'attention des autorités sur mon cas particulier. Ma voisine s'y prend mal, mais mal !

« Un pur, je vous dis ! Même qu'il sent rien !

— Bon. Ben, j'vous laisse, madame Crotal… C'est l'heure de se mettre à table. Je reviendrai pour le dessert. »

Ah ! Elle s'y prend mal. Elle met en fuite au lieu de convaincre. Un vrai poète, ma voisine ! Seulement voilà : j'ai beau gueuler, ça regarde pas la maréchaussée. Et vous savez pourquoi ? Parce que j'ai l'air de hurler de plaisir ! Le piège tendu par Rondelle est parfait. Ils ont amené le cadavre

de Pédar sans mettre en route leurs sirènes, preuve qu'il est mort et qu'on boira plus à la santé de Rondelle en se foutant de sa gueule. Et en ce qui me concerne, pas une lueur d'espoir. Elle me tient bien, la salope !

« Tu finiras par te la couper, tu verras ! » qu'elle prédit.

Et comment je la finis mon histoire ? Parce que les histoires, ça se finit, sinon on les publie pas. Eh bien voilà comment elle finit. Madame Crotal descendait pour voir où ça en était et si ça sentait toujours autant la Javel. Elle voit Rondelle à genoux sur mon paillasson.

« Qu'est-ce que vous faites donc, madame Rondelle ?

— Je tire la sonnette d'alarme ! »

Tu parles d'une conclusion ! Et j'ai toujours pas compris. Alors imaginez !

2

« Allo ? Allo !... C'est la police ? Je demande la police ! Urgent case !

— Ici, c'est la gendarmerie de Slut-les-Bains, pas la police. Mais on fait police aussi. Qu'est-ce que vous voulez si c'est pas trop vous demander ?

— Je suis dans la merde, mec ! On m'a enlevé ! Kidnappé ! Je suis plus chez moi !

— Allo ? Allo ? Est-ce que c'est Giton Hartzenbusch au bout du fil ?

— Comment vous avez deviné ? Vous êtes fortiche !

— Est-ce que c'est madame Rondelle qui vous a enlevé ?

— Ah ! si c'est pas de l'Art, j'en suis un !

— Et comment se porte monsieur Rondeau ?

— Il y est pour rien, merde ! Arrêtez d'accuser ce pauvre type !

— Mais j'accuse personne, monsieur Hartzenbusch ! Je constate. Il va bien falloir un jour que vous fassiez en sorte que je ne constate plus, si vous voyez ce que je veux dire…

— Mais cette fois c'est pour de vrai ! C'est pas un roman ! Je suis pas en train d'écrire. Je vous téléphone depuis la Cadillac 69 qui a fait rêver Chinaski.

— Et c'est qui qu'est au volant ? Madame Crotal ?

— Comment que vous avez deviné la chose, Chef ! Ah ! j'en reviens pas ! Du pur style ! Sans histoire ! Pas d'intrigue ! Pas de sociologie ! Rien que du style ! Et quel style !

— Bon là je vais raccrocher parce que j'ai du monde avec du sang sur les vêtements et les mains. Vous permettez que je raccroche, monsieur Hartzenbusch ?

— Je saigne pas mais je suis enlevé ! Et je vais peut-être mourir sans saigner ! Vous connaissez madame Rondelle !

— Monsieur Rondeau m'en a parlé. Je vous souhaite bon voyage, monsieur Hartzenbusch. »

Ah ! le salaud ! Il a raccroché. Rondelle m'a arraché le téléphone des mains et un bout d'oreille avec, disant :

« Voilà ! Tu es content ? Tu as prévenu tout le monde ? Et maintenant qui qu'est pas au courant ? T'as encore des idées ?

— Il en a plus, madame Rondelle. J'ai vérifié.

— Et comment que vous auriez vérifié ? Je couche pas avec vous, que je sache ! »

Je répondais comme ça à madame Crotal qui conduisait, frottant ses genoux l'un contre l'autre tellement ça l'excitait d'appuyer sur le champignon. Une Cadillac héritée de son défunt mari qu'était pompiste municipal.

« Pourquoi que t'es toujours en train de t'en prendre à madame Crotal ? dit Rondelle. C'est pas elle qui t'enlève. C'est-y moi oui ou non ? »

Elle était pas de bonne humeur, Rondelle. À poil avec moi sur la banquette arrière, reniflant le cuir et les coutures en fil d'or. J'avais même pas demandé où on allait. Je me souvenais à peine que c'était elle qui fuyait pour échapper à la Justice. Dans sa tête, j'étais pas enlevé, j'étais complice. Mais que faisait Crotal dans cette fiction ? Heureusement, elle avait rien enlevé et la fumée de son Koliplanglazo sortait par la vitre en grosses bouffées grises qui lui donnaient des airs de savoir de quoi elle parlait si elle se taisait. J'avais les mains liées dans le dos avec les manches de ma propre chemise. Et les pieds dans une seule chaussette nouée en haut pour m'empêcher d'en sortir. Mais je pouvais parler. J'avais même téléphoné à la police. Et pourquoi ? Pour rien !

« Tu t'occupes que de toi, me reprocha Rondelle.

— Je voulais savoir moi aussi, murmurai-je, mais c'est plus fort que moi, il faut que je m'occupe d'abord de moi. Les autres, c'est après que j'y pense.

— Vous avez voulu sauver votre peau, ouais ! »

Dit Crotal en crachant dans la fumée. J'avais voulu, mais il suffit pas de vouloir dans ce monde pas fait pour la volonté et construit rien que pour le pouvoir et ceux qui en ont.

« Tu téléphoneras plus, déclare Rondelle et elle me casse le iphone sur le crâne.

— Bien fait ! exulte Crotal.

— Mais on n'a plus de téléphone, regrette Rondelle.

— Pour quoi faire ?

— Pour téléphoner ! »

Que s'est-il passé, merde ! Elle me tenait par le manche que j'avais fichu dans le trou de la porte. Ça, je m'en souviens. Même que Crotal est descendue pour voir. Elle voulait toucher des fois que ce soit pas assez dur.

« Et vous allez vous la mettre comment, madame Rondelle ?

— Je la mets pas, merde !

— Je disais ça comme ça. Oh là là ! Si monsieur Rondeau arrivait ! Vous imaginez ? Il demanderait ce que vous fabriquez sur ce paillasson qui n'est pas le vôtre.

— Fermez-la, Crotal ! Je réfléchis. »

Et pendant que Rondelle réfléchissait, je suis tombé dans les pommes. J'ai juste entendu les huit cylindres de la Cadillac pétarader pendant que Crotal réglait la carburation au tournevis. Quand ça s'est mis à tourner rond, elle se l'est foutu dans le cul et elle a pris le volant dans ces conditions trop humaines pour relever de la fiction. Rondelle m'a fermé la portière sur le nez et j'ai reperdu ce que je venais à peine de retrouver.

Mais j'avais eu le temps de m'apercevoir que je bandais plus et qu'elle m'avait lâché. Ensuite (au bout de combien de temps, peut-être de jours, car j'avais perdu des kilos) elle m'a secoué pour que je téléphone aux flics. Je connaissais le numéro. Direct avec le Chef qui a l'habitude.

« Mais il va pas me croire ! que je dis à Rondelle.

— Il te croira si tu lui parles de moi. Compose ! »

La suite, vous la connaissez. On roulait. En Cadillac dans la campagne française et les flics aux trousses. J'étais vert de peur. D'autant que j'avais tué personne. J'avais même perdu un pote, alors. J'en chagrinais pas vraiment, mais ça commençait à me manquer, nos conversations, nos histoires et tout ce qu'on savait pas. On se partageait la Rondelle sans critiquer Rondeau qui était lui aussi pompiste municipal. Maintenant, il y avait de la haine dans ses yeux. Et c'était pour moi, toutes ces gouttes qui faisaient déborder le vase. Mais je me retenais. La pause pipi était sans cesse remise à la prochaine aire de repos par Crotal qui voyait des flics partout alors que les flics ne voyaient pas la Cadillac. C'était peut-être pas une Cadillac. Ou ça l'était et les flics n'étaient pas des flics. Allez savoir avec ces nouveaux romans !

Bref, le téléphone était coupé et j'étais entier en attendant de l'être moi aussi. Et tout ça sur le confort moelleux d'une banquette qui contenait Rondelle tout allongée à poil avec son flingue dans une main et ma queue dans l'autre, petiote et silencieuse. Je vous raconte, maintenant qu'on a le temps, mais ça s'est passé. Et soudain, alors que je rêvais à autre chose, Rondelle dit :

« Comment que tu veux crever, Giton ? »

Crotal éclate de rire :

« Il veut pas, mais il peut ! »

Elle en perd le volant et la bagnole s'engouffre dans un chemin boisé semé de papiers-culs et de feuilles mortes. On entre dans la nuit. Plus de ciel ! Et une humidité de cocotte-minute.

« Pas d'une balle dans la nuque ! couinai-je en tremblant.

— Je te dis pas crever pour crever ! hurle Rondelle. Mais comment que tu vois ça ! »

Des obscurités maintenant. Comme si le moment était choisi pour échanger des idées ! Et la Cadillac pile devant un arbre qui pousse au milieu du chemin, noir et gigantesque. Je commence à avoir des visions. On a pas le choix devant la mort : on prend un dernier plaisir ou on se fait une peur. Au hasard. Et c'est Rondelle qui tenait le cornet. Elle le secoua sans ménagement.

« T'arrives plus à bander ou quoi ? glousse-t-elle.

— Faudrait le pendre pour ça, » propose Crotal.

Ah ! la vieille bique ! Elle veut en profiter ! Elle aussi ne pense qu'à elle. Y a que Rondelle qui pense aux autres. Et elle les réduit à des petits tas de chair nerveuse et désossée. Je me demande comment elle l'a achevé, Pédar, et comment qu'elle l'a commencé. Et je fictionne pendant qu'elle me branle.

« Ça a toujours été comme ça, explique Crotal en coupant le moteur. Ça va pas plus loin. Et où ça va si on continue, j'en sais rien. On a jamais été plus loin. Et je vous parle d'un temps que vous pouviez pas y être. Alors vous pensez, maintenant…

— On descend ! » fait Rondelle, ce qui me crispe.

J'en ai le gland comme un croupion. Elle me tire par le col, sollicitant l'aide de Crotal qui prend le temps de se souvenir en tapotant les flancs de l'arbre. Je finis dans une flaque de boue avec des cailloux au fond, juste de quoi me briser les os et mes rêves. Mais Rondelle me sort de là et me traîne sur le chemin en ânonnant.

« Je vais chercher la brouette, dit Crotal.

— Grouillez-vous ! » fait Rondelle.

Au moins, elles savent où on est et pourquoi on y est. Et me voilà dans une brouette, les pattes en l'air et la tête rebondissant dans la rouille et les déchets potagers. Ça bringuebale pendant un bon quart d'heure. On va

lentement car Rondelle efface les traces derrière nous, avec un balai que Crotal a ramené de je sais pas où. Mystère de la fiction en construction. Elle ouvre le chemin. Donc, conclus-je dans ma brouette, quelqu'un d'autre la pousse. J'ose pas regarder. Ça peut pas être monsieur Rondeau, qui doit se morfondre en ce moment en regrettant en famille d'avoir épousé une meurtrière. On l'avait pourtant prévenu. Rondelle avait fait la peau à un violeur dans sa jeunesse et c'était pas elle qu'il avait violée. Mais ce serait compliquer que de raconter ça maintenant. Je regrette même d'avoir commencé à en parler, des fois que l'eau vous serait venue à la bouche. Entretemps. Le temps d'arriver.

3

« Paraît que t'as une grosse queue… ?

— Faut voir… du 22, pas plus.

— Mince de queue ! J'atteins le 15 avec du mal si on me fait du bien !

— Faut voir…

— J'te montre ! »

Le type qui me montre sa queue est une espèce de gorille qui se coiffe jamais et oublie de se laver les pieds avant d'enlever ses godasses. Le slip est déjà couleur merde, des fois qu'il n'en mette que là, mais comme il est maladroit, il met jamais ses mains dans les poches.

« Je vois ce que tu veux dire, fais-je comme si je lui apprenais à bien se tenir, mais sans lumière, je ne vois pas ce que tu montres…

— Ah ! Excuse, mec ! J'oublie tout le temps que vous êtes tous héméralopes ! Ousqu'elle est cette bon dieu de loupiote ! »

Au lieu d'allumer, il écrase. Et ça s'allume pas. Bref, heureusement, il a des allumettes, et pas seulement pour se cramer les doigts. Je vois une queue et personne pour la lever.

« J'y touche jamais, me dit ce mec.

— Même pas pour pisser ? (Et je pense : ni pour la laver ? — parce qu'elle en a besoin)

— Je pisse aussi, mais pas comme tout le monde, continue-t-il de m'expliquer. Je bande d'abord un bon coup avant.

— Sans excitation extérieure ? (Je pense : puisqu'il y en a pas d'intérieure…)

— Je vois des femmes… »

Le genre de conversation qu'on peut avoir avec les cons. D'habitude, j'insiste pas. Et je plains, mais pas trop, parce qu'après tout, c'est pas ma faute si je suis moins con. Mais là, je suis enlevé. Otage. Et je sais pas comment ça va se terminer pour moi. J'avais bien aimé le voyage en brouette. Après la Cadillac, y a plus rien. Et dans l'état où j'étais privé de liberté, j'aimais mieux une brouette que d'être traîné par la peau par une brute sortie de sa caverne pour rendre service à Rondelle. Il me regardait comme s'il me voyait alors qu'il faisait nuit. J'y crois pas, moi, aux gens qui disent qu'ils y voient la nuit. Ils imaginent, oui. Et Dieu sait ce qu'il imaginait en me regardant. En tout cas, je bandais pas comme avec Rondelle quand elle est de bonne humeur. On l'entendait bugner la sale gueule de Crotal qui disait qu'elle avait pas mal.

« On peut parler encore, si vous voulez, me propose mon geôlier. Je peux vous voir comme en plein jour.

— Parce que vous voyez aussi le jour !

— Faut bien ! Je vois tout le temps. Si vous saviez… »

Je savais pas et ça me foutait la trouille d'en savoir trop. J'étais assis sur quelque chose de mou qui respirait en toussant de temps en temps. Personne m'avait obligé à m'asseoir là-dessus. Quand on est entré, la grosse brute poilue niquetalope m'a dit que je pouvais m'asseoir où je voulais du moment que j'étais assis et que j'exigeais rien d'autre. Il s'était lancé dans une longue description de ses pouvoirs, ceux qu'on lui attribuait en fonction de ce qu'il savait faire depuis qu'on lui demandait de se contenter de faire ce qu'on lui disait de faire aux autres. Il s'était perdu dans cette explication et il avait recommencé et je ne sais plus comment on en était arrivé à parler de ma queue. J'aurais voulu savoir sur quoi j'étais assis, mais la brute avait une autre idée dans la tête et j'attendais

l'occasion de l'intéresser à mes propres désirs. Et dessous, l'autre toussait de temps en temps, pas plus explicatif.

« On m'appelle Bruto (Je pense : je m'en doutais !) mais c'est pas mon nom. J'ai envie de leur péter la gueule quand ils m'appellent comme ça !

— Je comprends…

— Vous comprenez rien !

— C'est ce que je voulais dire ! Je comprends qu'on peut pas comprendre si on comprend pas.

— Exactement ça ! »

Ah ! j'étais content d'avoir raison ! Et de lui donner raison. Mais pour revenir à ma queue, je sais pas comment on en était arrivé là, dans le noir, alors que lui voyait et que j'en étais réduit à me poser des questions qu'il valait mieux pas poser comme ça de but en blanc.

« 22, c'est un beau cadeau de la nature ! exulta-t-il.

— Mon papa en avait une de 15 aussi… Je tiens ça de ma maman…

— Moi aussi je la tiens de ma maman ! »

Le mur laissa tomber toute sa poussière. Des deux côtés. Il arrêta de le cogner quand l'autre se mit à tousser sans donner l'impression qu'il allait s'arrêter pour respirer. Bruto gueula :

« J'en ai pété pour moins que ça ! »

J'allais dire que ça me gênait pas, mais le mur recommença à vibrer et le plancher s'y est mis aussi. Ça galopait, les cafards ! Mais je sentais plus rien. Pourtant le type qui était dessous me grattait le cul en pensant se gratter le sien, ce qui ne laissait pas de l'étonner.

« Je m'appelle Mapel, dit-il péniblement entre deux grattements.

— C'est son vrai nom ! » gueula Bruto.

Il redevenait joyeux, comme quand on parlait de ma queue.

« Moi c'est 14…

— J'en ai connu un que c'était 12, alors…

— 12 ! Autant dire rien ! »

C'était l'opinion de Bruto. On en discuta pas.

« C'est pas mon cul que je gratte, dit Mapel. Ça doit être celui de Tiontion.

— Non, c'est pas le mien ! »

C'était le moment de rigoler. On était plusieurs.

« Et au cas où vous l'auriez oublié, dit Bruto triomphalement, j'ai des aloufs ! »

Il en craqua une. Il avait une tête sympathique. C'était toujours ça de gagné. Il mit le feu à une mèche et la pièce s'éclaira. À part Bruto, Mapel, Tiontion et moi, y avait aussi Kachka et Hiromdel.

« Vous êtes tous là, dit Bruto. Des fois il en manque un et ça m'énerve. Je sais jamais ce que je fais quand je m'énerve et après il faut que j'enterre. J'aime pas creuser. C'est comme la tête, la terre. Des fois, y a des cailloux dedans et ça m'énerve et je sais plus ce que je fais ! »

Là, je me dis que j'étais devenu fou et qu'on m'avait enfermé après que j'eusse raté le principal, les faits qui expliquent. Je voyais pas la brouette. Y avait bien une moto et des sacs pendus aux murs. Et plein de fils de fer sur le plancher, entortillés dans la poussière. Bruto agita la lampe-tempête. Il riait :

« Je fais la lumière des films ! Et vous crevez de trouille. Ah ! merde alors ! 22, ça fait un morceau ! Je voudrais bien voir ça.

— Je sais pas si Rondelle sera d'accord… »

J'avais bien dit. Bruto ferma sa grosse gueule de canasson. Dedans, la langue s'agitait, mais pas question de l'ouvrir alors que je venais de la menacer avec une efficacité qui étonna les autres.

« Vous vous asseyez toujours n'importe où quand vous vous asseyez ? me demanda Mapel.

— Tu lui as gratté le cul !

— Mais c'est le mien que je voulais gratter !

— N'empêche que tu l'as pas gratté et que c'est lui qui en a profité !

— Vous en avez profité, monsieur… monsieur ?

— Giton… Giton Hartzenbusch…Je sais pas ce qui m'arrive…

— Mais on vous croit, monsieur ! On vous croit ! »

Ça tombait bien, parce que moi, je me croyais difficilement. On m'a déjà enfermé, mais pas avec les fous. Pédar devenait méchant quand il avait trop bu et souvent ça se terminait au trou, et moi avec même si je buvais que de l'eau. On a passé pas mal de nuits avec des types dans le genre de Pédar. Dommage qu'il soit mort au début de cette histoire, sinon je vous l'aurais présenté. Je veux pas compliquer. C'est déjà assez compliqué comme ça, cette histoire. J'espère que vous avez suivi, même s'il manque un bout. Pédar, on s'en fout. On peut continuer sans lui. D'ailleurs, il est plus là pour compliquer. Ce qu'il m'a compliqué, des fois ! Si je vous racontais… Mais c'était avant que ça commence. Ce serait vraiment trop compliqué.

Comme il y avait qu'une porte dans cette turne, Bruto se faisait un devoir de la garder et d'empêcher le cerveau de penser à autre chose. Le problème, c'est qu'ils étaient tous libres dans les limites imposées par la porte à laquelle il n'était pas raisonnable de songer. Par contre, j'étais toujours en camisole ! Vous vous souvenez... les bras dans les manches de ma chemise nouées dans le dos et les deux pieds dans une chaussette que j'eusse été un as du prestige si j'avais réussi à en sortir sans m'esquinter la meilleure part de mes neurones. Mieux valait en faire l'économie pour l'instant. Les sacrifices pouvaient attendre.

« Et ça vous a fait quoi que je vous gratte le cul, monsieur ?

— Ça lui a gratté exactement comme s'il l'avait fait lui-même. Je connais ça.

— Tu connais rien du tout ! Monsieur sait de quoi il parle, lui ! Si jamais il consentait à s'en exprimer…

— C'est des choses qu'on garde pour soi et pour la femme qu'on aime.

— Ne parlons pas de ces femmes ou je fais un malheur ! »

L'atmosphère se tendait, ce qui amusait Bruto. Au fait, comment il eût aimé qu'on l'appelât ? J'avais tellement envie de lui poser la question que je me mordais la langue, ce qui n'échappa point à mes observateurs.

« Ce n'est pas en vous mordant la langue que vous l'empêcherez de dire ce qu'elle a à dire.

— On est tous passé par là, à un moment ou à un autre, pas vrai, les amis ?

— 22 ! Je voudrais bien voir ça ! »

4

« Tu verras rien, minus ! »

Bruto se réfugia sur la selle de la moto. La créature qui le réduisait ainsi à l'état de larve soumise avait la tête en sang, tellement qu'elle éclaboussait. Elle prenait plaisir à en mettre partout et particulièrement sur nos gueules terrifiées dont les lèvres en disaient long. Elle brandissait une cravache cinglante qui coupait net les brindilles collées sur les murs. La lumière vacilla dans la lampe et secoua nos ombres parmi les autres ombres. On voit le style ! De 22 j'étais passé à 2, et encore, en tirant dessus comme faisait Bruto à la sienne qui était négative, toute rentrée dans un pli de chair et de poils qui donnait pas envie d'en savoir plus sur ses rêves de jungle.

« Allez, voisin, ramenez-vous, qu'on parle ! »

C'était Crotal, le monstre ensanglanté ! Rondelle l'avait arrangée pour qu'elle fasse peur. Et pas avec du ketchup. Du vrai sang d'origine, avec les plaies qui palpitent et les os qui montrent leur jaune. Elle fit claquer sa cravache sur un dos. On a crié tous les deux. On a peut-être tous crié.

« Perdons pas de temps, voisin ! Rondelle a une de ces envies ! »

J'entendis « Veinard ! » sous moi, mais j'étais assis sur rien. Je me levai et entrepris de sautiller pour montrer que je savais obéir si on y mettait les formes. On eut pitié de ma maladresse. Il y eut des commentaires. Et Crotal s'énerva, éclaboussant ses paroles et giclant la cravache sur les mouches qui fuyaient loin de la lampe pour continuer leur cinéma dans les coins obscurs où je n'avais pas été voir.

« Il pourra pas… risque quelqu'un.

— Quand on veut, on peut ! » décréta Crotal.

Ce qu'on dit au chômeur à propos d'emploi. Au premier saut, je m'étalai. Le nez dans la mouise du plancher fait pour les vaches.

« Défais la chaussette ! » gueula Rondelle qu'on voyait pas mais qui n'était pas loin, peut-être derrière un trou pour rien rater de ce qu'elle m'infligeait.

Crotal défit la chaussette. Comme j'avais les mains dans le dos, je pouvais pas me masser les pieds pour leur redonner leur couleur naturelle. Bruto voulait pas. Personne voulait.

« Masse-lui les pieds ! »

Crotal cracha dans le vide et envoya valser sa cravache pour me masser les pieds avec ses propres mains. Des doigts fins comme des os, avec des griffes et des traces d'autres sévices.

« C'est bien pour vous plaire, voisine ! lança-t-elle.

— Essaie de lui plaire et je te troue avec un Bic ! »

Bruto me lança un regard désespéré. Sa bouche s'ouvrit pour dire :

« Vous savez pas quand il est prévu que je conduise la Cadillac ?

— Pour aller où ? dit Crotal qui massait consciencieusement.

— Où vous voulez, mesdames ! Je peux conduire au bout du monde !

— Et les océans, t'en fais quoi ? Et les montagnes ? Ma Cadillac n'aime pas l'altitude. Ça fait cafouiller son carbu à huit pipes.

— Huit pipes ! s'écria Bruto.

— Et du 22, » conclut Crotal sur ce sujet.

Maintenant que j'avais du sang dans les pieds, ce qui m'avait vachement manqué, je pouvais y aller, mais sans les mains. Je rouspétai.

« Pas avec les mains ! dit Rondelle dans l'ombre.

— Tu sais bien que sans les mains je suis manchot ! Tu l'as toujours su. Depuis que tu me connais. Tu n'as pas pu oublier. Pas déjà… »

Au lieu de répondre un truc sympa, elle rit. J'en eus froid dans le dos et chaud au cul. Crotal me pousse. On traverse un endroit qui craque dans la poussière et les odeurs d'antan. Au fond, une lumière sous une porte. On la voit même dans le trou de la serrure. Un chat est assis sur le paillasson, mort ou vivant.

« C'est toi qui ouvres, me dit Crotal.

— On se tutoie maintenant ?

— JE tue toi ! Toi tu voues ! »

Encore un de ces putains jeux de mots qui me font pas rire. Un par jour si je critique. Et deux le dimanche si je vais à la messe. J'ouvre. La poignée est dure, avec du jeu et des bruits de mécanique qu'on n'a pas huilée depuis longtemps.

« T'as pas le coup ! » fait Crotal et elle ouvre.

Je vois pas Rondelle, mais un type que je connais pas. Je dis bonjour, il me dit bonsoir, ou de m'asseoir, je sais pas. Je m'assois. Il pousse un verre et je dis que je bois que de l'eau.

« C'est de l'eau, dit-il. On m'a prévenu. — L'auteur des *Amants de Castelpu* ne boit pas. Si jamais vous le rencontrez, ce qui vous arrivera un jour, offrez-lui un verre d'eau et précisez que vous avez enlevé la Javel. — Alors, voilà, je précise. »

C'est un type normal, je veux dire ni petit ni grand. Il a des cheveux sur la tête et du poil aux mains. Il croise deux jambes au lieu d'une et sa cravate fait un nœud parfait sous son menton. Il a posé son béret sur la table et sa main dessus, comme s'il y avait quelque chose dessous. Rondelle fait un bruit de casserole et elle apparaît, la cuillère à la main.

« Je te présente monsieur Rondeau, dit-elle en touillant.

— Ah ! mais pardon ! Je connais monsieur Rondeau ! Et je peux affirmer sans risquer de me tromper que celui-ci s'appelle peut-être Rondeau mais c'est pas celui que je connais !

— Explique-lui, Rondeau, » fait Rondelle avec son petit air désespéré d'après les coups manqués.

Rondeau, qui n'est pas Rondeau — mais on va l'appeler comme ça pour simplifier — me regarde en souriant comme s'il était étonné que je ne le reconnaisse pas.

« Elle est bonne ? me demande-t-il.

— Vous avez bien enlevé la Javel, dis-je. J'avais tout expliqué à Rondelle avant que ça commence.

— Et vous aviez bien fait, monsieur Hartzenbusch. Du coup, on se sent plus à l'aise. Vous vous sentez à l'aise, monsieur Hartzenbusch ?

— J'ai appris à tenir un pinceau avec les pieds au cours d'un stage de formation professionnelle organisé par les pompiers. Mais c'est la première fois que je tiens un verre de cette façon.

— Comme quoi, dit Crotal triomphante, du pinceau au pied, il n'y a qu'un pas ! »

S'il s'agissait de détendre l'atmosphère, c'était réussi. Mais comme ça la compliquait aussi, j'avalai de travers et je me mis à tousser jusqu'à en perdre mon dentier qui plongea dans le verre.

« Je vais vous aider, me proposa Rondeau.

— Ze peux le saire tout feul ! rouspétai-je en tirant la langue dans le verre aussi profondément que sa nature me le permettait.

— Vous allez vous blesser ! hurla Rondeau.

— Ah ! Vous ! Taisez-vous ! Y avait pas de Rondeau dans cette histoire, sauf avant que ça m'arrive, ce qu'on a convenu de tenir au frais en attendant de compliquer. Imaginez ma tête si Pédar revenait dans la peau d'un autre que je connais pas !

— Ça peut se faire… » ricana Crotal.

Rondeau me remit le dentier dans la bouche et la bouche sous le nez. Faut dire que quand je me désarticule, je change du tout au tout. Même

Rondelle me reconnaît plus dans ces moments tragiques. Et je me soigne pas. Tant pis pour la société qui veut pas que je sois ce que je suis.

« On va pas s'énerver tout de suite, dit Rondelle. Goûtez-moi ce ragoût. J'y ai mis tout ce que j'avais sous la main. »

Avec les pieds, je pouvais pas vérifier si j'étais à 22 ou si j'avais raccourci. Une angoisse noire me fit changer de couleur. De vert, je virai au gris.

« J'ai jamais mangé avec les pieds, prétextai-je.

— Mais vous pouvez essayer, dit monsieur Rondeau.

— J'essaierai si personne rigole, pouffai-je.

— On rigolera si on peut pas faire autrement, dit Crotal avec un air professoral.

— C'est vrai, quoi ! » fit Rondelle.

Et elle posa la gamelle sur la table sans oublier la louche qui fit un trou dans la sauce et du bruit dans la viande. Elle avait oublié les assiettes. Et les cuillères. Et les fourchettes. Et le couteau que si j'en avais eu un j'aurais assassiné tout le monde !

Bruto montra le bout de son nez :

« On peut en avoir nous aussi ? Enfin… s'il y en a pour tout le monde, rectifia-t-il.

— On dit plutôt : S'il en reste, nota Crotal.

— On n'a pas d'assiettes, dit Rondeau.

— Pas de cuillères. Pas de fourchettes…

— Et pas de couteaux… grognai-je avec un regard en coin qui en disait long sur mes intentions.

— On pourrait peut-être d'abord baiser… » proposa Rondelle.

Tout le monde se mit à réfléchir, sauf moi, parce que j'avais déjà réfléchi, et Bruto qui réfléchissait jamais avant d'agir. Il pivota sur ses talons et disparut. On l'entendit courir dans le couloir de la mort. Pom !

Pom ! Pom ! Pom ! Pom ! Pom ! soulevant la poussière ancestrale de cet endroit terrifiant au premier abord.

« Il tuera quelqu'un, dit Rondeau.

— J'ai faim, dit Crotal et je veux pas manger avec les doigts comme… comme… »

Moi. Je mangeais avec les doigts de mes pieds. Rondeau m'admira. Il dit :

« Nous sommes fous ! »

Et je me réveillai dans un autre endroit tout aussi angoissant. Propre, distingué même, mais angoissant au point de me nouer la gorge. Avais-je déjà fait quelque chose de mes pieds ? Non, jamais.

5

En fait, j'étais chez moi. Et le facteur m'avait remis en mains propres une invitation à la communion solennelle de Balerinette, qui est la petite-fille de madame Crotal, mais je sais plus de quel côté. Bref, je remontai chez moi quand la porte des Rondeaux s'est ouverte. Un pied s'est posé sur le paillasson, l'autre restait à l'intérieur, et ça parlait. Rondeau et Rondelle se disputent tout le temps et ça me met les nerfs en pelote que si j'avais des aiguilles j'en ferais un tricot avec un Prix littéraire au bout, mais j'ai pas de talent et les aiguilles, je me les plante au lieu de m'en servir. J'avais une trouille !

« Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Hartzenbusch ? Vous attendez quelque chose ?

— J'attends qu'il sorte pour entrer…

— Mais ce n'est pas chez vous, là ! »

Ah ! Crotal et ses leçons ! Elle a été institutrice de l'enfance désespérée avant de se caser dans l'épicerie fine. Mais heureusement, j'ai jamais été son élève. Alors elle en profite.

« Si c'était chez vous, je comprendrais, continue-t-elle.

— On peut aller chez les autres sans être chez soi une fois qu'on y est, non ? rétorquai-je.

— Vous n'avez pas d'excuses ! N'en cherchez pas dans mes problèmes ! »

Elle continue de descendre et moi j'attends que le deuxième pied de Rondeau se pose à côté de l'autre sur le paillasson. Mais ça dure. Ça n'en finit pas. Alors j'allume une clope et j'attends qu'elle se fume toute seule parce que je fume pas. Et ça gueule ! De quoi ça parle ? Toujours les mêmes reproches qui me sont faits. Et on m'ignore, comme si j'existais pas. Et voilà que la porte claque ! Le paillasson vole un instant et se repose.

« Et puis qui me dit que vous enlevez vraiment la Javel ? J'y ai jamais goûté, moi, à votre eau ! »

C'est Crotal qui revient me harceler.

« Si vous saviez ce que j'ai rêvé de vous… dis-je pour la faire attendre.

— Mais c'est pas moi qui attends ! C'est vous ! Et vous attendez de n'être pas chez vous ! Ce ne sont pas des choses qui se font dans ce pays !

— Et pourtant, je les fais !

— Preuve que vous n'êtes chez vous nulle part ! »

Elle a toujours le dernier mot, cette vieille… cette… Je me tais parce que je sais quoi dire. Et je sais ce que ça coûte. Elle me regarde comme si je fumais la cigarette.

« La cendre sur le tapis, dit-elle.

— Quoi la cendre sur le tapis ?

— Si jamais… !

— Dites-le-lui vous-même ! »

Et je lui balance le mégot tout enflammé sur la gueule. La porte s'ouvre encore et le même pied se pose sur le paillasson. Crotal et moi on se regarde comme si ça ne s'était pas passé hier. Elle tire une tafe sur le mégot et le jette par la fenêtre. On fait comme s'il y avait une fenêtre à cet endroit et le mégot rebondit sur le mur et descend l'escalier à la poursuite de sa fumée perdue. L'autre pied met du temps, plus de temps qu'hier.

« Qu'est-ce qui a changé depuis hier, monsieur Hartzenbusch ? me demande Crotal en me servant un grand verre.

— Vous êtes sûre que c'est de l'eau ?

— Vous trouvez que c'est une réponse, ça ? »

Et comme hier, je me fatigue et c'est là que j'ai pris la décision de me barricader sans tenir compte de l'opinion que j'inspirerais aux autres.

« Il est armé ?

— Ça lui arrive…

— C'est que je suis pas de service…

— Je croyais que les flics travaillent tout le temps…

— Moi je l'ai jamais dit !

— On se demande où vous habitez !

— Mais ici, madame Crotal ! »

Et il entre. Pas chez moi, parce que je suis barricadé. Il entre chez lui et on ne sait pas ce qu'il y fait. Il a perdu sa femme et ne l'a jamais retrouvée. Que serait-il devenu s'il l'avait retrouvée ? Seulement lui, quand il rentre chez lui, on dit qu'il est chez lui et que ça ne regarde personne. Tandis que moi, on se demande ce que j'y fais qui pourrait regarder tout le monde. C'était le lendemain de ce qui est raconté plus haut. On était revenu sans succès. Chacun chez soi et Dieu pour tous. J'oubliais de dire que le flic s'appelait Arto Lafigougnasse. Aucun lien de parenté avec personne ici. Un type entièrement seul. Avec des relations uniquement dans la Police. Il soupçonnait même madame Crotal qui le lui rendait. Mais ce jour-là, il s'arrête pour bavarder avec elle parce que le pied sur le paillasson lui paraît bien seul pour un pied. Il meuble la conversation avec n'importe quoi, histoire de pas lâcher le pied qui écrase le paillasson et même le tape. Mais de deuxième pied, rien. On entend la voix de Rondelle qui se plaint qu'elle a pas assez d'argent pour se payer le superflu. Madame Crotal commente la chose et Arto approuve tout ce qu'elle dit

pour n'avoir rien à dire, car il surveille l'ombre qui commence avec l'ouverture entrecroisée de la porte.

« Vous savez que monsieur Hartzenbusch s'est barricadé ? dit-elle pour changer de sujet.

— J'ai appris ça hier, oui. Mais il boit que de l'eau, alors…

— Il dit qu'il enlève la Javel. Mais comment ? Ça, il ne le dit pas !

— Il a perdu un ami, dit Arto en essuyant une larme. Ça doit pas être facile pour lui.

— Il vit de ses rentes et boit de l'eau sans Javel ! On m'en a raconté de meilleures et je ne les ai pas écoutées…

— Si vous la fermiez pendant que je réfléchis…

— Monsieur Lafigougnasse ! Pensez-vous à ce que vous dites ? À ce que vous me dites… ?

— Je parlais à… »

Et le deuxième pied profite de ces confusions conversationnelles pour apparaître et s'apprêter à se poser lui aussi sur le paillasson.

« Ah ! Si monsieur Hartzenbusch voyait ça ! s'écrie Crotal en étreignant l'épaule droite d'Arto qui s'énerve :

— Je vous ai déjà dit, madame Crotal, de pas me pincer à cet endroit ! »

Elle le lâche et se recule. Hier, elle est remontée dans son appartement sans s'expliquer, mais aujourd'hui, c'est elle qui exige des explications :

« Qu'est-ce que vous avez à cette épaule, monsieur Lafigougnasse ? Une blessure de service ? On vous a donné une médaille ?

— J'aime pas le chocolat ! »

Vous auriez vu la tête de madame Crotal quand il lui a dit ça ! Moi, j'y étais pas, mais on m'a raconté. Vous parlez ! Tout se sait !

Et pendant ce temps, j'étais derrière ma porte à me demander comment j'avais fait pour me retrouver dans une pareille situation, hier. Le

trou était rebouché par Dieu sait qui. On sait jamais qui rebouche les trous ici ! Et quand c'est pas un trou, c'est autre chose. J'en ai profité pour enlever la Javel d'un tonneau que je réserve aux grands moments de ma vie. C'est alors que, tout mouillé, j'ai repensé au facteur et que je me suis souvenu que j'étais invité à la communion de Balerinette, douze ans et déjà un corps de femme qu'elle a l'intention de mettre à profit avant que ça devienne autre chose. Elle m'a fait des confidences, alors forcément elle m'a invité, comme ça :

« Oh ! Non ! Vous buvez que de l'eau. Promettez-moi de boire du vin. Rien qu'un petit verre. Et vous savez quoi ? Je regretterai pas de vous avoir invité. »

Je regrettais déjà d'avoir promis ce que je ne pouvais tenir sans me mentir à moi-même. Danser, même tout nu, je le ferais. Mais boire du vin ! Et en perdre le Nord comme la dernière fois ? Ah ! Non merci ! Je préfère mentir. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai menti à Balerinette qui s'est pas douté que je lui faisais déjà mal. Alors que jusque-là, je ne lui avais fait que du bien. Tous les jours, on jouait à la balle contre le mur des poubelles. Et je la laissais gagner, pour ne pas perdre, tiens !

« Giton ! Tu fais chier ! Ouvre ! »

Ah ! c'est pas facile de raconter ! J'allais vous raconter un truc qu'on a fait Balerinette et moi et maintenant c'est Rondelle qui me parle à travers la porte rebouchée par on ne sait qui, mais je le saurais tôt ou tard. On finit toujours par savoir ce genre de chose. On pourrait même profiter de cette interruption pour se confier des choses, mais Rondelle insiste et menace de trouer la porte autant de fois que je laisserais ses questions sans réponse. Je la fais répéter, ce qui l'énerve encore plus.

« Je veux entrer ! »

Moi aussi je voulais entrer tout à l'heure, mais madame Crotal m'en a empêché sous le prétexte qu'on entre pas chez les autres comme ça parce qu'on en a envie. Elle m'a fait la leçon sur l'intimité des autres, oubliant

que j'en ai une moi aussi. Bref, je ne suis pas entré où je voulais et maintenant je suis chez moi. On ne fait pas mieux comme intimité.

« Il t'a laissée sortir et maintenant tu veux entrer chez moi ? dis-je pour rigoler (parce que je suis pas si bête que j'en ai l'air quand j'en parle).

— Il ne m'a pas laissée sortir ! Je suis sortie sans qu'il me laisse. Et finalement c'est lui qui est sorti !

— Voilà qui est plus clair. »

J'ouvre. Elle entre.

« Ça sent la Javel, dit-elle en se pinçant le nez. T'es complètement dingue, Giton !

— Pas plus dingue que la plupart de ceux qui ne boivent pas que de l'eau.

— Et où tu la mets la Javel si tu la bois pas… ? »

Ce qu'elle m'excite quand elle en parle ! Je lui saisis le clitoris entre le pouce et l'index. Elle lève les jambes en V et arrache son soutif. Aussitôt je tète.

« T'es sûre qu'il est sorti… ?

— C'est madame Crotal qui me l'a dit.

— Ah ! tu peux pas vérifier par toi-même ce genre de chose !

— J'ai pas la bonne fenêtre ! Moi c'est les poubelles ! Tu crois que je t'ai pas vu faire du gringue à la petite Balerinette ?

— Tiens, justement, elle se marie.

— À douze ans ? Tu déconnes ! Pas avec toi j'espère !

— Avec Dieu, pardi ! Et avec son fils. Et le Saint-Esprit !

— Tu pouvais pas le dire plus tôt ! Je cours lui acheter un cadeau ! Donne-moi du fric ! »

Je lui donne. Elle descend. Et j'allais refermer ma porte quand un pied m'en a empêché. C'était pas le pied de Rondeau. Vous pensez si je le connais le pied de Rondeau ! Des lunes que je le pratique le panard de

mes jouissances intimes, comme dit Crotal. Ce pied-là, je l'ai jamais vu. Le pied d'un inconnu ! Ça m'angoisse aussi sec. J'en avale plus. Et je me mets à baver, tout gluant et chaud comme du vomi quand y a plus rien à vomir.

« Ouvrez quoi ! Je vais pas vous bouffer ! »

6

C'était le pied d'Arto ! 44/45. Style Épuration. Quand y en a plus y en a encore. Sa main ne force pas, mais elle s'impose. Des ongles en os dur. Jaunes et rayés de gris. Il les ronge pas, mais les trempe dans quelque chose qui sent la femme en quête de reconnaissance. Je bafouille un « J'ai besoin de rien » mais il insiste :

« C'est moi qu'ai besoin ! roucoule-t-il. Et vous l'avez !

— Qu'est-ce que j'ai, à part le manque de bol et de pognon ?

— Je veux pas en rajouter, rassurez-vous. Je suis juste un bon voisin.

— On peut pas être juste et bon ! Vous avez pas vécu ?

— Je sais que tout le monde sait ça ! Même que je le sais moi aussi. Mais j'en fais pas un plat. Ouvrez ou j'enfonce ! »

Les menaces maintenant. Je vais tout de même pas lui dire que j'aime pas les flics. Ça me fait vomir qu'on soit flic et pas les autres.

« Je voudrais juste vous parler de votre copain Pédar…

— Celui qu'est mort ?

— Vous en avez combien de copains Pédar ?

— Ça vous regarde pas !

— Ouais, mais çui-là, il est mort. Je compte pas ceux qui vivent encore… en attendant de crever… mais qui les tue ? Vous le savez, monsieur Hartzenbusch ?

— Je sais des trucs que si vous les saviez vous viendriez pas me faire chier !

— Poussez-vous ! J'enfonce ! »

Heureusement qu'elle était ouverte ! Il est entré comme quelqu'un qui va ressortir par la fenêtre. Il se prend un pied dans le tapis et en profite pour s'asseoir. Il a déjà une clope au bec et un verre dans la main. Ou je vais vite ou il a l'habitude.

« Vous savez comment qu'il est mort votre copain Pédar ?

— Je l'ai su, mais je me souviens plus.

— Une balle de 9mm là, deux centimètres au-dessus de l'œil droit. Elle est ressortie par l'oreille gauche. Donc…

— Donc il est mort.

— Donc on l'a flingué de haut en bas ! Vous mesurez combien, monsieur Hartzenbusch ?

— Je mesure tout ce qui me fait chier, mais j'en tire pas la conclusion que la mort résout mes problèmes.

— Je vous parle pas de suicide, mais de meurtre, peut-être même d'assassinat.

— Vous badinez, non ? Pédar n'avait pas d'ennemi, à part lui-même.

— Vous en avez, vous, des ennemis ?

— Je me bats plus qu'avec les mouches, et encore… y a longtemps que je préfère leur ouvrir la fenêtre. Je fais comme ça, avec le torchon, et elles se barrent avant de m'énerver pour de bon. »

Je lui montre. Il me regarde d'un air bizarre, comme si je lui racontais des craques. Je referme la fenêtre et tire le rideau. Y avait déjà du monde sur le trottoir. J'ai pas vu qui, mais je sais. J'allume une clope, histoire de penser à autre chose.

« Ého ! Monsieur Hartzenbusch ! Je suis là ! »

Putain ! Je l'avais oublié. J'écrase ma clope dans son cendrier.

« Si ça vous dérange pas, monsieur… monsieur ?

— Lafigougnasse… Arto Lafigougnasse.

— Monsieur Arto Lafigougnasse… je vous laisse, vous remerciant de m'avoir reçu dans votre intimité relative…

— Mais vous êtes chez vous, monsieur Hartzenbusch !

— Et je vous en remercie d'autant que je m'y sens comme chez moi, monsieur Arto Lafigougnasse.

— Vous êtes complètement dingue ! »

Il a dit ça d'un air si dégoûté que j'ai cru qu'il parlait de Pédar. J'ai acquiescé et je suis sorti. Madame Crotal balayait devant sa porte sur le palier du dessus. La poussière volait dans l'escalier. Elle souriait pour ne pas dire ce qu'elle pensait. Arto m'a tapé sur l'épaule :

« Allons boire un coup chez Popol, » dit-il en secouant la main dans sa poche.

Il avait de la monnaie, et plus si jamais j'avais très soif.

« Je ne bois que de…

— Je sais ! Je sais ! »

On est sorti. Les oiseaux s'étaient envolés. Balerinette jouait à la marelle.

« Mais où t'as mis le caillou que je t'ai donné ? lui demandai-je un peu vivement parce qu'il faut que je vous explique : j'y avais donné un caillou de la collection…

— Vous avez une collection de cailloux ?

— Rien de précieux. Des beaux cailloux. Enfin… qui me plaisent. Je les ramasse où ils se trouvent.

— Sinon vous les ramassez pas…

— Voilà. Et je les classe par ordre de préférence. Un jour, Balerinette monte chez moi pour sucer un bonbon…

— Vous déconnez !

— Je les collectionne pas ! Si vous vous étiez pas jeté sur la bouteille, je vous aurais offert de plonger votre main dans mes bonbons !

— Heureusement que j'avais pas besoin d'un bon coup ! Continuez…

— Alors, pendant qu'elle suce… à douze ans, ça suce beaucoup et très vite parce que ça aime les bonbons et comme je lui refuse rien… bref, je lui demande si elle veut voir mes cailloux. Elle s'étonne que j'aie des cailloux, parce que si elle avait su, elle m'en aurait demandé un avant…

— Avant quoi ?

— Avant d'en parler à Pédar.

— Pédar collectionnait les cailloux lui aussi ?

— Non ! Il collectionnait rien. Il jetait tout. Et elle lui demande s'il va aussi jeter un caillou qu'il avait dans la main. Il se calme…

— Il était en colère ? Après quoi ?

— Pédar en voulait à tout le monde.

— Bon à savoir… Et sur qui ou sur quoi il allait jeter ce caillou ?

— On s'en fout !

— Je m'en fous pas, moi !

— Vous voulez pas savoir comment il a donné ce caillou à Balerinette ?

— Ne me dites pas qu'il l'a fait payer…

— Dans le mille !

— Et elle a payé ?

— Plutôt deux fois qu'une !

— ¡No me digas!

— Ensuite elle a tracé la marelle que vous voyez ici. »

Je lui montrai la marelle avec Balerinette dessus, les jambes écartées et le caillou au bout du pied droit. Arto s'approcha d'elle. Elle était pétrifiée.

« Combien que tu l'as payé, ce caillou ? lui demande-t-il.

— Je l'ai pas payé, monsieur ! C'est lui qui me l'a donné.

— Rien n'est à l'œil en ce bas monde ! gueule Arto. Qu'est-ce qu'elle vous a donné en échange ?

— Un baiser… murmure la fillette. Sur la joue… précise-t-elle.

— Un seul ? »

Arto prend un air terrible. Il veut savoir. La fillette tremble des pieds à la tête. Elle va pisser au lieu d'avouer. Je la connais. Arto se baisse et prend le caillou.

« Qu'est-ce que tu lui trouves à ce caillou ?

— Giton dit qu'il est beau…

— Giton ? Tu l'appelles Giton ? C'est comme ça que tu appelles les messieurs ?

— Je l'appelle aussi monsieur quand j'ai fait une bêtise… »

Arto forme un sourire satisfait sur sa trogne de collabo. Il lance le caillou qui tombe en Enfer. Balerinette éclate de rire. Devant sa porte, Popol essuie un verre avec son grand torchon blanc à rayures rouges.

« Monsieur l'inspecteur acceptera un petit verre pour fêter cet évènement… »

Il rigole un bon coup et pousse la porte derrière lui avec le talon. On entre. Arto pousse Balerinette et l'assoit lui-même sur une chaise qu'il confisque à des joueurs de cartes.

« Alors une grenadine avec des bulles, dit-elle.

— Je t'ai rien demandé ! grogne Arto.

— On est pas là pour boire un coup ? dit-elle, espiègle.

— Y a longtemps qu'on donne plus de coups dans la Police, dis-je en pouffant.

— Mais on se souvient toujours comment qu'on faisait, » dit Arto en claquant les doigts pour faire venir Popol et son torchon.

C'est ici qu'on venait glander avec Pédar. On jouait pas, ni aux dés, ni aux cartes. Il picolait et je vidais mon verre d'eau pour faire quelque chose.

Ça m'aurait embêté de rester comme ça à rien faire que de le regarder s'enfoncer dans cet endroit de la misère humaine où il n'y a plus de rêves qui comptent. Rien que la sensation de plus être ici. Pour Pédar, c'était suffisant, comme sensation. Et il regardait mon eau sans rien dire de ce qu'il en pensait. Il voyait peut-être autre chose que de l'eau. Il me voyait peut-être plus. Ce qui s'appelle glander pour de bon. Balerinette avait pris sa place et ça me faisait mal. Arto voulait tout savoir au sujet du caillou. Pas le mien, celui de Pédar. Il comprenait plus rien. Pourtant, c'était clair.

« Il s'est mis en colère comment ? demande-t-il.

— J'en sais rien moi ! fait Balerinette en frappant sur la table.

— Et ça t'a mis en colère, toi ? »

Balerinette refrappa la table. Arto sursauta pour la deuxième fois. Il cligna de l'œil dans ma direction. Il avait l'air satisfait du flic qui en sait déjà trop. Il commanda un café serré avec des cerneaux. Pendant qu'il croquait, je touchai le genou de Balerinette avec le mien. Elle acheva sa grenadine d'un trait et se leva, secouant ses boucles :

« Si vous avez plus besoin de moi, j'y vais ! »

Elle attendait une réponse. Arto mâchait lentement et avalait encore plus consciencieusement. Il prit une gorgée de café et se rinça longuement les dents. Son œil droit larmoyait. Il fit un signe avec la tête et elle le comprit. Quelques secondes plus tard, on entendit le caillou glisser sur le trottoir d'en face. Mon caillou. Deux cailloux. Pédar et moi. Pédar qui était mort assassiné de haut en bas.

7

« Vous boirez votre eau plus tard ! Suivez-moi ! »

C'est plutôt comme ça qu'on est sorti de chez Popol. Rue Saint-Sulpice-la-Tapette, on monte au premier, puis au deuxième et comme je suis en train de monter au troisième, je m'aperçois qu'Arto est resté au deuxième. Je me dis : C'est encore cette vieille conasse de Latorc qui lui demande de descendre sa poubelle dégueulasse sans couvercle et sans poignées. Je redescends. Pas de madame Latorc. Arto est tout seul en train de forcer une porte. Il arrache un ruban tricolore et triture le trou de la serrure avec une clé qui peut pas être la bonne car Pédar n'habitait pas au deuxième, mais au troisième. Si on est venu pour jeter un œil sur sa taule dégueulasse sans couvercle et sans papier, c'est au troisième qu'il faut monter. J'ai fait le voyage des milliers de fois avec une bouteille à la main. Pour Pédar, parce que moi je buvais pas chez lui. Il avait un robinet, mais pas l'eau. Pas l'électricité non plus. Et le gaz dans une bouteille vide. Que voulez-vous… on trouve toujours plus malheureux que soi. Surtout dans ces immeubles dégueulasses dont le couvercle se referme à la tombée de la nuit comme au milieu d'un cimetière. J'ai pas demandé à être angoissé, moi. Je suis né avec. J'avais onze doigts sans compter ceux des pieds. Et un pied pour compter juste.

« Vous me raconterez ça plus tard ! fait Arto qui n'arrive pas à tourner la clé.

— Forcément ! C'est la bonne clé, mais pas le bon trou ! Pédar y créchait au-dessus. Il avait pas de paillasson. Vous voyez pas le paillasson ?

— Qu'est-ce que vous racontez, monsieur Hartzenbusch ? J'y comprends rien. Vous feriez mieux de la fermer.

— C'est la porte qui est fermée. Et à double tour. Mademoiselle Pinuche la ferme toujours à double tour parce que Pédar…

— Qu'est-ce que vous savez de cette relation, monsieur Hartzenbusch ? »

Arto se redresse et me met la clé sous le nez.

« Je me doutais que vous saviez quelque chose ! grogne-t-il.

— Je sais ce que tout le monde sait, monsieur Arto ! Rien de plus !

— Vous en savez forcément plus puisque Pédar était votre ami ! »

La porte s'ouvre. La clé a fonctionné ! Je dis, au cas où on m'interroge avant que je dise :

« C'est la première fois que j'entre dans cet appartement. Mademoiselle Pinuche va pas être contente. Vous avez oublié de frotter vos sales pieds sur le paillasson que madame Latorc secoue tous les matins après que mademoiselle Pinuche est sortie pour travailler dans son usine.

— Vous êtes complètement con, monsieur Hartzenbusch… »

Arto referme la porte. Il y a des tapis par terre. Et pas un grain de poussière sur les meubles qui sentent la térébenthine. La fenêtre est fermée, mais les volets sont ouverts. On voit les géraniums et le petit arrosoir avec Donald en salopette. J'étais en train de m'extasier sur ce bonheur grandissant quand j'ai vu la tache de sang ! J'ai fait un bond comme un chat qui croise un chien. Et j'ai renversé un pot de fleurs.

« Je bois pas de cette eau ! dis-je bêtement.

— C'est ce que vous dites, fait Arto. Il est tombé là et ensuite, pas tout à fait mort, il s'est traîné jusqu'ici. Avec le couteau dans le bide.

— Je peux pas vous dire… Mademoiselle Pinuche, je la connaissais à peine.

— Pourquoi Pédar et pas vous ? Qu'est-ce qui l'a fait pencher pour votre copain ?

— Elle ne s'est pas penchée sur moi ! Si elle s'était penchée…

— Elle est blonde ou brune ?

— Rouquine ! Enfin… moi, j'ai toujours aimé les rouquines. Alors des fois, je me trompe. Je prends les vessies pour des lanternes et…

— Vous reconnaîtriez le couteau ? »

Il me regarde avec ses petits yeux rouges qui clignotent et sa bouche se tord pour se livrer à ses dents qui la picotent et en arrachent de petits lambeaux de peau blanche. Je me baisse pour ramasser les fleurs, mais comme le pot est définitivement cassé, je sais pas où les mettre.

« Vous ne répondez pas à ma question… dit Arto sortant la langue pour explorer ses grosses lèvres trouées.

— Vous vous mangez aussi l'intérieur des joues ? »

J'allais relever une chaise, mais Arto m'en empêcha, disant qu'elle était tombée pendant le drame et qu'il fallait pas y toucher. Pour les fleurs, ça n'avait pas d'importance. Je pouvais me les mettre où je voulais, ça ne le regardait pas. Je pouvais aussi toucher aux rideaux, et même les tirer pour jouer avec la lumière sur la tache de sang.

« Vous voyez cette trace, là ? me demanda-t-il.

— C'est pas du sang.

— Non, en effet. C'est de la merde.

— De la merde ? Ici ? Chez mademoiselle Pinuche ? Vous n'y pensez pas !

— Et à quoi vous pensez, vous, monsieur Hartzenbusch ? »

J'imaginais mademoiselle Pinuche, qui se prénommait Sophie, assise pour chier, mais certainement pas sur le tapis. Je la connaissais bien.

« Je la connaissais suffisamment pour affirmer aujourd'hui que jamais elle n'aurait fait ça sur le tapis, monsieur Arto ou qui que vous soyez !

— Qu'est-ce que vous entendez par suffisamment… ?

— J'entends, monsieur Arto, que si je l'avais mieux connue, je serais peut-être moins affirmatif, je vous le concède. Mais…

— Mais…

— Pédar ne me faisait pas ce genre de confidence !

— Rien sur Sophie Pinuche ?

— Absolument rien !

— Et sur les femmes en général ?

— Il se vantait beaucoup, mais je n'étais pas dupe.

— Vous ne pouviez tout de même pas vérifier toutes ses allégations…

— Je vérifiais, monsieur ! Je vérifie tout, vous savez !

— Donc vous savez beaucoup de choses…

— Mais pas tout, monsieur !

— Pas ce que je voudrais savoir…

— Faites votre métier. C'est pas moi qui vous en empêcherai !

— Que vous dites… »

Il me lance un regard complice, presque narquois.

« Où se trouve la boisson ? demande-t-il.

— Il y a un robinet dans la cuisine et un dans la salle de bain. Tous les appartements ici se ressemblent. On ne peut pas se tromper. Ou plutôt si : on se tromperait facilement si on se trompait de porte !

— Sinon… ?

— Sinon les boissons alcoolisées sont dans ce placard en bois exotique. »

Et elles s'y trouvaient en effet ! Comment expliquer ce coup de pot ?

« J'aurais voulu le faire, je n'y aurais pas réussi !

— Mais vous avez réussi, monsieur Hartzenbusch… »

Il s'en jeta un puis grimaça. Un deuxième parut avoir meilleur effet sur son esprit au travail. Il sortit sa langue et s'en frotta le bout du nez.

« Vous avez un beau nez, dit-il. C'est pas comme moi…

— Oh !... Je m'en flatte pas tous les jours, mais… si vous insistez…

— Vous êtes vraiment con, monsieur Hartzenbusch… Ou alors vous êtes un gros malin. Le plus gros malin que j'ai jamais pêché.

— Mais vous ne m'avez pas pêché, monsieur Arto.

— Non, c'est vrai. J'appâte… Je commence toujours comme ça.

— Je m'y connais ! Si vous restez ici quelque temps, nous pourrions allez pêcher. Pédar et moi… ah ! J'en pleurerais si vous n'étiez pas là !

— Vous gênez pas.

— Mademoiselle Pinuche sera pas contente pour le vase…

— Je lui expliquerai.

— Vous pensez qu'elle comprendra ? Je la connais si peu…

— Vous allez la connaître mieux maintenant.

— Vous pensez ? Mais comment le pourrais-je ? Maintenant que Pédar n'est plus là pour…

— Pour… ?

— Pour me présenter à elle.

— Je vais vous la présenter, moi. Vous savez ce que c'est une confrontation ? »

8

« Je comprends pas ! D'habitude on frappe personne ! Gendars a perdu la tête ! Ou on la lui a fait perdre. Vous savez, la responsabilité… c'est pas facile à déterminer. Enfin… vous avez pas trop mal… ? »

C'était le chef Gronaire qui me parlait comme ça. Très serviable même. Il avait amené un torchon de sa propre cuisine et un verre d'eau pour le mouiller. Mais pas de gendarmette pour tapoter les ouvertures que Gendars avait pratiqué sur mon crâne avec le dossier. Le dossier de la chaise, parce que pour l'instant, le dossier Pédar était mince de quelques feuilles qu'Arto avait rapidement zyeutées avant de me souhaiter un bon anniversaire. Gronaire s'était alors cru obligé d'en faire autant, mais c'était pas mon anniversaire. Arto avait encore voulu faire le mystérieux.

« C'est sans doute parce qu'il se sent responsable de vous avoir amené ici, m'expliqua Gronaire. Sans ça, Gendars se serait tenu tranquille.

— Vous l'avez enfermé, au moins ?

— Pensez-vous ! C'est un pistonné.

— Et un pédé, » dit la gendarmette.

Elle aimait pas les pédés. Pédar et moi on a jamais eu de rapports, sauf avec Rondelle et lui avec Sophie Pinuche que j'ai jamais touchée. Je crois qu'une fois elle m'a donné la main, mais elle me la reprise tellement vite que j'ai pas eu le temps de voir ce que ça fait en réalité. J'ai eu beau en rêver toute la nuit, rien à faire ! J'ai pas arrêté de boire, mais que de l'eau. Je n'ai rien contre l'eau du robinet. Il suffit d'enlever la Javel.

« Et vous faites comment pour l'enlever ? me demande Gronaire.

— C'est la Crotal qui aimerait bien le savoir ! Mais je dirai jamais rien à personne.

— Même si on vous torture ? dit la gendarmette qui sent la violette.

— Il y a des choses que même la torture peut pas vous faire dire ! »

Je sais pas si elle m'admirait, mais elle avait des yeux que j'avais envie de lécher comme les bonbons que j'offrais de temps en temps à Balerinette.

« En plus des cailloux ?

— Oh !... Un caillou. Le plus beau d'ailleurs.

— Et le caillou de Pédar, elle l'a mis où ?

— Dans son cul ! »

Gronaire se gratta le nez. Il avait l'habitude. La gendarmette tortilla le torchon pour me nettoyer les oreilles. En me penchant, j'avais facilité la coulée du sang qui venait de dessus la tête, comme disait le rapport.

« Vous avez des gros tympans ?

— Je sais pas. J'ai jamais regardé…

— Vous voulez que je regarde ? »

Elle me montrait un instrument qui s'allumait au bout. Elle mit son œil dans le plus gros bout et approcha le petit de mon oreille.

« Vous inquiétez pas ! Elle a déjà fait ça ! dit Gronaire d'une voix sucrée.

— Il est si méchant, le Gendars ! m'inquiétai-je.

— On peut pas dire qu'il soit méchant… mais des fois, il s'emporte…

— Et mademoiselle sort son instrument à examiner les tympans… »

Elle dut le toucher, car j'eus très mal et je poussai un petit cri qui m'étonna tellement il était petit.

« Vous criez pas bien fort… fit-elle. Mais ça me fait frissonner. »

Elle sentait la lessive en dessous de la ceinture, mais ses cheveux, courts et raides, sentaient la violette ou alors je savais pas ce que c'était de sentir la violette, mais je savais.

« Il aimait ça lui aussi.

— Qui ?

— Pédar té !

— Il aimait les filles ?

— Non ! La violette !

— C'est pas de la violette, fit la gendarmette en rougissant.

— Comment vous vous appelez ? »

Elle rougit. Elle aimait bien qu'on l'appelle, mais pas en service, dit-elle en éteignant la lumière de son instrument.

« Vous avez un bouchon, continua-t-elle.

— J'y vais deux fois par jour !

— Un bouchon de cire !

— Mais je suis pas mort !

— Pas encore… »

Dit Gronaire d'une voix sépulcrale.

« Personne n'est mort ici, fit la gendarmette. Je m'appelle Carmen Maine…

— Carmenmen !

— Non ! Carmen Maine !

— Maine Carmen, dit Gronaire.

— Où ? »

J'étais vissé sur la chaise. Assis, mais vissé.

« Appelez-moi Carmen, dit-elle.

— C'est facile ! ris-je. Carmen ! Carmen ! Carmen ! Carmen ! »

Gronaire mit en route un autre appareil. Mais celui-ci ne s'allumait pas. Il était même fait pour éteindre, expliqua-t-il. Il m'en mit un coup sur la tronche et le torchon vola comme un oiseau. Mais la fenêtre était fermée et j'entendis le bec cogner la vitre. Quand je revins à moi, je buvais de l'eau dans un grand verre. Tellement grand que j'étais plongé dedans. Caspus était là, ce qui ne laissa pas de m'étonner. Il dosait des gouttes dans un autre verre, plus petit et sans personne dedans. Tout avait disparu de ce que j'avais vu jusque-là. Gronaire, Carmen, Gendars, Arto… Il n'y avait que Caspus et son stéthoscope autour du cou. Et le compte-gouttes qu'il pinçait en comptant à haute et intelligible voix. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, euh ! je recommence… 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20, euh ! merde ! 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17… 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17… attends… 17, 18 ! 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, ah ! Madame Crotal !

Et la voilà qui entre, pas peignée parce qu'elle sort du lit. Elle se frotte les yeux et dit :

« Il est encore là celui-là ! »

Elle boit le contenu du verre qui n'était pas pour moi, disant :

« Vous ne lui ferez pas boire autre chose que de l'eau ! C'est pas comme moi, té !

— Vous aimez picoler, madame Crotal ? »

La voix d'Arto. Il est en pyjama. Il fume une cigarette. Madame Crotal rougit, peut-être sous l'effet du médicament que Caspus range dans sa trousse en comptant : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17… eh ! merde !

« Je bois pas que de l'eau, dit madame Crotal. Les gens honnêtes ne boivent pas que de l'eau…

— Alors il est malhonnête, monsieur Hartzenbusch… ?

— Je ne dis pas ça ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas l'intention de dire ! Où vous allez, docteur ? Vous couchez pas ici, ce soir ? J'ai bu

cette merde pour quoi, alors ? » (On sent bien à quel point elle sépare le pour du quoi)

Elle voudrait s'énerver, mais le médicament la rend toute molle et elle s'assoit sur mes genoux. Les genoux de mes jambes allongées, car je suis couché… dans le lit de Rondelle ! Sans Rondelle. Monsieur Rondeau dit :

« La prochaine fois, évanouissez-vous ailleurs que chez moi. »

Ce qui explique ma situation. Ça me rassure presque. Je dis presque parce que j'ai un trou. Mais le docteur Caspus dit que c'est pas grave du moment qu'il est là pour le boucher avec autre chose.

« Vulgaire affaire de cul, » dit-il à Arto en sortant.

La porte ne se referme pas. Je vois un uniforme, et dans l'uniforme, ce connard de Gendars qui rigole en me regardant par-dessus son épaule. J'entends la voix de Rondelle :

« Il peut rester cette nuit. Pas de problème.

— C'est pas moi qui coucherai avec lui, ricane Gendars sans cesser de me regarder avec son air de pneu qui se dégonfle.

— Ce que vous pouvez être marrant, monsieur l'agent ! »

On entend Arto qui rouspète après sa porte et madame Crotal qui essaie sa propre clé pour lui montrer qu'il se trompe d'appartement.

« Je bois trop, dit-il, désespéré.

— Gaston buvait trop lui aussi, et ça l'a tué. »

9

« De qui vous moquez-vous, monsieur Hartzenbusch ? »

Le couteau était dans un sac plastique, tout sec et rouge. Ça sentait rien, mais c'était pas beau à voir. Il avait séjourné plusieurs jours dans le corps de Pédar et le jour suivant le médecin légiste a serré ses grosses fesses de fonctionnaire et il l'a retiré et aussitôt mis dans ce sac plastique qu'on me met maintenant sous les yeux pour que je reconnaisse le couteau. Arto m'avait prévenu :

« S'il est à vous, ce qui sera facile à prouver, vous aurez de gros ennuis ! »

Et il était à moi. J'en étais pas aussi fier que le disait Piépu, la juge. Elle avait la moitié du visage paralysée et l'autre secouée par des tics qui répétaient sans se lasser la même série au sens caché derrière ses yeux jaunes et gonflés.

« Non ! Monsieur Hartzenbusch ! Je vous le donne pas ! Vous le regardez attentivement et vous me dites si vous le reconnaissez et, si c'est le cas, où vous l'avez vu la dernière fois. »

Ça sent le piège, mais je peux pas m'empêcher de dire que je l'ai vu une dernière fois.

« Et où l'avez-vous vu une dernière fois, monsieur Hartzenbusch ? »

La greffière, c'est madame Chompas, une voisine du premier. Elle me regarde avec des yeux de poisson. Elle a aussi une bouche de poisson.

Depuis que je la connais, car je l'avais jamais vue avant, elle veut nager dans mon eau. Elle a bien failli m'avoir.

« Je vous remercie, monsieur Hartzenbusch, d'enlever la Javel de l'eau que vous buvez. Et vous la mettez où, cette Javel ? »

Et chaque fois qu'elle me regarde, tandis que Piépu me montre le couteau dans son sac plastique, il me semble qu'elle me pose la question.

« Je vous le dirai pas ! » criai-je soudain.

Piépu se redresse du coup. Ses yeux se gonflent encore. Elle griffe son bureau et grince des dents.

« Il faudra pourtant me le dire, monsieur Hartzenbusch. Sinon, vous restez en prison jusqu'à ce que vous en ayez marre !

— Et si j'en ai tellement marre que je me suicide ?

— Je m'en tape. »

Elle rit en s'accrochant à son bureau pour pas tomber, se frappant la poitrine en gloussant : « Mea culpa ! Mea culpa ! Mea culpa ! » Ce qui fait rire Chompas et agiter ses nageoires sous sa chaise.

« Je parlais du poisson, fis-je, tranquillisé par cette démonstration de folie collective au service de la Justice.

— Le poisson ? roucoula Chompas.

— Expliquez-vous, dit Piépu.

— Je peux pas m'expliquer en présence de madame Chompas…

— Et pourquoi donc ? fait cette dernière.

— Parce qu'il est question d'un poisson et non pas d'un couteau ! »

Sur ce, elle éclate d'un rire tellement ignoble que Gronaire, qui était à la porte, l'ouvre à demi et y glisse sa tête décoiffée :

« Je vous l'avais dit, mesdames : c'est un comique, ce monsieur Hartzenbusch ! »

Et il se met à rire lui aussi. Il ne manquait plus que Gendars, mais je pense à Carmen qui n'est pas là pour souffler dans mon cou. Puis Piépu

fait le signe qu'on a assez rigolé. Chompas pose ses mains sur le clavier. Gronaire referme la porte en ricanant. Clic ! fait le pêne.

« Alors, ce couteau ? dit Piépu en me le remettant sous le nez.

— Vous avez la Légion d'honneur ?

— Ce n'est pas la bonne réponse, ça !

— Moi, je l'aurais jamais. Ils en donnent des tas aux colonialistes, mais les honnêtes gens qui ne font rien pour leur pays, on les oublie.

— Il ne manquerait plus qu'on récompense l'inutilité !

— J'ai dit honnêtes, pas inutiles !

— Et moi je dis que c'est votre couteau et que la dernière fois que vous l'avez vu, c'est dans le ventre de votre ami Pédar ! »

Vous auriez vu la haine ! Elle en bavait. Elle transpirait sous son épais maquillage. Ça finirait par couler. Et on me le reprocherait.

« D'ailleurs madame Rondelle l'a reconnu, reprit-elle en retenant son souffle.

— S'il est à elle, ça la regarde…

— Vous la haïssez donc à ce point ?

— Mais je l'aime !

— Et monsieur Rondeau, il l'aime lui ?

— Il aimait Pédar, mais Pédar aimait Rondelle ! Ça me compliquait tellement la vie que je me suis mis à pleurer pour un oui pour un non. Heureusement que j'avais Balerinette ! Té ! Justement, je suis invité à sa communion. J'amènerai mon eau, mais pour le foie gras, je fais confiance à mes hôtes.

— Ramenez-le en cellule ! »

Ils m'ont remis sous perfusion, car je refuse de boire une eau avec de la Javel dedans. Vous pensez bien qu'ils sont pas assez fous pour vous injecter de la Javel dans les veines. Alors j'étais allongé et je regardais le vasistas et le ciel dedans. J'imaginais des oiseaux. Je m'en foutais de la

guillotine. Si j'avais tué Pédar, je dis pas. Mais j'étais innocent. Le couteau m'appartenait. Et la dernière fois que je l'avais vu, c'était bien dans le bide de ce con de Pédar qui pouvait pas s'en aller sans me faire une dernière crasse.

10

Je sais pas si vous avez déjà été en prison. On vous coffre, à proprement parler. C'est fermé de l'extérieur. Vous n'avez plus de pouvoir. On vous demande rien non plus, sinon de la fermer si on sollicite votre avis. Il n'y a rien à faire, sinon penser. J'étais seul. Personne pour me faire chier et provoquer des critiques de ma part. Des bruits de pas. Des conversations rapides, fuyantes. Un pigeon chiait sur les vitres, exactement quand l'envie lui prenait. Mais ce matin-là, je m'étais rasé, peigné, et j'avais refait le pli de mon pantalon avec ma salive. Un coup aussi sur mes godasses qui avaient durci entretemps. Je les assouplissais en sautillant, une cigarette au bec, pas encore allumée. Je gratterais une allumette dehors. Je voulais entendre le craquement, voir la lumière se perdre dans la lumière. Et tirer une tafe avec l'envie d'en tirer une autre. Ils m'ont pas gardé longtemps. Je n'étais que le coupable désigné. Et désigné par qui ? Par le lieutenant Arto Lafigougnasse. Il entra.

« Vous sortez plus, » me dit-il.

J'eus un vertige. Mes genoux plièrent. Je laissai tomber mon baluchon. La clope pendait à ma lèvre.

« Ah greu leu leu fiii rraaaah ! »

C'était tout ce que j'avais à dire. D'ailleurs j'avais pas dit autre chose pendant cette préventive. Et ça continuait. J'avais rien d'autre à dire et je m'en lassais pas. Arto gratta une allumette et m'aveugla.

« Je badine ! » fit-il en me refermant la bouche d'un coup de pouce sous le menton.

Je tirai.

« Je vous ramène, dit-il. Vous savez encore des choses mais les piqûres de Caspus n'ont plus aucun effet sur ce que votre inconscient ne veut pas nous dire.

— Ah greu leu leu fiii rraaaah ! »

Un gardien me tapa sur l'épaule comme si j'allais me faire raccourcir. Je le suivis. Arto trottinait derrière, soufflant comme une locomotive, avec la fumée et les effets de vapeur au ras du sol. On est tout de suite entré dans un bar et il m'a offert un café.

« C'est de l'eau, dit-il, mais avec du café dedans. Vous allez aimer. »

Une gonzesse amena ses gros bras poilus. Elle répétait plus haut tout ce qu'Arto lui disait. Elle me jeta un regard chargé de questions que je me posais moi aussi. Il ne manquait à ses genoux que les yeux et la bouche pleine de dents. Elle suait entre les fesses. Je la voyais s'éloigner, profitant de l'occasion pour pousser des ordures du bout du pied sous les tables. Derrière le comptoir, elle me surveillait dans le miroir, tordant des verres après les avoir plongés dans une eau sale. Elle avait aussi des cheveux sur la tête et des boucles dorées aux oreilles. Un léger foulard de soie rose entourait son cou. Je la connaissais pas.

« Je me les fais toutes, me dit Arto. Je veux tout savoir. Je me ferais aussi les mecs si c'était dans mes idées.

— C'est pas dans mes idées non plus.

— On est d'accord là-dessus. Vous buvez pas votre caoua ?

— Il y a du café dedans. Je bois que de l'eau.

— Alice ! Un verre d'eau pour monsieur… sans Javel ! »

Alice apporta un grand verre transparent avec un Mickey joueur de base-ball.

« Vous avez rien contre Walt Disney ? me demanda-t-elle.

— Je préfère Marvel, mais il paraît que Mabelle les a tous cassés. Des années qu'elle travaillait ici. Elle est morte ou quoi ?

— Elle a pas traversé au bon moment…

— Des années foutues en l'air ! »

Arto ricana. Il flatta le gros derrière d'Alice et l'appela Josette. Ensuite on a plus parlé de rien et on a regardé les bagnoles qui se bousculaient dans la rue à l'endroit même où Mabelle avait perdu son temps. J'avais même pas envie d'en parler. Le monde est trop humain pour être vivable et s'il était animal, on serait bouffé depuis longtemps. J'écartais le rideau d'un doigt tremblant. Je comprends pas pourquoi on continue de s'emmerder à trouver des solutions pour les uns et des problèmes pour les autres. Arto pensait lui aussi, reniflant son petit blanc comme si c'était un produit de château. À notre niveau, il faut se contenter de la merde. On s'y fait. Je me ferais à tout si les gens ne disparaissaient pas aussi facilement. Je les comptais plus. Mais j'avais pas tourné le dos au passé.

« Vous êtes en colère, hein ? me demanda Arto.

— Pas plus que ça…

— Que ça quoi ?

— C'est ce qu'on dit quand on sait pas trop ce qu'il faut faire et penser… Alors je le dis.

— Ce qui répond pas à ma question…

— Arrêtez de me poser des questions !

— Je veux savoir !

— Personne saura !

— Donc vous savez… »

Il me lâcherait plus. On allait vivre ensemble de longues années. Se voir tous les jours. Et peut-être même se disputer. Était-il armé ? Un jour, je lui dirais : « Vous voulez savoir qui a tué Pédar ? » Et je lui dirais. Alors ce serait fini et chacun retournerait à sa place. Comme si rien ne s'était passé. Mais il fallait d'abord qu'on me jure que ça ne recommencerait pas. Et ça, personne pouvait le faire. Alice revint pour demander si l'eau était bonne. Elle aussi connaissait le truc de la Javel. On est plein à le savoir.

Et on garde jalousement notre secret. Elle avait deux plis sur le cou et les cheveux s'y coinçaient quand elle riait. Je la faisais rire. Elle avait aussi Donald et Dingo, mais pas Onkr. Elle en ferait venir, des Onkr, si jamais ils en avaient. Ils ont pas tout. Vous savez pourquoi ? Ça vient d'Amérique et Kafka n'en est pas encore revenu. Arto dit qu'il regrettait pas d'être un mec normal, sans haut ni bas. Et Alice essuya une larme, une larme sincère à ce qu'elle disait. Le feu passa au vert et le bruit recommença. On s'entendait plus.

« On se voit demain, dit Arto. Je passerai vous prendre à huit heures pétantes. N'oubliez pas votre gourde d'eau déjavellisée.

— Vous pouvez être certain que j'oublierai pas ! »

Il sortit et disparut dans la foule.

« Alors comme ça, me dit Alice, vous êtes libre.

— Comme le vent, je sais pas, mais je peux aller où je veux dans les limites qui me sont imposées par décision de justice.

— Ben ça alors ! Ça existe ce genre de truc…

— Et comment ! J'ai signé pour sortir. Ils vous laissent pas sortir comme ça parce que vous en avez envie.

— Je vous crois ! On déjeune ?

— Je préfèrerais baiser, mais je suppose que vous pouvez pas…

— C'est pas que je peux pas, mais en ce moment…

— Le travail… le stress… la famille… ?

— Non. »

C'était clair. Non c'est non. Je payai et sortis. Il pleuvait. Et pas de parapluie. Je m'abritai sous un porche, les pieds dans une flaque. La porte s'ouvrit derrière moi. C'était madame Crotal.

« Vous rentrez pas, monsieur Hartzenbusch ? Vous allez attraper froid aux pieds. C'est par là que ça commence toujours. »

Elle éternua. J'étais content de la revoir. Si je la revoyais, je pouvais aussi bien revoir Rondelle, et même mademoiselle Pinuche qui devait avoir gardé un souvenir de notre confrontation. Après tout, c'était à cause d'elle qu'on m'avait préventivement arrêté par erreur. Je demandai de ses nouvelles à madame Crotal parce que j'avais peur de pas arriver à maîtriser mes nerfs. J'avais bu tellement d'eau javellisée en prison !

« Elle pleure toute la journée depuis qu'elle sait que vous êtes innocent, dit madame Crotal.

— Hé bé ! Je lui voulais pas tant de mal…

— Mais le mal que vous faites est loin d'avoir porté tous ses effets. Rentrez et chauffez-vous chez moi en attendant que j'allume votre cheminée, ce qui me prendra une demi-heure, pas plus. Vous pouvez boire l'eau du cruchon qui est sur la table. Elle est déjavellisée.

— Et qui c'est qui l'a déjavellisée ? m'écriai-je.

— La nouvelle locataire…

— Alice… ?

— Hé té »

11

On a baisé toute la nuit. Je vous dis pas l'odeur. Le feu s'était éteint, mais dans la cheminée seulement. Je venais à peine de m'endormir quand elle m'a secoué pour qu'on recommence.

« C'était pas bien ou quoi ? grognai-je en me frottant les yeux sur son épaule.

— Et oui que c'était bien ! J'en veux encore. Quand ce sera plus bien, je te le dirai. »

Et on a recommencé. À la fin, ma queue devait faire à peu près la moitié de la sienne. Euh ! Vous trompez pas de personnages ! Je dis queue, mais c'est d'Alice que je parle. Elle avait aussi perdu la moitié de ses cheveux. Comme ça venait plus, je suis allé chier.

« Laisse la porte ouverte ! cria-t-elle.

— C'est pas par ce trou que je vais disparaître, ma chérie…

— Je m'en fous du trou. C'est l'odeur. Ah ! Cette odeur qui me rappelle mon enfance ! »

On a pas arrêté de parler de son enfance de toute la nuit. Et qu'elle préférait Disney à Marvel. Et qu'elle me ferait changer d'idée. Elle avait changé les idées de tous les mecs qu'elle avait connus avant moi et il en restait beaucoup à convaincre. Elle y consacrait le meilleur de son temps. Dis merci à Alice. Ploc ! Enfin !

« Te torche pas avant que je le dise ! »

Un rayon de soleil traversait le rideau. J'entrouvris. Tout ce que je faisais, même les choses les plus innocentes « lui donnait des idées qui finiraient par la rendre malade de moi. » Et alors je lui appartiendrais. C'était sans compter Rondelle, qui avait aussi son idée sur ce sujet délicat. Et je dis rien de madame Crotal qui se comportait comme une mère avec moi depuis que j'étais sorti de taule. Elle en profitait pour me parler de mon hygiène, toujours plus près, à tel point que je savais tout de son haleine. J'ouvris. La clameur de la rue monta jusqu'à nous, fraîche et mystérieuse comme un doigt dans le cul alors qu'on a les mains occupées ailleurs. Par contre, mon bégonia penchait. Je l'arrosai.

« Qu'est-ce que tu fais ? Je suis en retard. J'irai sans culotte. Pour une fois… »

Pour une fois mon œil ! Ça faisait au moins deux fois. Arto m'avait félicité pour ma nouvelle odeur. Il était huit heures. Et il montait. J'entendis Alice rire comme si on la chatouillait et qu'elle voulait pas parce que c'était pas l'endroit ni le moment. La porte d'entrée claqua et la mienne vibra. Arto faisait vibrer tout ce qu'il touchait. J'ouvris. Il se boucha les yeux à cause du soleil qui envahissait mes meubles. Je m'empressai de fermer la porte de la chambre, mais il eut le temps d'en respirer les odeurs. Son visage changea de couleur et il s'assit, le temps d'en fumer une devant un bon café. Pour le café, il fallait compter sur Rondelle. Elle était en train de perdre du temps avec Rondeau. Je connaissais leurs habitudes. Arto me félicita.

« Vous êtes entouré de femmes, » dit-il.

Le ton était admiratif. Je me plaignais pas.

« Le seul homme de votre vie, en somme, c'était Pédar…

— Sans Pédar, pas de Rondelle, et sans Rondelle…

— Pas de café ! » dit-elle en entrant.

Arto se déplia et se replia après s'être courbé. Elle portait une cafetière et deux tasses.

« Je vous ai vu arriver, dit-elle. Je me doutais bien que c'était pas pour moi. Mais enfin, je suis là. Car sans Rondelle…

— Pas de café !

— Cet idiot ne boit que de l'eau. Et madame Crotal qui veut savoir comment il fait pour lui enlever la Javel.

— Alice le sait, alors… Ça doit pas être si difficile que ça de le savoir, si Alice sait…

— Alice sait ?

— Et comment que vous le savez qu'elle sait ?

— J'en sais des choses sur Alice ! »

Arto répandit son sourire dans son café, touillant sans cesser de boire. Rondelle l'observait, mais sans boire, ce qui me fit penser qu'elle avait mis quelque chose dans le café. Comme j'en buvais pas, j'attendis. Et en effet, Arto se coucha par terre, mollement, sans commentaires. Rondelle lui cogna la tête avec le talon, plusieurs fois pour ne pas se tromper.

« Un jour, dit-elle, je le tuerai !

— Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Certainement pas attendre qu'il se réveille.

— Il est pas mort ?

— Idiot ! »

Que savait-elle que je savais pas et qu'Arto savait lui aussi ? Qu'en penserait-il en se réveillant ? Elle emporta cafetière et tasses et revint dix minutes plus tard. J'étais paralysé par la peur. Arto ronflait gaiment, souriant même, la tête confortablement appuyée sur ses bras croisés. Elle faisait bien les choses, Rondelle, quand elle les défaisait. Mais que faisait-on, maintenant ?

« Tu devrais le savoir ! »

Je savais pas. Elle fouilla les poches d'Arto et trouva ce qu'elle cherchait sans me dire ce que c'était. Elle le mâcha et l'avala.

« Tu veux un peu d'eau pour faire passer ?

— Je veux pas de ton eau sans Javel !

— J'en ai aussi avec Javel. Du robinet. »

Mais elle avait assez de salive pour que ça passe et elle commença à digérer, ne disant plus rien qui eût un sens pour moi. Aussi m'est-il difficile de le transcrire ici. Elle s'était assise près de la fenêtre, comme pour tricoter ou pour feuilleter un magazine. J'entrai dans la chambre et je fis le lit. La culotte d'Alice n'était plus présentable. Je la jetai par la fenêtre. Je jetai aussi les mégots, les canettes, les capotes et tout ce qui me rappelait Alice. Au bout d'une heure, je me sentis libéré et je revins dans le salon. Rondelle ne tricotait plus. Elle tamponnait le front d'Arto avec un torchon. Il était assis, la tête renversée, tenant des propos incohérents auxquels elle répondait par des conseils doucement étudiés. Je filai à l'anglaise. Madame Crotal m'attendait dans sa Cadillac.

« Montez ! dit-elle en ouvrant la portière.

— Je veux pas y retourner !

— Il le faut ! Je vous expliquerai… »

12

Tu parles d'une explication !

Ah ! elle est belle, la France !

Ils m'ont même confisqué ma collection de Darien. Nu que j'étais devant les faits. Avec la Marseillaise dans les veines et les mains pleines de bonnes intentions républicaines.

J'avançais avec l'impression de reculer, comme en témoignaient les fenêtres. Y avait même des barreaux aux murs. Et les portraits de ceux qui avaient réussi à se faire un nom dans l'Histoire. Ah ! j'étais pas de ceux-là, mais si j'y mettais du mien, j'aurais au moins l'honneur d'avoir été utile. Le respect a un prix et je m'étais surpris à leur jurer sur la tête de ma mère que j'étais prêt à payer avec mon sang. Ils avaient mis dedans les produits de l'expérience et de ce qu'ils considéraient comme le bon sens à la portée de tous à condition de pas poser les mauvaises questions. J'en étais donc à me mordre la langue pour pas m'en servir de paillasson à leur usage.

Arto me suivait, mais je savais pas si c'était pour me suivre ou pour m'accompagner. Comme je devenais prudent, j'y demandais rien, des fois que mon goût pour les réponses leur inspire d'autres questions moins innocentes.

Bref, on arrive où ils voulaient que j'allasse, ce qui me changeait passablement, d'autant que j'avais envie d'être ailleurs. Une porte s'ouvre avec un grand bruit et se referme avec le même, un type que j'avais jamais vu et qui promettait de gueuler plus fort que ma douleur. Il me ressemblait pas, mais c'était un être humain, même qu'il était plus français que moi et

que si je fermais pas ma gueule il allait me montrer comment c'était possible. Dans le genre bac+ avec des réticences de l'académie qui n'a pas son mot à dire. Comme il avait une moustache là où on l'a jamais si on veut passer pour un humaniste, j'ai pas rigolé autant que je voulais, si jamais c'était ce qui me faisait le plus envie dans ce moment tragique. Il tirait de grosses bouffées toxiques d'un cigare long comme un manche de balai. J'ai appris à ce moment-là qu'il aimait les chapeaux hauts-de-forme mais qu'il en mettait pas à cause que c'était plus la mode. J'ai cru qu'il me demandait mon avis, mais j'en ai vite changé quand il s'est remis à gueuler dans un français tellement parfait que j'y ai rien compris. Arto me montra la petite chaise où je devais me poser, sans doute pour écouter et comprendre. J'avais pas trop l'habitude de la procédure, alors je me suis assis et j'ai remué les oreilles comme un âne qui craint de pas tout comprendre à la première passe. Erreur humaine, car ce type n'avait pas l'intention de se répéter :

« Si vous avez l'intention de me faire chier comme Nicholson dans ce que je consens à appeler un nid malgré les critiques, je vous arrache les couilles avec un cocktail de mon invention. Pas de sang ! Pas de cri ! Vous vous réveillez avec la sensation de plus avoir envie de m'emmerder. Et c'est tout ce que je demande ! »

Ceci dit sans éructer, d'une voix ferme qui mettait en lumière une idéologie que j'étais venu, sans mon consentement, étudier pour en faire un usage digne de l'humain que j'étais encore. Pendant ce discours, Arto tapotait le dossier de ma chaise pour insister sur la ponctuation, ces signes qu'on ne voit pas si on perd le fil, au risque de le retrouver sur la langue qu'on est venu apprendre.

« Vous êtes fou, me dit ce type. Loin de moi l'idée de réussir à vous soigner ! Mais je pense qu'on peut parfaitement vivre avec sa propre folie, à condition de faire semblant d'être comme les autres. Je vous donne une semaine pour y arriver, sinon je vous inscris d'office au Front National ! »

Dit comme ça, j'en ramenais pas large…

« Et estimez-vous heureux que je fasse pas de vous un terroriste ! »

Cette fois, je montrais clairement ma peur de pas y arriver. J'en pissais à grosses gouttes.

« Qu'est-ce qu'il a bouffé à midi ? demanda-t-il à Arto.

— De la paella, dit Arto pour expliquer la couleur.

— Il en a, de la chance, le petit Giton Hartzenbusch ! Hier, y avait des betteraves. Et tu sais quoi ? J'aime pas la couleur ! »

C'était clair. On m'a foutu au lit avec une perfu et un drain là où je pense, ce qui m'empêcha d'avoir des idées. J'en aurais eu bien besoin, des idées. Et ben j'en avais pas et ça me manquait pas le moins du monde !

13

J'allais me coucher après ce chapitre quand je me suis senti frustré. Ah ! mais de quoi ? J'étais victime d'aller trop vite. La besogne n'était pas clairement définie. Qu'est-ce que je foutais là ? Ou plutôt : à cause de qui ? J'ai trouvé la force de me mettre sur mon derrière exactement comme s'il était devant. Et face à la caméra.

« Vous grimacez de douleur ou c'est-y juste pour m'emmerder ? » dit une voix qui sortait des murs.

Je savais pas quoi répondre. Papa m'avait rien expliqué. Il m'avait juste dit que quand on choisit pas l'endroit, on se renseigne d'abord. Je poussais un cri au lieu de dire que j'avais mal mais je savais pas où.

« Encore un qui complique ! » dit la même voix et j'entendis le rire de plusieurs autres tandis que les pas se rapprochaient dans le couloir.

La porte s'ouvrit. J'avais pas mal dehors, mais en dedans, ça commençait à puer. Le type qui entrait n'avait pas l'air commode. Il était né avec une sale tronche et il avait tout fait pour la conserver ou rien fait pour s'en débarrasser. Comment savoir ?

« Si c'est pour poser des questions que tu me déranges en pleine partie, grogna-t-il, je te piquouze à mort sans promesse de retour à la réalité. »

Il me dénoua. Il poussa le souci de perfection jusqu'à me border. Là encore, tout se passait trop vite. Je prenais pas le temps de comprendre ce qui m'arrivait. Mais on fait comment si on a pas appris à se comporter en société ? Il réfléchit, un doigt sur les lèvres, impatient.

« Qu'est-ce que j'ai sur la tête ? me demanda-t-il.

— Une casquette…

— Voilà ! Mais c'est pas la bonne.

— Comment que je reconnais si c'est la bonne ou la mauvaise ?

— Y a pas de mauvaises ! Elles sont toutes bonnes, mais elles servent pas à la même chose. Ce que tu dois reconnaître, mec, c'est la chose.

— La chose… ?

— T'arrives tout juste et tu veux tout savoir. Ferme-là et dors ! »

Blong ! La porte fait le noir. Pas un interstice, rien. Avant, j'avais une montre phosphorescente, mais j'en ai eu marre du temps et je l'ai balancée dans l'Ariège. Je suis donc arrivé ici sans montre et sans boussole. Mais j'ai jamais eu de boussole. J'avançais, ça oui, mais à l'inspiration et au gré du vent dans les branches de mes arbres. J'étais jeune, quoi ! Maintenant, je me plains de douleurs articulaires et j'ai la vessie de traviole. Et sur ma tête, allez donc savoir quelle casquette que j'ai pas choisi de porter. Et j'étais là, dans le noir, à me demander pourquoi j'allais si vite alors que j'avais intérêt à tout refaire à reculons. C'était quoi, le film de ma vie ? Il fallait regarder où pour le voir ? La bête qui me retenait dans les draps me parlait pas d'amour. Elle parlait pas. Elle était là où je la sentais le mieux. Dans ces conditions, impossible de lui mettre la main dessus. J'étais devenu hypersensible. J'entendais même les gouttes entrer dans mes veines. Et leurs voix chaque fois qu'un de ces cons faisait belote. Blong !

La porte s'ouvre.

« Zavez pas sommeil ? Vous voulez quelque chose ?

— Avant, on avait la télé…

— Maintenant on l'a plus. Faut pas confondre avant et maintenant. On parle pas des mêmes choses.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Le sommeil.

— Avec ou sans rêve ?

— Blong ! »

On a beau parler la même langue, on se comprend pas. Je voulais pas aggraver, au contraire ! On est mieux peinard que dans les fraises à pas savoir avec quoi se torcher. La leçon de Papa : Tu la fermes sauf pour dire que t'es d'accord. J'allais trop vite. À peine arrivé, je me retrouve dans le noir avec des choses à dire et personne pour écouter. Et n'allez pas imaginer que j'étais ficelé à mon lit. Que nenni ! J'étais libre. Mais j'allais où si j'allais ? Pas de murs, pas de plafond, rien par terre, que du noir ! Pas une trace de lumière pour éclairer ma lanterne. J'allais vite, mais sans bouger. Ah ! ça, je sais faire ! Et j'ai jamais fait autre chose. Pas le temps de m'angoisser. Je suis capable de passer de l'existence au suicide sans intermédiaire dilatoire. Blong !

« Vous pouvez pas crier comme ça sans déranger, merde !

— Mais je crie pas, monsieur ! J'y ai même pas pensé !

— C'est pas penser qu'on vous demande, mais de commencer par plus faire chier vos semblables.

— J'ai des semblables ?

— Même que c'est vos frères !

— Et c'est comme ça qu'on trouve le sommeil ? »

Blong ! J'allais passer une nuit blanche dans le noir. Ou une noire dans la blanche, je sais plus. J'avais beau fermer les yeux, je voyais rien ! Je veux dire qu'en les fermant, je pouvais pas revoir ce que je savais déjà. Ça aurait pu m'aider. Et puis le temps aurait passé sans que je me presse. La citoyenneté, c'est pas donné. Faut confirmer. J'étais là pour ça. Après tout, la nuit s'achève au matin. Certes… mais elle était où, ma fenêtre. J'osais même pas m'aventurer dans la poisse. J'étais presque bien dans mon lit. La bête pouvait m'enculer si ça lui faisait plaisir. Je bandais déjà rien qu'à l'idée de siroter un café bien fumant en refusant les croissants au beurre de la République, histoire de ralentir le temps et de jouir de mes droits. Blong !

« Avec ou sans sucre ? »

Blong ! Comment il a deviné ? J'ai rien dit, pas mouchardé, rien révélé de mon attente. Je l'entends qui revient dans le couloir, touillant à tout rompre. La porte s'ouvrira sur la fin de la nuit et je donnerais alors un premier signe de soumission.

14

Ce qui me manque le plus, c'est le passé. Je dormais bien et j'allais au boulot pour réparer mon sommeil. J'avais un pote qui s'appelait Pédar et une maîtresse que j'appelais Rondelle parce qu'elle avait épousé Rondeau. Les jours se suivaient sans en donner l'impression. Je produisais, surtout des effets, parce que les causes me donnent la migraine. On apprend tous à se tenir sous les parapluies de la République. Vous comprenez déjà que j'ai pas eu une naissance aristocratique ni bourgeoise. J'étais fait pour avancer, sinon j'avais même pas les moyens de reculer. Ah ! dans ces conditions la jeunesse se dispense d'en savoir trop sur les mécanismes de la naissance. J'ai seulement pris le temps de me peaufiner quelques menus plaisirs que les autres pensent que c'est des défauts et que j'ai tort de pas aller à l'église, celle avec le jésus en croix qui fait pleurer la madeleine de Proust. Tu parles d'études ! On devient vite ajusteur et finalement on ajuste rien, on se case entre les chefs et les chiens, en faisant attention de pas se faire bouffer par les uns et mordre par les autres. C'est comme ça que mes semblables sont devenus des étrangers. Mais, que voulez-vous, c'était le bon temps. Il a fallu qu'Arto viennent me pourrir la vie avec ses prétentions à une justice égalitaire et liberticide. Mais peut-être que Pédar était un frère pour moi. On était tellement copain qu'on pouvait passer pour des pèdes. Heureusement, Rondelle trompait son Rondeau. Mais je passais pas non plus pour une bête d'amour. Je rentrais pas assez crevé du boulot. J'étais même tellement en forme après une journée à glander sous prétexte de valeurs républicaines que je préférais toujours Pédar à Rondelle et elle le faisait

savoir aussi. Ce qui va vite dans ces villages de France où la République sent des pieds faute de renouveler son stock de chaussettes. Mais là, couché dans un lit tout nouveau pour moi, et pas informé de ce qui allait m'arriver et pourquoi, j'avais la nostalgie et je fermais les yeux pour me revoir tel que j'étais devenu parce que j'avais pas pu devenir autre chose. C'est douillet le passé quand le présent tient ses promesses. La nuit allait bientôt se coucher et je savais pas dans quelles conditions on me forcerait à me lever. Pour aller où ? Quoi faire ? Avec qui ? J'en avais l'anus noué comme une gorge qui se déploie pour exprimer l'angoisse du moment. Ça me faisait presque mal, partout où je me touchais, avec des paroxysmes entre les jambes et des nadirs dessous la peau. C'était d'ailleurs peut-être pas la fin de la nuit. Le couloir venait de s'éclairer, comme en témoignait le dessous de la porte tout hérissé des poils drus d'un paillasson où s'agitaient des insectes et leurs enfants en bas âge. Arto m'avait rien dit sur le processus et j'étais pas sûr de vouloir en savoir plus que ce que je savais pas. Je crois que c'est un chat qui se fait les griffes sur le paillasson. Je saurais pas vous dire pourquoi ce serait un chat et pas autre chose. Alors je ferme les yeux et je retourne dans mon passé. Je sais que c'est la première chose qu'ils vont supprimer. Peut-être même qu'ils supprimeront rien, ils feront en sorte que je n'y trouve plus de sens. Je sais pas par quelle méthode. Il faut bien qu'ils vous prennent ce qui vous reste si leur intention est de vous garder en vie aussi longtemps que votre corps en veut, de cette vie qui vous sert d'existence quand tout est mort en vous. Dire que j'en foutais pas une ramée pour ne pas couler avec les fous et les malheureux. Je disais même bonjour à mes collègues et merci à mes chefs. Je revoyais ça avec joie. Personne m'avait expliqué qu'un jour j'y repenserais pour goûter à la joie d'être encore vivant malgré ceux qui prétendent le contraire. On m'avait même expliqué comment boire le café du matin pour être bien noté. Il suffisait de savoir aspirer avec le cul. Une contraction savante que c'est pas donné à tout le monde. Et juste après on se mettait un doigt dans le cul pour conserver jalousement notre statut de fonctionnaire. J'en avais la langue déroutée. Du coup je parlais javanais avec une aisance qui laissait l'amateur de verlan pétrifié de douleur. Ils

vont me supprimer tout ça, ces plaisirs, ces aventures, ces avancées dans le domaine de l'honneur et du respect, mamelles de la République. J'avais même plus de télé pour confirmer mes premières impressions. Et j'avais peut-être intérêt à la fermer si je voulais l'ouvrir pour accepter de me taire. Sans le passé, je deviendrais quoi ? Qu'est-ce que l'avenir me réservait en l'absence de mes réussites sociales ? Je voyais le paillasson et le chat dessus en train de se livrer à des exercices de prestidigitation. C'est peut-être lui qui ouvrirait la porte. J'ai toujours eu très peur d'avoir affaire à un chat. Avant, je les aimais pour leurs caresses moustachues, me tenant à distance de leurs griffes toujours prêtes à percer le jour qui m'éclairait. Maintenant, je m'en fous. Je vais pas crever. On va me donner un autre souffle. Comme on dit quand on a plus rien à dire : Je vais changer de vie. Et vous allez voir comment !

15

Vous connaissez le bon vieux dicton berrichon : Une porte est faite pour rester ouverte ou fermée. Voilà comment on travaille dans l'immobilisme, pour ne pas prononcer le mot de paralysie. Ouvrir ou fermer, c'est tout ce qu'on peut faire d'une porte. Et encore, quand elle pue pas de la gueule. Toutes les feignasses qui font tourner la machine sociale savent ça, du bouseux distributeur de courrier au magistrat qui arrose sa graine de collabo avec la flotte qui tombe du ciel. La mienne de porte, pour l'instant, était fermée et j'avais pas les moyens de l'ouvrir. J'ai même perçu une lueur dans ce qui était peut-être son trou de serrure. Et je m'y accrochais comme le naufragé de ses propres circonstances. En plus, j'avais pas sommeil. J'avais assez rêvé tout seul. J'allais cauchemarder avec les autres maintenant. Dans le cadre d'une expérience sociale qui chamboulerait jusqu'à ma dernière croyance, que j'en ai des tas de croyances, et pas toutes vont dans le sens que j'ai pris en cessant de rêver. Ça sentait le café, celui qu'on sucre, avec des tartines plein la gueule. Et qui c'est qui s'ouvre alors que je l'attendais plus, si c'est pas la porte que je voyais plus tellement j'en avais envie. Le type avec sa moustache là où c'est pas l'endroit d'une moustache apparaît en tenue de combat, le fusil à l'épaule et le randjo boueux. Aussi sec, je me confonds en excuse, que c'est pas moi qui m'est enfermé dans le noir et que même j'aurais aimé être matinal et prêt à tout pour ressembler à mes frères.

« Vous bilez pas, Hartz, me dit ce type qui mâchouillait un cigare d'un mètre de long. C'est toujours comme ça le premier jour.

— Ça me tarde d'être au deuxième !

— Y a pas d'deuxième, Hartz ! Un jour, c'est un de trop. Je vous conseille pas d'essayer de sortir de la nuit. Faites ce qu'on vous dit et ne tournez jamais le dos à ce que vous avez été. »

Mince de conseil ! J'étais pas vraiment en état d'en comprendre les finesses et ça me faisait même pas chaud au cœur, comme quand je serrais les genoux pour pas me pisser dessus, du temps où je servais à quelque chose.

« Vous savez vous servir d'un flingue ?

— Je saurais si on m'en donne un !

— Et sur qui vous tirerez ?

— Sur ce que vous voulez !

— Vous êtes un brave type, Hartz. Je crois qu'on va bien s'entendre tous les deux. Où avez-vous mal ? »

J'avais mal nulle part, mais le type cherchait déjà sous ma chemise, sa main glissant sur le gras de mes épouvantes.

« On va vous soigner ça, dit-il. On est équipé pour ces sortes de parasitages du système immunitaire. En plus, c'est sans douleur. Je dirais même qu'on y trouve un certain plaisir. Avec un peu d'imagination… »

Il me caressait la queue comme si j'en avais pas. Je sentais son souffle lourd de conséquences. Je pouvais tout de même pas lui poser des questions ! Comme la porte était ouverte, Arto entra, tirant sur sa clope de grosses bouffées traversées par les mouches. Y avait plein de mouches dans cet endroit. Et ça sentait rien à part moi et le type qui m'explorait en parlant de la science qu'il avait acquise avec l'expérience plutôt que suite à de solides études. Il ricanait en me suçant le nez, qu'il trouvait à son goût.

« Pour le café, dit Arto, il faut descendre. Il a gelé cette nuit. Je vous conseille les crampons. Vous voulez des crampons, monsieur Hartzenbusch ? »

J'en voulais pas ! J'en avais assez comme ça.

« Il faudra tout de même vous couvrir, continua-t-il. Le feu de l'ennemi est nourri. Parlez-en à vos mouches ! »

Plus l'ambiance me paraissait étrange, et plus je la fermais.

« Je vous ouvre le robinet, Hartz. Contractez le périnée comme on vous a appris hier.

— Il y a donc un hier ! » m'écriai-je sans retenue.

Leurs quatre yeux me scrutaient maintenant. Ils s'étaient immobilisés, l'un suçant le bout de son long cigare, l'autre jetant de la fumée sur les mouches qui virevoltaient comme les fruits pendus à un arbre. Je dis :

« Sans lendemain, je me demandais si hier avait encore un sens… Mais notez bien que je pose la question à personne… »

Le type à la moustache inhumaine se remit au travail, si c'était le sien que d'en savoir plus sur ce que j'étais en mesure de donner à la Patrie. Arto se montra plus circonspect et chassa les mouches d'un revers de la main :

« Vous êtes au centre d'une énigme policière, monsieur Hartzenbusch. Mais c'est fini, maintenant…

— Y a plus d'énigme ?

— Ce qui compte, c'est ce que nous allons en faire…

— On m'a pas demandé mon avis ! »

J'avais presque crié. Arto se détendit, écrasant le mégot sous son talon. Il portait des chaussures de ville, avec des lacets bien noués et des traces de cirages sur les chaussettes. Le type sortit de ma chemise, ânonnant.

« On se le prend, ce café ? dit-il en souriant.

— Y a pas comme le café pour me ravigoter ! » s'exclama Arto.

Ils me sortirent de la pièce où j'avais déjà mes habitudes et me poussèrent en riant dans le couloir. Comme je portais qu'une chemise

transparente, j'imaginai aussitôt le froid dont je souffrirais si je n'en parlais pas avant d'en subir la morsure. Mais j'étais exclu de la conversation à laquelle s'était jointe une femme qui ressemblait à Rondelle et qui n'était pas Rondelle. Ils s'étaient tous les trois emmitouflés dans des parkas, ne laissant que les yeux à l'air libre et le bout des doigts des deux mains qui manipulaient des instruments inconnus pour moi. Au bout du couloir, un type en treillis tenait la porte ouverte, la tignasse agitée par un mur d'air chaud qui colorait ses joues. J'aurais pu poser la question, celle qui me semblait opportune, mais ce que j'avais dans les veines travaillait mon cerveau dans le sens d'une soumission confiante qui me fit accélérer le pas. Je les entendais trottiner derrière moi. Ils avaient les pieds bien au chaud, tandis que les miens auraient souhaité être ailleurs. Ce n'était pas la première fois qu'une partie de mon corps donnait des signes de rébellion dans des circonstances tangentes. J'ai souvent vécu cette tentative de scission. Mes yeux ont voulu s'exorbiter devant les feux des hauts fourneaux dont Papa extrayait l'infernale substance, laquelle nous faisait vivre. Mes bras tombaient souvent avant que je ne les en empêche, heureusement car je n'en avais que deux. Quant à perdre la tête, cela m'est arrivé si souvent que je serais impuissant à en relater toutes les circonstances. Mais le pire, c'était la langue, chaque fois qu'on me la coupait pour exhiber mes belles dents blanches qui étaient la fierté de mes géniteurs. Aussi, aujourd'hui, j'entrais en conversation avec mes pieds, au risque de passer pour un original. Le gardien passa sa main dans les cheveux pour les aplatir, mais le souffle chaud les redressa et il me conseilla de maintenir ma chemise car il n'avait pas envie d'aller la chercher dans la tuyauterie, ce qui lui arrivait chaque fois qu'on ne tenait pas compte de ses avertissements relatifs aux chemises, lesquelles se portaient sans liens, alors qu'il eût été plus simple de les nouer entre les jambes pour empêcher le souffle de les emporter vers le haut où elle traversaient la grille aux barreaux trop espacés pour les retenir, car alors il n'aurait eu qu'à monter sur une échelle pour les arracher à l'aspiration. C'était compliqué, cette histoire de grille et de nœud entre les jambes, mais il n'y aurait pas de lendemain et il était inutile de compliquer encore plus

en exigeant des explications claires et sans contradiction. Évidemment, lorsque je franchis le souffle d'air chaud, ma chemise fut emportée et le garde contraint de s'aventurer dans la tuyauterie qui l'aspirerait finalement. J'étais nu. On me poussa dehors et ce fut alors que commença le jour, car si le passé n'existait plus, la nuit m'en séparait encore.

16

« Je peux vous poser une question, monsieur Arto ?

— J'y répondrai si je connais la réponse…

— Est-ce que vous me suivez ou est-ce que vous m'accompagnez ?

— Je vous suis. Et pourtant je vous accompagne.

— C'est possible, ça ?

— Ici, on rend possible tout ce qui peut l'être sans toucher aux principes de la conversation. Mais c'est quelque chose que vous pouvez pas comprendre parce que…

— Parce qu'on vous a dit de la fermer sur ce sujet délicat ?

— C'est parce qu'il est délicat que je la ferme. Pas parce qu'on me l'a demandé ! »

Arto et moi on attendait dans le salon prévu à cet effet. Pourquoi qu'il était prévu, j'en savais pas plus que vous au moment où vous y êtes parce que ça vous intéresse de savoir ce que j'y faisais en compagnie d'Arto qui m'accompagnait à ce qu'il disait. À vous de le croire. Moi, j'en pensais rien. Le type au cigare, qui s'appelait Kol Panglas, et la gonzesse qui s'était jointe pour me déshabiller, avaient disparu dans une porte qui ne s'ouvrait plus depuis qu'ils l'avaient laissée se refermer. Je vous dis pas le grincement, qu'on aurait dit deux dents qui se frottent rien que pour vous mettre à cran. Arto avait allumé sa pipe façon Maigret et contemplait le plafond où étaient suspendus maints lustres de basalte et de lave. J'en avais chaud, et pourtant je portais rien pour. J'avais même la permission

de pisser dans les cendriers à condition de pas souiller le dallage aux interstices en fusion. Comme on était sans fenêtre, j'examinais de près les deux portes, celle par où on était entré et celle qu'on allait prendre si j'avais tout compris. Arto n'avait pas envie de causer. Il fumait comme une locomotive de l'ancien temps, celui que j'ai pas vécu pour en parler. C'est fou ce que les gens parlent de ce qu'ils n'ont pas connu !

« Je suis d'accord avec vous sur ce point-là, me dit Arto.

— Le pire, c'est quand ils se mettent à écrire, renchéris-je.

— Vous écrivez, monsieur Hartzenbusch ?

— Pas assez, monsieur Arto ! Pas assez ! »

J'ai le don d'interrompre la conversation par des paradoxes dont l'interlocuteur ne comprend pas la profondeur. Arto m'envoya une bouffée parfumée de son haleine. Il souriait comme s'il avait compris, mais je savais qu'il répondrait pas à cette question, ce qui expliquait mon attente.

« Des fois, finit-il par dire, j'ai envie d'évoluer pour mieux comprendre, mais je suis rouillé depuis l'enfance, si vous voyez ce que je veux dire…

— Y a pas comme la rouille pour achever un homme conçu dans le Métal !

— Je vous le fais pas dire, monsieur Hartzenbusch. À quel âge vous avez arrêté de faire pipi au lit ?

— Tellement jeune que je m'en souviens pas.

— Votre mère s'en souvient, elle…

— Elle s'en souvient plus ! »

Arto réfléchit.

« On peut pas compter sur le père pour ce genre de choses, » dit-il en me flattant le genou.

Vous allez pas me croire, mais ça m'a fait bander. Je savais plus où me mettre, des fois qu'il crût avoir trouvé la réponse à ma question. On est resté comme ça des heures à pas se parler et puis Arto en a eu marre :

« C'est fou ce qu'il peut pleuvoir ces temps-ci !

— Y a bien longtemps que j'ai pas vu ce qui se fait dehors, sans moi et malgré moi !

— Deux jours ! C'est rien à côté de ce qui vous attend… »

Il avait lâché ça comme un cri qui fait plus mal que sa douleur. Je débandais. Maintenant c'était le cul qui me sollicitait. Je me levais pour remplir un cendrier, mais j'avais plus rien dans la vessie. On me donnait plus rien à boire et il y avait une raison.

« Laquelle ? demandai-je en serrant les fesses.

— Ça prend du temps d'enlever la Javel. Qu'est-ce que vous en faites quand vous l'avez enlevée ?

— J'y donne à madame Crotal.

— Elle aime la Javel, madame Crotal ?

— Plus que vous croyez ! »

Il secoua la tête en me plaignant. Je me remis à cheval sur ma chaise, face au mur qui était blanc, presque réfléchissant.

« Vous en avez vécu, de ces drôles de trucs ! fit Arto.

— Ah ! Vous pouvez pas savoir comme j'en suis fatigué ! Tout ça serait pas arrivé si j'avais eu la foi !

— Je les ai bien, moi, les fois !

— Foies… C'est pas la même chose. Faudrait que je m'explique, mais j'ai plus la volonté non plus. Qu'est-ce qu'un homme qui n'y croit plus et ne veut même pas faire semblant d'y croire ?

— Un minus habens. »

On était d'accord. On échangea un regard complice et je me remis à bander. J'ai toujours bandé en classe de philo. 55 minutes d'érection dans l'heure. Si c'est pas de la pédagogie, ça !

« Ça va bientôt être votre tour, » dit Arto.

Il éteignit sa cendre et rajusta sa cravate. On entendait des pas derrière la porte qui devait donner sur un couloir.

« Moi aussi, ça me fait bander, avoua Arto. Mais c'est peut-être parce que Sally Sabat m'inspire des trucs que j'en ai rêvé toute mon enfance…

— Vous voulez dire que cette gonzesse, c'est Sally Sabat ?

— Elle-même ! »

Merde ! J'avais connu Sally Sabat avant même qu'elle existe. Tu parles d'une circonstance ! Ma queue rallongeait le mètre étalon d'un autre bon mètre. Je frôlais les lustres brûlants qui menaçaient d'entrer en éruption. Vous voulez que je vous dise, les amis ? J'étais sur le point d'en savoir plus sur le plaisir et ses conséquences sur la suite à donner une fois que non seulement on peut plus s'en passer, mais qu'on a bien l'intention de faire mieux chaque fois que le hasard nous en donne l'occasion. La porte s'ouvrit. C'était Sally Sabat.

« Monsieur Hartzenbusch ?

— C'est lui-même, dit Arto.

— C'est à monsieur Hartzenbusch que je m'adresse ! On n'a plus besoin de vous, monsieur Arto…

— Je m'excuse de prétendre le contraire ! s'enflamma Arto. Demandez à Kol qui confirmera mon impression…

— Monsieur Panglas vous fait dire que vous pouvez retourner en haut ! »

En haut ? J'avais pas dit un mot pendant cette rude explication de texte, mais maintenant, je pouvais poser la question. On était en bas ?

« Ne vous inquiétez pas, monsieur Hartzenbusch, vous ne descendrez pas plus bas. »

C'était donc possible ? Et c'était une menace. Elle avait de sacrés muscles pour une gonzesse. Elle brisa mon érection en plusieurs endroits pour que ça rentre dans le bocal. Arto, qui assistait impuissant à ma mise en conformité avec l'ensemble des dogmes religieux, trépignait en jurant

que Kol Panglas lui avait donné l'ordre de jamais me lâcher sous aucun prétexte. La fille, qui portait un badge au nom d'Alice Qand, « psychomaid », lui rit au nez pendant la bonne minute qu'elle mit à enfermer ma queue dans le bocal. Je toussais comme un tubard. Arto agitait son portable. Mais y avait-il quelqu'un au bout du fil ?

« Vous allez mieux, monsieur Hartzenbusch ?

— C'est quoi ces petites bêtes dans le bocal ?

— C'est pas des bêtes. C'est votre imagination.

— Mon imagination est en train de me bouffer la queue !?

— Ça mettra le temps, monsieur Hartzenbusch, mais on y arrivera.

— Arriver à quoi ? Je veux pas partir ! Je veux rester avec Arto. On était bien là, sous les lustres. Je les aimais bien, moi, ces deux portes ! »

Mais j'avais beau gueuler, je pouvais pas lutter contre les muscles de cette gonzesse qui me promettait une fin digne de l'être humain que je demeurais encore aux yeux de la Loi. De dépit, Arto balança son portable sur un lustre qui le réduisit à sa fusion en une fraction de seconde.

17

Zavez déjà vu un mec terrifié ? Pas un gosse sous les bombardements de l'OTAN. Un mec en âge de l'être, sans bombes ni OTAN. J'étais ficelé dans un fauteuil confortable, les pattes comme à l'accouchement et Alice Qand tirait sur ma queue pour lui « donner le jour ».

« Poussez ! qu'elle disait. Poussez, petit paresseux ! »

Mais je poussais pas, c'est elle qui tirait ! Les petites bêtes étaient sorties du bocal et s'étaient installées sur les étagères pour assister au spectacle. Il paraît que c'est tout qu'on sait faire maintenant, alors j'applaudissais moi aussi, malgré l'angoisse. Dans le bocal, ma queue et mon imagination avait été remplacées par les produits de fusion du portable d'Arto. Lequel expliquait à Kol Panglas comment Alice Qand avait abusé de sa patience. Mais Kol Panglas s'intéressait plutôt à mon enfant.

« Qui c'est le père ? demandait-il à intervalle régulier. On finira par le savoir. On a les moyens de tout savoir, même si vous voulez pas qu'on sache.

— Je veux bien le croire, dit Alice Qand, mais encore faudrait-il qu'il accouche ! »

Elle tirait de toutes ses forces, mais je résistais. J'avais jamais accouché, pour la bonne raison que sur cette terre, c'est pas les mecs qui accouchent, et c'est la meilleure chose que le bon Dieu ait conçue pour que tout soit clair comme l'eau de sa roche.

« Vous croyez en Dieu maintenant ?

— Non ! C'est lui qui croit en moi ! Et j'ai pas les moyens de le détromper ! »

Pendant que je souffrais les douleurs de l'enfantement, je me demandais à quoi Diable il allait ressembler, ce gosse né de mes propres entrailles. Et qui était la mère, si toutefois j'en étais le père. Il en ferait quoi de sa gueule de saucisse dans ce monde qui supporte pas les différences infimes de race et d'opinion ? Alors imaginez la colère du Monde devant une saucisse qui parle la langue des hommes, sans doute sans aucune différence. Ah ! j'en avais, de l'angoisse ! Assez pour résister. À tel point qu'Alice Qand, sans toutefois laisser tomber, s'écria :

« Il va mourir étouffé si on fait pas quelque chose ! »

Mon enfant ! Mort dans l'œuf. Sans avoir pu respirer le bon air de la Terre. Et avoir croisé le regard émerveillé de son papa. Voilà ce que je lui faisais subir, à mon produit de l'imagination. C'était plus que je pouvais supporter. Je poussai un bon coup.

« Ça marche à tous les coups ! » s'écria Alice Qand, triomphante.

Elle gifla vigoureusement le gland encore pâlichon, lui redonnant ainsi la vie qu'il avait perdu dans un instant d'insupportable émotion.

« Votre enfant, monsieur Hartzenbusch. Faites-en bon usage. »

Je caressai cette chose que j'avais portée toute ma vie sans accepter l'idée de m'en séparer un jour pour la doter d'une existence à part entière. J'étais court à côté de ses trois bons mètres étalons, peut-être plus dans l'avenir, car ce qui voit le jour ne connaît pas la nuit avant de s'en être nourri.

« Vous êtes guéri, monsieur Hartzenbusch. Vous pouvez rentrer chez vous. Nous avons tout prévu…

— Un berceau de trois mètres jamais n'entrera dans mon modeste logis !

— Voyons, monsieur Hartzenbusch ! Les boas de plus de dix mètres ne vivent-ils pas en appartement ?

— Dix mètres !

— Ce sera sa taille adulte.

— Et pour les souris ? La chatte de madame Crotal les bouffe avant même qu'elles atteignent l'âge de raison.

— Nous fournissons les souris en cage et proposons des pièges à chatte d'une efficacité incontestable.

— Pauvre madame Crotal ! Elle aime tellement sa chatte ! Elle en deviendra folle. J'aurais du mal à vivre avec une folle.

— Mais vous ne vivrez pas avec elle, monsieur Hartzenbusch. Elle a plus de 90 ans.

— Et moi, j'ai quel âge ? »

On eut beau m'expliquer que j'avais l'âge d'élever un enfant au lieu de m'embêter à faire de la place à un boa qui en prend beaucoup si on lui passe des caprices impossibles à ne pas satisfaire, j'étais pas convaincu d'être un bon père.

« Monsieur Hartzenbusch ! Veuillez comprendre que votre enfant ne peut pas se contenter de caresses. Il faut lui parler, commenter les séries télévisées, améliorer la recette du hamburger ariégeois et toutes ces choses qui font que la vie ne devient pas un enfer pour les autres. Si vous continuez à vous comporter de cette façon inacceptable, on vous menotte ! »

L'idée des menottes ne me déplaisait pas. Je pouvais apprendre à mon enfant à se caresser tout seul, mais j'étais surveillé de près et Arto ne faisait rien pour m'aider. La fenêtre qu'il avait amenée pour me faire plaisir était une fausse. Elle s'ouvrait, ah ça oui ! mais elle sentait rien. J'eus beau lui expliquer que même les animaux empaillés sentent quelque chose, il persista à l'ouvrir et à la refermer pour me donner l'illusion que c'était une vraie fenêtre qui sentait bon ou mauvais selon qu'on l'ouvrait ou la fermait. J'en avais la nausée.

Mais l'enfant se portait bien. Il adorait quand Alice Qand ou Sally Sabat l'emmaillotaient après l'avoir trempé dans leurs sécrétions. Il en bavait. C'est toujours ce qu'on fait au début, on en bave. Et moi qui en bavais encore ! Après tant d'années passées à chercher la solution à mes problèmes. Mais je bavais pas pareil maintenant. Je bavais pour baver. Depuis quand ? J'en sais rien. J'ai raté cette occasion d'en savoir plus sur moi-même.

18

« Maintenant, il va falloir trouver du travail, monsieur Hartzenbusch. »

Forcément. Avec un gosse sur les bras. Et ça bouffe autant qu'un boa. Et en plus, ça fait des études. Qu'en France, c'est pas donné, les études. Surtout si on crèche à la campagne. Ou au milieu de la campagne. Que c'est le cas de Mazères. Avant, les chasseurs, c'était tous des bouseux, métayers et notaires. Maintenant qu'on a des enseignants, c'est le mercredi qu'on risque de se prendre du plomb dans la couenne en allant aux champignons. La France change.

Pour revenir à ma progéniture, fallait avouer, et je m'en privais pas, que j'avais pas vraiment les moyens de la nourrir, ni même de lui faire avaler les valeurs républicaines qui sont à la mode par les temps qui courent. Je suis donc retourné chez moi pour me mettre à l'ouvrage du bien commun. C'est madame Crotal qu'était contente. Pour la Javel. Elle commençait à en manquer. Ça se notait au parquet des étages et aux carreaux des fenêtres que les oiseaux s'étaient remis à picorer. Pour la chatte, que j'y dis, elle avait pas de souci à se faire, vu que mon boa était resté au Centre de Rééducation par les Partis.

« Je m'en vais donc chercher de quoi m'occuper pendant que je fais rien, expliquai-je à cette imprévisible voisine.

— Qu'est-ce que j'y gagne, moi ? dit-elle sans tendresse.

— On peut vivre sans souris. Et même sans chatte.

— Vous seriez bien malheureux si on vous la coupait !

— Mais on me l'a coupée, madame Crotal ! On me l'a coupée. »

J'y montrai. La coupure se voyait encore. Elle me proposa un baume. Elle en ferait usage le jour le boa boufferait sa chatte et les souris qui vont avec. On but pendant une heure l'eau déjavellisée que j'avais en bouteille pour les jours de disette. Elle est sortie quand Arto est entré.

« Il vous manque pas trop, votre membre de la famille qui vous reste ?

— Si c'est juste le temps de trouver du boulot, je m'y ferai. C'est pas que je sache tout faire, mais enfin merde ! La société va pas m'abandonner alors que j'y fais un enfant de ma propre chère.

— Y a les allocs…

— Ça suffira pas ! J'ai donné naissance à une bouche plus grande que le ventre. Je me connais.

— Comment que vous l'allez l'appeler ?

— Que je l'ai déjà appelé !

— Et comment donc qu'il se nomme ?

— Par son nom ! Et c'est déjà bien que je m'en souviens. »

Arto me regarda comme un chien de faïence. Il avait l'œil globuleux depuis qu'il comprenait plus à quoi il avait servi dans cette histoire. Il avait même parlé de science-fiction à un moment, mais comme il tenait pas tellement à faire des enfants à la société, vu qu'il s'en servait encore à ses moments perdus, il en avait plus parlé, même en sous-entendus. Et attention que les autorités entendent même ce que vous savez pas écouter.

« Vous pensez reprendre le cours de votre existence où vous l'avez laissé ? dit-il comme si sa question était une réponse.

— J'ai tellement changé que même madame Crotal a eu du mal à me reconnaître. Mais je vais leur rafraîchir la mémoire. Vous pouvez compter sur moi !

— Mais je compterai rien du tout ! J'ai fait mon boulot. Sur ce, je vous salue bien et vous souhaite d'avoir encore des enfants. Sans la queue, ce sera difficile, mais vous pouvez encore chier, non ?

— Si je peux ! Je vais me priver, té ! Elle est pas encore née, la Loi qui m'en empêchera !

— Ben, je vous souhaite bien du bonheur. »

Il est parti en oubliant sa pipe. Je me la suis fourrée dans le cul, des fois qu'elle servait à ça.

19

Première convocation, premier rendez-vous. Je vais bosser dans l'alimentaire. Tout ce que j'aurais à faire, c'est de descendre les aliments quand ils arrivent et de les remonter quand l'heure est venue pour eux de repartir. Ils appellent ça le commerce. Entre temps, l'aliment a augmenté de prix. Et c'est sur ce prix que je dois compter pour bouffer et payer mon loyer et les charges afférentes. Que je fume la pipe avec mon trou du cul n'est pas un problème, mais je dois pas jeter la cendre dans l'escalier. La patronne qui m'explique ce topo croit pas vraiment en moi. Elle me l'a dit d'emblée. Elle a connu Pédar et Pédar lui a parlé de moi. La Javel, ma queue, tout. Même la marelle de Balerinette. Mais si j'y donne le caillou, elle ferme les yeux et elle m'embauche. Des conditions. Chaque fois qu'on se met en relation avec quelqu'un, il met des conditions. Et mes conditions à moi ? Même que j'avais envie de les jeter dans l'escalier, les cendres. Et que je le ferais tôt ou tard. J'ai le vice dans la peau.

« Je vois bien que vous êtes un petit vicelard, monsieur Hartzenbusch, me dit la patronne en question. C'est même dans votre dossier. J'ai rien contre le vice, mais pas de cendres dans l'escalier. C'est à prendre ou à laisser. C'est quand que vous le récupérez, votre môme ?

— Quand j'aurais passé tous les exams.

— C'est pas demain la veille ! »

Elle me fout à la porte, non sans m'avoir caressé le cul parce qu'elle veut être payée pour avoir perdu son temps avec moi. Je revois Alice Qand, ma psycomaid :

« Qu'est-ce que j'apprends ? Vous vous êtes comporté comme un porc avec Big Popo. La meilleure des employeuses de minables qui nous restent après l'épidémie de merde qui a frappé l'économie du chômage ! Je ne vous félicite pas, monsieur Hartzenbusch ! Et je ne vous donne pas des nouvelles de votre petit bout qu'on a remis en éprouvette suite à une dépression nerveuse.

— Ah ! Je suis bien malheureux de l'apprendre ! Comment s'en sort-il ?

— Il n'en sortira pas si vous ne trouvez pas de boulot !

— Vous appelez ça de la psychologie !

— Oui, monsieur ! En attendant que vous appeliez au secours !

— Au secours ! »

Ça la fait marrer que je me marre. Elle sait où ça mène de faire le mariole alors qu'on a un enfant à charge. Même qu'elle est passée par là, alors :

« Avant, j'étais un homme, m'explique-t-elle. On me l'a coupée, pour des raisons qui ne vous regardent pas. Seulement voilà, j'ai pas eu votre chance…

— Vous appelez ça de la chance…

— Il est mort-né, le mien ! Ah ! Fumier ! »

Et elle me frappe. Ça lui fait du bien de frapper ses patients. Elle en frappe tous les jours. À force, ils se fatiguent et se plaignent auprès de l'Administration qui est représentée par Kol Panglas. On peut pas être mieux représenté. Ou plus mal. C'est selon.

« Le vôtre peut encore crever, me dit-elle d'un œil torve.

— Je serai jamais autre chose qu'un homme !

— Je disais ça moi aussi. Et voyez à quoi je ressemble ! »

Elle fait valser son tablier blanc pour me montrer. Je peux plus bander que dans la tête, mais mon cerveau se comporte comme un tas de neurones inutiles en la circonstance. Je me demande d'ailleurs si je serais

pas mieux dans un pareil corps de déesse. Je pourrais le vendre sans rien donner. Et à moi la belle vie !

« N'y songez pas, malheureux ! Il faut faire des études pour ça. N'oubliez pas que vous êtes con comme un balai. Je vous dis pas la femme qu'ils feraient de vous ! Bonne à tout faire sauf ce qu'elle veut. Trouvez-vous un boulot avant que ça tourne au vinaigre. J'ai parlé à Big Popo qui veut bien reconsidérer la question. Votre question…

— Je me souviens plus bien de sa nature…

— Elle s'en souvient, elle, vous en faites pas. Vous voulez bien la revoir et ne pas jeter votre cendre dans l'escalier ?

— Pourquoi que je peux pas la jeter dans l'escalier ? Ça c'est une question ! Et qui qui va répondre si c'est pas Big Popo en personne ? »

C'est en tout cas ce que je me suis mis dans la tête en retournant au magasin de victuailles. Big Popo m'attendait, assise derrière son tiroir-caisse. Elle m'a gratté le cul d'un ongle expert puis, après l'avoir longuement récuré avec ses dents, elle m'a redemandé si je jetterais la cendre dans l'escalier.

« Pourquoi que je peux pas la jeter dans l'escalier ? Vous pouvez quand même répondre à cette question !

— J'y réponds pas, aux questions des employés, si ça concerne pas le boulot !

— Et pourquoi c'est interdit de jeter la cendre dans l'escalier si c'est pas une question de boulot ?

— Foutez-moi le camp d'ici, monsieur Hartzenbusch ! Avant que je me mette en boule !

— Je voudrais bien voir que vous puissiez vous mettre en boule alors que je peux pas jeter ma cendre dans l'escalier ! Vous avez de la chance que je sois pas syndiqué ! »

Sur ces mots, Big Popo se calme d'un coup :

« Zêtes pas syndiqué ?

— Que nenni ! Et jamais le serai ! D'ailleurs on veut pas de moi au syndicat à cause que…

— À cause que quoi ?

— À cause que je suis pas syndicable…

— Et pourquoi que vous zêtes point syndicable ?

— Parce que je suis pas comme tout le monde !

— Et qu'est-ce que vous avez pas comme tout le monde ?

— Le cœur, madame Popo ! Le cœur ! »

Elle me regarde avec des yeux de merlan en boîte.

« Zavez pas de cœur… ?

— Que j'en ai un, madame Popo ! Seulement voilà…

— Que voilà-t-il donc ?

— Il est pris, madame Popo ! Il est pris ! »

Que n'avais-je pas dit ! La voilà qui se met en boule comme jamais j'ai vu quelqu'un se boulifier rien que pour me mettre à la porte sans me botter le cul. Je me suis retrouvé sur le trottoir à ramasser les papiers avec un bâton muni à son extrémité d'un clou assez pointu pour que je m'enfonce encore. Et je me suis enfoncé. Toujours plus bas.

20

On me jette des papiers par pitié. Même les arbres s'y mettent. Et je ramasse toutes ces feuilles. Je suis payé à la feuille. Le dimanche, je vais à la campagne. À pied, pour travailler ma respiration, que j'ai suffocante à cause de la fumée des autres. Ils peuvent pas en même temps avoir pitié de moi et s'occuper de ma respiration. Je leur en veux pas. On se salue poliment, tous les jours que Dieu fait pour pas s'embrouiller dans le temps qu'il a inventé pour exister. Chez Popol, on m'offre le café sans Javel, mais je le bois debout dans la rigole, histoire d'être seul. Et j'ai beau me crever à la tâche, je suis toujours sans enfant. Quant aux permissions de visite, j'ai pas non plus les points, à cause que j'en perds en voulant les gagner. Je suis trop honnête, quoi. Je rembourse même les trop perçus. C'est dire. Le percepteur m'encourage pas à tricher malgré moi, mais il insiste pour que je recompte et que je fasse que ça quand j'ai plus rien à faire. J'apprécie sa compassion, mais je suis pas handicapé. De l'avoir coupée, ça fait pas de moi un impotent. Mais on fait pas des gosses avec la jambe ou à l'œil qu'on a perdu. Une feuille est une feuille. Et une feuille en trop n'est pas une feuille :

« Je suis d'accord avec vous, monsieur Hartzenbusch, me dit ce brave homme. Mais une feuille de plus ou de moins, vous savez…

— Ah ! pardon ! Vous ne diriez pas ça si la feuille valait plus cher sur le marché. J'en ai soupé, moi, de la société !

— Voyons, monsieur Hartzenbusch, calmez-vous. Si les feuilles étaient plus nombreuses, elles ne vaudraient pas autant qu'on vous les paie aujourd'hui.

— Dites tout de suite que je me fais voler ! »

Je passe devant chez Big Popo. Elle se moque et je ricane.

« Alors, monsieur Hartzenbusch… on ne jette pas sa cendre sur les feuilles… ?

— Ce sont elles que je fume, madame Popo ! »

Ça me fait du bien d'avoir le dernier mot. Et elle s'en fout, parce qu'il n'y a pas de cendre dans l'escalier. Ce qui ne répond pas à ma question. Et me rend presque fou. Je dis « presque » pour ne pas le devenir. Alice non plus ne répond pas :

« Quand reverrai-je mon enfant ?

— Quand il sortira de l'éprouvette, monsieur Hartzenbusch…

— Mais si personne ne l'aide ! Comment en sortira-t-il s'il ne sait pas que je l'aime ?

— Serait-il dans l'éprouvette s'il ne s'agissait pas de l'éprouver ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez prouver, madame Qand ?

— Moi ? Rien. Et vous ? »

Qu'est-ce que je veux prouver ? Que je n'ai pas assassiné Pédar ? Que Rondelle existe et que je n'ai pas rêvé monsieur Rondeau ? Qu'Arto est un parasite du système de croissance morale ? Que Balerinette m'aime plus que son papa ? Qui suis-je pour me poser de pareilles questions ?

Il n'y a rien de pire que la solitude quand on veut vraiment être seul. On ne sait plus où on habite. Il m'arrive même d'oublier d'enlever la Javel et ça me rend triste au point que j'envisage le suicide. Mais qui me suicidera si je ne connais personne assez bien pour lui demander de se damner aux yeux des autres ? Si j'avais su que c'était si compliqué de faire un enfant, j'aurais fait autre chose. J'ai toujours su que si je ne faisais pas

un enfant, je ramasserais les feuilles des autres et des arbres sans y trouver du plaisir. Mais on m'a enlevé l'enfant de mes mains et je ramasse les feuilles en question ! Si je n'ai pas tourné en rond, je l'ai fait en triangle, le plus court chemin après le carré. Pas étonnant que je sois si crevé le soir en rentrant du boulot. Je bois la soupe que madame Crotal m'a préparée et ensuite on va faire un tour en Cadillac. Je peux tout de même pas faire l'amour à une vioque de près de cent balais !

21

Voilà. Vous savez tout sur ma situation, monsieur. Vous ne m'en voudrez pas d'avoir été un peu long, mais j'avais tellement de choses à dire avant de m'engager définitivement… vous m'avez dit que c'était définitif… on ne recule plus une fois qu'on s'est engagé dans cette voie… vous avez constaté vous-même que je ne vous ai rien caché de mes petits problèmes personnels… enfin… de l'essentiel… la vie est tellement compliquée quand on se met à l'écrire… j'espère que j'ai fait le tour, faute d'avoir tout dit… à quoi bon tout dire si l'essentiel suffit à tout faire comprendre… oui, oui… je me soigne toujours… ah ! je veux ! Le traitement me réussit. Je serais bien sot si je m'en passais sous prétexte de retrouver un semblant de cohérence… qui servirait à quoi, monsieur ? Vous en savez maintenant autant que moi. J'ai apporté trois photos et la liste complète de mes dimensions extérieures. Aussi un fragment de tissu musculaire et un faisceau de fibres nerveuses avec quelques plaques myoneurales. Non, non !... je ne regrette rien. Et il ne m'arrivera pas de regretter. Ah ! Quand je me lance, je ne reviens pas. Je ne suis jamais revenu. Vous pensez ! J'ai tant d'espoir. Et je me sens tellement fort depuis que je sais… Puis-je vous embrasser, monsieur ? Les mains, seulement les mains. Les pieds si vous voulez. Rien qu'un baiser en signe de soumission à ce que je crois. Merci ! Merci ! Merci toujours !

Voilà ce que j'entendais. Remarquez bien que c'était peut-être un enregistrement. Et j'attendais mon tour. Comme nous attendions dans des pièces différentes, on ne savait rien les uns des autres. Je suis venu assez souvent pour savoir que c'est mieux ainsi. Et toujours pour des prunes. Il

y avait des affiches sur les murs, vantant les mérites du Métal. Moi, j'étais intéressé par les prothèses. C'était dans mes prix. Je serai pas toujours un ramasseur de feuilles. On évolue dans la vie. Surtout si on commence en bas, au plus bas. Quoi de plus bas que les feuilles qui tombent des arbres et des mains ? C'est le vent qui sert d'espoir. Je l'aime dans les rues, brisé par les façades. Celui-là est à ma mesure. Je suis l'ange exterminateur des portes cochères. Le gourou purificateur des fenêtres sur rue. L'équarrisseur des vitrines. Je connais mon boulot comme si je l'avais inventé. Qu'est-ce que je fais de tout ce qui n'est pas feuilles ? Les canettes ? Les poches ? Les éponges ? Les paquets ? Les traces ? Mais rien, monsieur ! Je ne fais que mon métier !

Voilà ce que j'entendais, ce que je pouvais essayer de comprendre comme si c'était moi qui parlais. Seulement voilà, je me taisais. J'ai appris dès le premier jour que j'avais plutôt intérêt à la fermer si je voulais avancer, ou au moins ne pas commencer par reculer. Ils vous font reculer comme ils veulent. Et vous ne voulez rien. Vous attendez, muet ou trop bavard. Vous espérez. Au mur, des affiches publicitaires conseillaient le crédit sans apport personnel. Je me voyais déjà en chef de famille. Une table au milieu de la maison. Et suffisamment de chaise pour expliquer mon ambition. Tout cela peut être programmé. Regardez le bas de l'affiche. Avec un taux pareil, vous ne rembourserez jamais la totalité. C'est pas une bonne affaire, ça ? Et en plus vous en profitez. Même si vous avez envie d'être seul. C'est pas que je veuille pas partager, mais j'ai pris l'habitude de moi-même. J'ai tellement peur d'avoir à tout recommencer, d'autant qu'à deux, ça peut être plus long. Et j'ai plus le temps. J'ai même pas assez de pognon pour dire non. Je me suis peut-être trompé de jour. Je me trompe quelquefois, de jour, ou d'autre chose. Ce sont les petits pièges qu'ils vous tendent pour voir ce que vous valez. Je saurais combien je vaux quand j'aurais acquis ma prothèse radicale.

Voilà ce que j'entendais. J'avais beau me boucher les oreilles, les voix qui traversaient les murs étaient encore assez claires pour traverser mes doigts sur mes oreilles. C'est pas que je veuille expliquer pourquoi et

comment j'entends alors que je fais mon possible pour ne pas entendre. Je vous jure que je veux pas expliquer. Loin de moi cette idée de vouloir expliquer parce que c'est à moi que ça arrive. Je serais bien bête de croire que c'est expliquant que j'empêcherais que ça recommence la prochaine fois que je viens ici pour attendre qu'on veuille bien me recevoir. C'est d'ailleurs écrit dans la convocation. Et vous ne serez pas convoqué si vous n'avez rien compris et surtout, si vous n'avez pas donné des signes clairs de compréhension. Moi, c'est ce que j'ai compris, mais comme je ne rencontre jamais personne, je sais pas ce que pensent les autres derrière ces murs qui sont aussi les miens.

Je suis venu pour la carte. J'ai apporté les photos et les échantillons. Je suis prêt à répondre à vos questions. Je me suis un peu renseigné sur le genre de questions que vous posez. Oui, oui, je me suis fait opérer. J'ai tout fait comme il faut. Vous pensez si j'ai lu la brochure. Où je l'ai récupérée ? Mais au meeting, monsieur. J'y étais, oui ! Même que j'ai dépensé tout mon fric pour être sûr de pas être venu pour rien. Le drapeau aussi. Deux mètres carrés qui me servent d'écran quand je projette. Pas une image sans ce fond. Non, je couche pas dedans parce que je fais encore au lit. Je sais pas si ma mère est morte sans pouvoir se quitter cette idée de la tête. Quelle idée, monsieur ? Mais de savoir que je me comporte encore comme un enfant dès que je suis seul. Oui, monsieur… dans mon lit, par exemple. N'ayez crainte, je dirai tout. Enfin… tout ce que je sais. Vous savez le reste. Je veux savoir aussi. Qu'est-ce que je ferais pas pour savoir ! Je me suis privé toute la semaine avec cette idée que cette fois vous me recevrez… Voilà pourquoi j'attends. Qui n'attend pas ? J'entends tellement de cris de joie. J'en pousserai un moi aussi, promis !

Voilà ce que j'entendais. Alice Qand est apparu(e) au bout d'un temps qu'il m'était impossible de mesurer. Je savais que c'était pour m'annoncer une mauvaise nouvelle.

« Revenez la semaine prochaine, monsieur Hartzenbusch. On a une panne d'ordinateur. Votre nom a disparu de l'écran. Mais vous inquiétez

pas. Ce sera vite réparé. Je vous souhaite de ramasser toutes les feuilles sans en oublier une. »

Elle me lèche le nez et me pousse dehors. Arto m'attend sous l'abribus. Il pleut. Il a mouillé sa pipe. C'est la pluie qui l'a mouillée. Il souffle dessus.

« Je suis venu pour rien, me dit-il. J'en ai marre de ce boulot. Y a plus de mystères. Plus de cadavre sans assassin. Je sais pas comment c'est arrivé, mais c'est arrivé. Et quand j'arrive, c'est trop tard.

— Pourtant, j'ai pas tué Pédar…

— Que vous dites, monsieur Hartzenbusch ! Que vous dites ! »

22

Moi, j'avais rien dit. J'aime bien la vie parce que c'est tout ce que je possède. Travailler me fait chier. Acheter m'amuse pas. Aimer me prend du temps. C'est comme ça que je suis construit. Je peux aussi raconter n'importe quoi du moment que ça m'amuse. Mais des fois, ça me porte tort. Je vois plus vraiment ce que je devrais voir. Mais au lieu de fermer les yeux, je détaille. Pas tout, parce qu'il m'arrive aussi de dormir. Et quand je dors, je joue à autre chose. Je rencontre mes ennemis. Un jour, je me ferai tuer de cette façon. Bref, j'étais pas un malheureux du genre à me suicider à petit feu sur le grill de la fantaisie. J'avais choisi d'imaginer, pas de faire appel à l'improbable. Mais ça, vous le savez déjà, pas vrai, mes bons amis ? Ah ! c'est dur d'attendre de se faire soigner. Et j'attendais. Même que j'étais tout seul et que je pouvais fumer. J'ai toujours aimé ces cendriers qu'on appuie dessus. Je jouais sans la cendre et ça a fini par énerver quelqu'un derrière la vitre opaque. On me tutoyait…

« Quand t'auras fini avec cette merde que je sais pas pourquoi on s'est pas contenté d'une demie noix de coco ! Et que je te prenne pas à tourner des pages ! Contente-toi de respirer dans le tuyau ! »

De tuyau, j'en avais un dans le cul. Mais rien à portée de la bouche qui eût l'air d'un tuyau. Pourtant, j'entendais l'air qui circulait dedans. Y avait même une bille comme dans une cafetière et ça me mettait les nerfs en pelote.

« Qu'est-ce que vous voyez maintenant ? »

Toujours rien de bizarre. Du déjà vu dans tous ces endroits où on m'a fait attendre pour un bout de papier ou une gélule. J'ai jamais attendu personne. J'aurais dû me douter que ça finirait par me manquer.

« Vous devriez voir quelque chose, merde ! »

J'étais pas venu pour les énerver. Et c'était moi qui perdais le contrôle.

« Vous verrez rien si vous zy mettez pas du vôtre ! »

J'y mettais ! Toute la sauce ! Même que j'étais sincère. Mais ce putain de cendrier me forçait à appuyer dessus comme dans un jeu télé. J'ai même vu qu'y avait de la flotte dedans. Avec des cendres noires qui s'agitaient à la surface. Je pouvais aussi mettre le doigt quand ça s'ouvrait. Il était où ce tuyau ?

« Ouvrez la bouche. On va vous le mettre dedans. Soyez pas méfiant. On vous veut que du bien. Ah ! vous avez morflé ! Mais il est pas dit qu'on connaît pas notre boulot ! »

Au fond, ils étaient plutôt sympas. J'ouvris grand la bouche.

« Dites ah ! »

Le tuyau est entré. Sans douleur. Ah ! ce que je l'avais crainte, cette douleur annoncée ! Mais non, je souffrais pas. Un autre souffrait pour moi et il gueulait dans le tuyau. C'est ça qui m'aide à respirer tous les jours.

« On se penche… On écoute bien ce qu'on vous dit… Une fois à gauche… C'est ça ! Et maintenant un chouya à droite… Vous sentez la différence ? »

Je savais pas ce qui leur ferait plaisir. Mais je sentais rien. Et ce type dans le tuyau gueulait que si ça s'arrêtait pas, il changerait de fournisseur. Je savais vraiment pas ce que je lui devais. Et c'était pas à moi qu'il s'adressait. Pas une fois il a cité mon nom. Je commençais à me sentir de trop. Mais l'autre tuyau me faisait du bien. J'entendais son bruit de chignole. C'était qui qui appuyait sur le bouton ?

« Maintenant, laissez-vous aller et dites ce qui vous passe par la tête…

— J'ai pas tué Pédar ! Hier soir j'ai regardé Tarzan à la télé. Dès le départ, dix hippopotames de flingués et cinq crocodiles. Par le papa de Jane. Ensuite Tarzan bousille une panthère, un lion dans la force de l'âge et trois boys qu'il noie ou qu'il étrangle. Merde, les mecs ! Reconnaissez que mon histoire ne tue personne. Pédar, il était mort AVANT que je commence à vous raconter ce qui s'est passé ensuite. Je vous ai épargné cette scène insupportable. Mais j'ai peut-être tort de penser que vous ne l'auriez pas supportée…

— Vous pouvez la décrire maintenant si vous voulez. Nous, on est là pour écouter. On vous jugera plus tard…

— Mais y a rien à juger ! Je vous dis que j'ai pas tué Pédar ! Comment que je la décrirai, votre scène insupportable, pisque que j'y étais pas ! Que Pédar soit mort, messieurs, mais on me l'a dit ! J'aurais rien su sinon. Et qui c'est qui dit qu'il a été assassiné ?

— Arto…

— Ouais ! Arto ! Zavez lu comment qu'il raconte tout ce qui lui est arrivé avant d'enculer Marine et d'envoyer papa Jean-Marie ad patres ? Zavez sauté des pages ou quoi [1] ?

— Non mais est-ce qu'on a des gueules à faire ce genre d'économie ? On vous a pas demandé de venir ici rien que pour nous insulter. D'ailleurs on vous a rien demandé du tout. Vous êtes là par votre propre volonté.

— Je peux me barrer… ?

— Pas avec le tuyau !

— Lequel ?

— Y en a qu'un ! »

Si j'avais su… Alors je me mets à tirer sur le tuyau pour l'extraire. Et c'est-y pas ma langue que je suis sur le point d'arracher ! J'en souffre tellement que j'en perds le Nord. Je sais plus comment je suis entré. Je me souviens des deux portes. Celle que sans elle je serais pas entré. Et

[1] Dans ''le Dieu que vous aimerez haïr''.

celle que je m'en serais peut-être sorti si les questions étaient pas faites pour m'embrouiller.

« Ça fait trois, me dit la voix derrière la vitre opaque.

— Dans votre langue peut-être, que j'y rétorque aussi sec, mais dans la mienne, y en a plus !

— Vas-tu cesser de trafiquer ce maudit cendrier ! Tu vas finir par le détraquer. Et qui qui sera le payeur si c'est pas mézigue ! J'en ai marre de ces cinglés qui foutent rien de la journée et qui viennent ici rien que pour me donner des leçons. Et des leçons de quoi, je vous le demande ! »

Donc, je passe par la vitre opaque qui s'ouvre à temps sinon je l'aurais pétée, mais je suis pas si pressé que ça de m'en sortir. Je vois un type en salopette grise qui me fait des signes incompréhensibles. Il agite ses mains comme s'il parlait à un sourd.

« Revenez pour la troisième leçon, qu'il me dit gentiment. Faut pas la rater. Ceux qui la ratent le regrettent toute leur vie.

— C'était quoi la première ?

— C'est justement ce qu'on vous explique à la troisième ! »

23

Ils vous mettent des trucs dans la tête et ça fait des petits. Des fois je mets les doigts dans la prise. Je m'allume pas à tous les coups. Ça me fait chier, au fond, de n'être qu'un fragment de l'aventure, mais un fragment tellement petit que si j'avais le cran de le regarder, je le verrais pas. Tu parles d'un réseau !

Je savais même plus si Pédar était mort ou si je l'avais tué. En plus, Arto était tout le temps fourré chez moi. J'avais beau lui expliquer que j'étais dans le produit de l'imagination, il voulait voir. Et même toucher. Ça en faisait, de la fumée ! Et madame Crotal qui voulait essayer elle aussi. J'ai fini par péter les plombs et j'ai fait apparaître Rondelle en trois dimensions. Pour la quatrième, je comptais sur l'imagination. On s'est mis à parler jusque tard dans la nuit. Je voyais le rectangle de lumière jaune que ma fenêtre projetait sur le trottoir d'en face. Ça attirait les chats du voisinage.

J'ai toujours eu des problèmes avec les chats. Faut dire que j'ai commencé par les haïr, comme ça, sans raison. Ou alors j'avais vécu quelque chose dans ma première enfance, celle qui laisse que des traces invisibles. Mon premier chat n'avait pas de queue. Il l'avait perdue. Comme il avait les oreilles bouffées et une croute dégueulasse sur le dos, ça l'améliorait pas. Je sais pas pourquoi il m'aimait pas. Il était plus vieux que moi et on avait peut-être vécu des choses dont il était le seul à se souvenir. Vous voyez en quoi consistait l'inégalité de traitement. Je pouvais pas lui écraser la queue et j'avais vraiment pas envie d'achever ce qui lui restait

d'oreilles. Et comme c'était pas un animal docile, j'ai pas non plus envisagé de l'enculer. Je réfléchissais. On prend le temps quand il s'agit d'éliminer de sa propre existence un élément qui la fait foirer chaque jour que Dieu fait, si c'est lui que j'ai reconnu dans la figure du père.

J'ai jamais compris pourquoi qu'on s'applique à bien charger la mémoire de la victime en souffrances calculées pour ne jamais s'effacer. Ça sert pas à grand-chose quand la victime est destinée à mourir. Pour oublier, elle oublie forcément, ou alors j'ai rien compris à la science. Même moi je finis par oublier. J'ai toujours eu tort d'ajouter de l'oubli à mes actes définitifs. J'aurais pu lui fracasser le crâne, que c'est facile avec les chats parce qu'ils l'ont fragile comme du verre. Au lieu de ça, je l'ai coincé dans un piège et j'ai mis une bonne semaine à le tourmenter avant de lui porter le coup fatal. Vous me direz, une semaine, j'ai pas pu oublier ça comme on se perd en conjectures sur des questions moins traumatisantes. Je vous répondrais que vous vous trompez sur ma personne. Ça vous va comme explication ?

Je racontais ça à mes amis ce soir-là. J'y pensais à cause des chats dans le rectangle de lumière que formait ma fenêtre sur le trottoir d'en face, avec ces chats qui s'y prenaient comme dans un piège et qui n'en sortaient qu'au prix de grands efforts qui les faisaient hurler. C'était comme des cris humains et ça nous faisait marrer. Il faut dire qu'on était bien parti. Arto avait entrepris d'enculer madame Crotal pour lui montrer comment il s'y était pris avec Marine. Et moi je faisais Jean-Marie crevant plein de bave sur le tapis où Pédar avait connu sa dernière minute d'angoisse sur cette terre. En même temps, je racontais, ou plutôt j'essayais de le faire, comment j'en avais fini avec mon premier chat. Personne m'écoutait, sauf peut-être ce chat s'il vivait encore dans un autre monde qui aurait eu quelque chose de commun avec celui où nous vivions le plus mal possible.

Peu importait ce que j'avais fait à ce chat et s'il s'en souvenait ou pas et si le monde n'est pas aussi simple qu'on croit. Et c'était pas d'imiter Jean-Marie qui me rendait amer. Ni même ma possible implication dans le meurtre de Pédar qui, je le répète, avait été mon ami, mon seul ami si je

savais compter. Ah ! je sais pas comment vous communiquer mon angoisse à ce moment qui me revient comme si je ne devais jamais l'oublier.

Heureusement, j'ai éjaculé avant. Rondelle s'est dissoute dans un cri de joie. Comme Arto avait fini de l'enculer, madame Crotal en a profité d'être là pour récupérer la Javel que j'avais mise de côté. Et elle est partie sans laisser de trace.

« À son âge ! dit Arto.

— Faut que je sorte ! »

Et je suis sorti. Me demandez pas ce qui est arrivé à Arto pendant que j'étais dehors. Quand je suis revenu, il était plus là. Et je n'avais qu'une envie : oublier ce que j'étais allé faire dehors.

24

Pédar et moi on s'est connu sous les drapeaux. On passait par là. Je crois qu'y avait le préfet. Des médailles en veux-tu en voilà et des mecs pas rapiécés qui avaient survécu à des guerres que même en étudiant j'ai pas compris si elles étaient justes ou en dépit du bon sens. Même la statue portait un drapeau au bout de son fusil. Et la guirlande bleu blanc rouge voulait pas s'allumer. Alors Pédar et moi on s'est marré, mais sans savoir qu'on était sous les drapeaux. Ils flottaient dans le ciel gris de novembre.

« On leur apprend plus rien à l'école ! » avait grogné un moustachu qui me rappelait que quand j'étais gosse j'adorais les marionnettes.

Comme le sang ne coulait pas, on a continué de se marrer Pédar et moi. Le maire a fini par s'amener en secouant une médaille :

« Et le respect, bande d'écervelés ? » gueulait-il en expirant des signes avant-coureurs de la joie républicaine au service de ses serviteurs.

Première nouvelle que Pédar et moi on était une bande alors qu'à deux on était pas suffisant pour espérer une victoire définitive sur ce tas de roubignoles domestiquées par le traitement mensuel. Alors on s'est encore plus marré et on a fini d'énerver tout le monde sur la place. On nous commentait et ils étaient tous d'accord pour dire la même chose, que ça a fini par nous énerver nous aussi. Pédar était allumé :

« Tant qu'y a pas de musique, lança-t-il à la foule bigarrée, y pas de raison de chanter ! »

L'argument était juste, aussi une bonne moitié de ces communiants lui a donné raison ! J'en revenais pas. Pédar en conçut un orgueil tellement

fier qu'on s'est demandé s'il était pas venu chercher une médaille. Le maire, qui en tenait une entre le pouce et l'index, paralysé par la proposition, se mit à baver du rouge aux commissures, comme s'il venait de recevoir une balle en plein cœur. Et le récipiendaire, qui attendait sagement entre une crevure et le préfet, s'est mis à expliquer qu'il avait même casqué pour l'écrin, ce qui agita la tête du préfet. La crevure se mit à suer. Il allait entrer en action, ça se voyait comme quand le curé trempe son goupillon dans le calice de l'Église. Et que j'avais raison ! Il poussa d'abord ce qui ressemblait à un cri. Les troufions et autres crevures qui se trouvaient là n'y comprenaient plus rien. On leur demandait d'avancer ou de reculer ? Un pas sur le côté peut-être… Un demi-tour… ? Ils avaient pâli comme si on leur interdisait de s'approcher du buffet. Puis, la voix de la crevure trouva le la et on commença à distinguer les notes familières de l'hymne national. Il arrêtait pas de répéter qu'on était des enfants et qu'on avait bien fait de venir parce que c'était le bon jour. Du coup, Pédar a pété. Le maire se dressa sur ses orteils :

« Cette bande de bons à rien insulte le drapeau ! » s'écria-t-il en réclamant un verre d'eau avec du vin à la place de l'eau.

Il y tenait à sa bande. Le récipiendaire, qui tenait parce qu'on le soutenait de chaque côté, voulait qu'on fouille dans sa poche pour vérifier la facture. La crevure chantait à tue-tête pour le couvrir, comme à Kolwezi. Comme les pompiers refusaient d'intervenir, les gendarmes sont arrivés en traînant la patte. Immédiatement, le maire s'est porté devant le chef. Il était agité, comme s'il voulait se supprimer toutes les bulles à cause de sa mauvaise digestion. La médaille a fini par s'envoler. On aurait dit une libellule. Le récipiendaire perdit conscience aussitôt. On l'évacua discrètement des fois qu'il soit déjà mort.

« Voyons, monsieur Hartzenbusch, me dit le chef Gronaire que nous connaissons déjà par le miracle des possibilités chronologique du récit, me dites pas que vous savez pas comment on se comporte un 11 novembre ?

— C'est pas moi ! C'est Pédar !

— Mais qu'est-ce que vous feriez sans Pédar, monsieur Hartzenbusch ?

— Je serais bien tranquille à la maison à regarder des séries américaines… »

Gronaire se tourna vers le maire :

« Vous voyez, monsieur le maire, que ces petits cons sont animés de bonnes intentions. Dites-lui, monsieur Hartzenbusch, que vous êtes venu saluer le drapeau.

— Ah ! si c'était la bannière étoilée, je dis pas. Mais ce drapeau qu'on met à toutes les sauces depuis plus de deux siècles, n'y pensez pas !

— C'est votre dernier mot, monsieur Hartzenbusch ? »

Comme c'était le dernier, on m'a embarqué. Pendant que l'estafette prenait le chemin inverse, j'ai vu Pédar qui chantait avec les autres. L'œil du maire le surveillait, mince et furieux.

*

« J'ai même du papier tricolore pour me torcher le cul !

— Vous l'avez à la maison ou dans un endroit secret ?

— J'ai rien à cacher !

— Méfiez-vous, monsieur Hartzenbusch… On va vérifier.

— Il est comment, le papier cul, en prison ?

— Et les bandes, elles sont en long ou en large ?

— J'ai les deux modèles.

— Sans l'adresse IP de votre fournisseur, on vous lâchera pas, monsieur Hartzenbusch ! On vérifiera votre carte bancaire. Ça laisse des traces, de payer sur Internet.

— C'était pas ma carte. J'ai pas de carte.

— Vous l'avez volée ?

— J'ai jamais rien volé !

— Comme celle-là ! »

On me battait maintenant. Et comme je l'avais pas volé, on m'a jeté à la rue en me promettant de revenir à la première occasion. Sur la place, y avait plus personne. Un électricien de la municipalité faisait des étincelles sous la guirlande tricolore, mais les ampoules clignotaient maintenant, comme si quelque chose avait mal tourné.

« Zavez pas vu Pédar ? que je lui demande.

— Il est au cocktail dînatoire, si vous voulez le savoir.

— On lui a donné une médaille ?

— Non, mais il va tout faire pour en avoir une. Il s'est engagé. »

Ah ! ce que j'étais seul ! Je suis rentré chez moi comme si j'habitais dehors. Et c'est là que, allez donc savoir pourquoi, je me suis mis dans la tête que je buvrais plus d'eau javellisée. Il me restait plus qu'à trouver le moyen d'enlever la Javel de celle qui coulait du robinet. Et ben vous savez quoi ? J'ai trouvé. Et je vous emmerde !

25

Comme Pédar était devenu fonctionnaire, il s'est mis à boire. Et comme c'est une maladie, il est devenu encore plus malheureux. Seulement, comme il disait, il avait un boulot et j'en avais pas. Il comprenait pas que je m'angoisse pas. On se voyait chez Popol, lui devant un verre de pinard toujours plein et moi buvant mon eau sans Javel. Comme Popol aimait pas trop qu'on occupe une de ses chaises sans payer ce qu'elle était censée lui rapporter, je grignotais des cacahuètes sans sel que je payais plus cher que si je les avais aussi amenées.

« Mais où tu trouves tout ce pognon ? me demandait quelquefois Pédar.

— J'y trouve pas ! Et c'est pas faute de le chercher.

— Non mais je rêve pas ! C'est bien du pognon, ça ! Même que Popol dit que c'est du vrai.

— Et il a raison. Mais je le trouve pas.

— Ah ! je comprends pas ! »

Il valait mieux pas qu'il comprenne, l'ami Pédar. Faut se méfier des fonctionnaires. Ils peuvent vous balancer rien que pour le plaisir d'avancer. Pédar y donnait l'impression de faire du sur place, mais peut-être bien qu'un jour il en aurait plus envie et il consacrerait son temps de travail, qui est énorme tellement il glande, à trouver un moyen d'avancer sans se la fouler à la place des autres, de moi par exemple. Mais pour l'heure, il était le plus souvent sous l'influence de l'alcool, qu'il enlevait pas. Il aurait plutôt

eu tendance à enlever tout de ce qui n'en était pas. Je sais pas quand il prenait le temps de manger tellement il était occupé.

« Tu finiras dans la rue, prédisait-il.

— Ah ! mais ça m'irait ! Sauf l'hiver. Si tu comptes bien, j'ai du souci à me faire que la moitié de l'année, quand il gèle en profondeur.

— Et bouffer ? T'es pas cannibale, que je sache !

— Que je le suis ! Mais j'ai pas encore mis en pratique. Ça viendra.

— Tu devrais mettre de l'alcool dans ton eau… »

J'allais aussi le voir aux ateliers municipaux. Il y occupait un petit bureau étroit comme une chaise. C'est là qu'il attendait. Quand un véhicule de la ville venait faire le plein, il jetait un œil pour savoir qui c'était et il faisait rien d'autre, parce que tout était automatisé. On aurait dit qu'on avait oublié de supprimer son poste. Ou alors qu'il savait rien faire d'autre. Un peu comme si j'avais bossé à sa place, sauf que moi je fricotais pas avec le maire. Pédar savait même pas souffler dans un cor. J'ai tout observé dans son bureau. Et j'ai rien trouvé pour expliquer comment qu'il faisait pour être son propre chef sans avoir personne à commander ni personne à qui obéir. Le type même du rebelle tel que je le concevais alors. Il faut dire que question rébellion, j'en connaissais que les mots, n'ayant jamais pratiqué aussi loin que mon ami. Mais comme j'étais pas jaloux, je mettais pas toutes mes forces, que j'en ai pas des masses, à comprendre ce qu'il espérait de la vie. Moi, j'espérais vivre vieux. À part ça, rien. Le temps passe à la même vitesse pour tout le monde, preuve qu'on en a pas la même idée selon qu'on se marre ou qu'on angoisse. Et ne me demandez pas de vous expliquer comment que j'enlevais la Javel de mon eau.

Je vous raconte tout ça pour vous dire que j'ai pas tué Pédar et que vous savez pas ce qui l'a tué. On était les deux coupables désignés, moi et l'alcool. Moi en jaloux qui a trouvé où Pédar planquait son pognon. Et l'alcool frelaté de Popol, comme si Popol avait qu'une idée en tête : tuer les poules aux œufs d'or qui le font vivre. Vous feriez mieux de chercher ailleurs si vous voulez trouver. Je peux bien sûr vous filer un coup de main,

au fil de l'écriture. Je sais pas ce qui me prend depuis quelque temps, mais j'ai qu'une envie : écrire. C'est peut-être d'avoir entendu Arto à la télé. Encore un qui s'est bien démerdé. Je sais pas si vous regardez son émission, mais ils en ont passé la version intégrale en première partie de ce bouquin. 36 saisons ! Rien que ça. LE bouquet à la mode. Et que je t'encule Marine ! Et que je te fais crever de chagrin le vieux Jean-Marie qui n'a plus que ça à faire. Pédar, lui, il a rien dit. Il est parti avec son secret. C'est le destin de l'homme ordinaire. Mais n'allez pas croire que je veux m'élever au-dessus de ma condition en écrivant ce que vous lisez peut-être. C'est que j'en sais des choses ! Et je vais vous les dire. Rien qu'en écrivant. C'est-y pas beau, la littérature ?

26

D'ailleurs je sais pas pourquoi c'est toujours à un dingue qu'on confie le soin de tout révéler d'un complot. Vous avez remarqué, tas de crétins sociables, que c'est à Arto Lafigougnasse qu'on a confié le côté hard-boiled de l'affaire et qu'il revient à un perturbé de la cocotte de démêler les fils d'un complot dont vous zavez pas encore idée tellement c'est dur pour moi d'accepter la loi Gayssot. Croyez-moi ou pas, mais j'ai pas tué Pédar. D'ailleurs je sais même pas où il a planqué son pognon. Parce qu'il l'a planqué, ça j'en suis sûr et j'irais jusqu'à me mordre les fesses si on me prouvait qu'il avait tout dépensé son pognon à rien foutre de la journée et à se faire payer du pinard chez Popol parce que j'enlève la Javel de mon eau. Du pognon, c'est tant par mois multiplié par le nombre de mois qu'il a rien glandé dans l'administration, le Pédar, à me faire la leçon parce que j'arrive à trouver du boulot sans le chercher, que du coup j'en fous pas moi non plus une ramée pour applaudir la Nation. Même que les méchants, c'est plus les Boches, mais les Yankees, idiots de la famille comme dit la chanson. Bref, on avait tellement peu de choses à faire qu'on a tout fait pour que ça continue. Et comme de juste, il a fallu se mettre au boulot pour qu'il nous arrive rien de fatigant. Pédar y tient à ses revenus étatiques et moi à mes allocs que je fais rien pour les toucher sinon je les touche plus. On a fini par s'emmerder, tu parles !

« Mince de boulot, me dit un jour Pédar. Paraît que je sers à rien et que je vaux pas plus cher que toi qu'on peut même pas te critiquer tellement tu sais rien faire.

— Me dis pas que je vais perdre le meilleur de mon copain !

— Que oui ! Que tu vas le perdre ! Et que c'est pas ma faute. Jamais j'ai dit non. Et tu vois ce qui m'arrive…

— Pour le voir, mec, faut que tu me le dises… forcément, toi t'écris pas, alors tu connais pas la force des mots. Explique donc !

— La pompe !

— Quoi la pompe ?

— Elle est plus automatique ! Maintenant il faut quelqu'un pour regarder le compteur.

— Ça va t'en faire des choses à regarder !

— Si c'était que ça ! Mais en plus, va falloir que je marque.

— Tu vas écrire ?

— Que je suis condamné par ordonnance syndicale ! Ah ! j'en ai déjà ma claque ! »

Effondré, le Pédar ! On était chez Popol à se rincer la gueule et pas les yeux, quoique que Balerinette a grandi et maintenant elle a des jambes qui donnent envie d'en savoir plus comment elle s'en sert quand elle s'en sert pas pour marcher. J'étais tellement effondré moi-même que j'ai failli vider le verre de Pédar. Par inadvertance, comme on dit. Foutus syndicats ! On serait bien tranquille s'ils avaient jamais existé, tiens !

« Le hic, que me dit Pédar en pleurnichant, c'est que je sais plus écrire ! Non mais t'imagines ? Un fonctionnaire réduit au niveau de l'émigré ! Qu'en plus c'est ma langue…

— On t'exige d'écrire avec la langue !

— Et des chiffres en plus, que c'est des arabes… »

J'en étais plaqué au sol à lécher la poussière pour nourrir mon imagination. Et des envies de révolte qui voulaient plus conjuguer mes verbes. Popol faisait un sérieux effort pour comprendre ce que je disais à Pédar qui lui s'en doutait un peu.

« C'est des années de vie qu'on me supprime chaque fois qu'on me demande de travailler RÉELLEMENT ! geignait Pédar sur le tapis vert de nos belotes.

— Je suis pas fort en calcul, grognais-je pour imiter Marianne quand elle rate le train, mais si t'es pas mort demain, c'est que t'auras un pot de cocu.

— Mais pisque Rondelle existe pas ! Et même si elle existait, toi tu comptes pas. T'es un pote ! »

Popol se grattait le nez qu'il a à la place du cerveau quand il s'agit plus de soutirer du fric à autrui.

« Les mecs, j'avoue que je suis perdu, dit-il pour pas se décourager. C'est-y pas plutôt Rondeau le cornard ?

— Ah ! merde ! fit Pédar. J'oubliais Rondeau. »

Et on s'est mis à réfléchir avec le cerveau. On a beau en avoir deux hémisphères, on en a qu'un. Alors à deux, on est presque sûr de pas le tromper. Rondeau y faisait le même boulot que Pédar. Même que des fois je les confondais et y en avait un qui comprenait pas de quoi je parlais, signe que c'était pas Pédar et que j'avais tout à refaire. J'aurais pu me fier à l'odeur du fuel qui est quand même distincte de celle de l'essence. « Pédar, c'est l'essence, Rondeau, c'est le fuel, » me répétai-je en chemin. Qu'est-ce que j'allais foutre aux ateliers municipaux ?

« Mais te voir ! répondais-je à Pédar qui était peut-être Rondeau.

— Des fois, on dirait que tu bosses ici tellement t'es venu pour rien foutre. »

Vous rigolez parce que vous vous dites que tout ça rime à rien. Et ben détrompez-vous, les mecs. Ça servait. Imaginez un instant que, parlant à Rondeau, croyant m'adresser à Pédar, j'eusse commencé par autre chose que ces considérations de prudence. Qu'est-ce qu'il aurait fini par apprendre, le Rondeau ? Des choses que Pédar et moi on faisait bien attention à pas en parler à n'importe qui. Faut se méfier surtout des syndicalistes. Mais au moment de renifler le pistolet de mon interlocuteur,

voilà-t-y pas que je sais plus si c'est de l'essence ou du fuel. J'ai pas de bagnole, alors forcément… Des fois une heure il me fallait pour me rendre compte que je parlais pas à Pédar, mais à Rondeau. Même que des fois c'était Pédar et j'en étais venu à conclure que c'était Rondeau. Ah ! je vous dis, les complots, ça rend nerveux. Viendrait le jour où, ayant perdu les pédales, je me mettrais à boire l'eau du robinet. Un stress de plus pour m'angoisser. Pédar y m'encourageait à pas y penser parce que ça arriverait forcément et que même pire on finirait par se trahir. Quand on connaît le prix à payer pour apologie de ce qui n'est pas permis ! J'en avais des suées nocturnes et des draps pleins de trous. On peut pas vivre longtemps dans l'angoisse. Quand je pense que des gens se font de la bile parce que l'univers n'est pas croyable et que ce qu'on en pense relève sans doute de la foutaise… Tous ces grands mythes valaient pas un pet à côté des raisons de mon angoisse personnelle. Il est vrai que j'ai pas le temps de lire. J'écris tellement ! Ah ! si je lisais, confortablement installé devant la télé, j'en saurais des choses pour m'angoisser noblement. Mais j'écris, alors ça me vient par le bas et ça vaut pas grand-chose au moment de marchander le prix de l'effort avec le système éditorial en vigueur. Même le drapeau me file des anxiétés. Je suis comme le zouave de Darien qui revient de la bataille et que la populace encourage à retourner au feu :

« Vous bon Français ! Vous allez vous battre pour nous !

— Moi pas Français ! Moi Boche ! Moi me rendre ! »

On y arrivera jamais. C'est écrit. C'est Pédar qui m'a tout expliqué. Ça peut pas être Rondeau. Rondelle me l'aurait dit. Dire qu'il y en a qui s'angoissent pour de grandes idées et que j'en suis déjà à m'en faire pour des choses qui n'intéressent que moi !

27

« Vous pouvez pas commencer par la fin ! m'avait dit la juge.

— C'est donc qu'après la fin, y a encore quelque chose ? »

Je l'avais interloquée. Elle avait une crotte sur le nez. Et ben c'était pas une crotte. Alors j'ai pris cet exemple pour expliquer mes vaticinations narratives. Si ça avait été permis, elle m'aurait cloué sur sa croix pour qu'on fasse des enfants à la patrie. C'était sa conception de l'honneur. Mais n'anticipons pas. Là, on est avant que commence ce roman ; Pédar est encore en vie. Et tant qu'il est en vie, on peut pas m'accuser de l'avoir tué.

La vie s'écoulait lentement et sûrement. Comme on avait pas de projets, on allait chez Popol. Et un jour, un mec qu'on avait jamais vu est entré et il nous a salué.

« S'il te demande pourquoi t'enlève la Javel de ton eau, me dit Pédar en sourdine, t'y dis qu'il se trompe de bonhomme et qu'il aille chercher ailleurs voir si j'y suis.

— Et quèque tu lui diras, où c'est que t'es ?

— Mais j'y suis pas, mec. C'est un leurre.

— Faudra que tu m'expliques après.

— Après quoi ?

— Après qu'il m'ait posé la question.

— Il finira par te la poser. Fais-moi confiance. »

Roger qu'il s'appelait, ce mec. Il était proprement fringué, très détaillé, et il fumait des américaines à bout liège. Il s'est d'abord installé au comptoir, pensant peut-être que les tables avaient leurs habitués. On sait jamais avec les habitués, ça peut se ramener à tout instant et Dieu sait ce qui peut se passer ensuite. Il a commandé un vissequi et il s'est mis à le téter comme s'il retournait en enfance. J'étais mort de sourire, le temps pour Pédar de vider une carafe. Comme il avait vidé trop vite, il a eu un rot et il a bavé sur mon épaule. Roger a souri puis il a sucé le glaçon qui est retombé plusieurs fois au fond de son verre. On sentait qu'il allait nous parler, mais de là à se dire qu'il allait nous demander quelque chose, et pas comme un service, il y avait loin.

« Vous faites rien ces temps-ci ? dit-il.

— Ça dépend de l'heure qu'il est, dit Pédar vomissant. Là, je vomis, comme dans les bons romans.

— Et après ? dit Roger.

— Après, je vomis plus et je me demande ce que je vais faire d'encore plus dégueulasse.

— Vous voulez dégoûter les filles ?

— J'ai pas besoin de vomir pour les dégoûter.

— Elles nous préfèrent toujours au naturel, vous avez raison. »

Ce mec énervait Pédar. J'ai eu envie de mettre les voiles, mais j'étais devenu curieux depuis que ce mec exerçait sur moi son charme de professeur. J'allais peut-être assister à un duel entre deux fonctionnaires. C'était peut-être ça qui me retenait après tout. Mais l'angoisse des profondeurs me conseillait d'intervenir intelligemment avant que ça vire au noir sombre.

« Vous nous proposez du boulot ? demandai-je en me poudrant le nez.

— On peut appeler ça du boulot, oui.

— Et pourquoi ça s'appelle du boulot si c'en est pas vraiment ? demanda Pédar qui avait une folle envie de s'en prendre une.

— Parce que c'est payé, dit Roger.

— Admettons que ce soit payé et pas légal ? continua Pédar qui tenait vraiment à se faire couper la parole de la façon la moins pertinente.

— C'est ni légal ni illégal, dit Roger, imperturbable, mais avec un air que si ç'avait été moi à la place de Pédar, j'aurais rien demandé de plus et me serais joyeusement contenté du peu d'informations en ma possession avant de plonger dans l'inconnu.

— C'est pas possible, ce genre de choses, dit Pédar. Les choses sont légales ou illégales.

— C'est à chacun d'en juger… »

C'est moi qui parlais ainsi. On reconnaît ma prudence raciale. Ce type semblait apprécier ma vision des choses, qu'elles fussent légales ou illégales. Il se tourna vers moi. J'avais pas l'air d'appartenir à sa coterie, mais comme je me nourrissais de ses impôts, je pouvais pas lui reprocher de m'en vouloir si jamais c'était son intention d'en discuter. Finalement, c'était peut-être pas Pédar qui allait terminer la soirée aux urgences.

« Vous savez, moi, à part l'angoisse, j'ai pas beaucoup de sujet de conversations… balbutiai-je pour ne pas le dire trop nettement, des fois que ça soit mal compris, comme cela m'arrive quelquefois, même souvent.

— Qu'est-ce qui vous angoisse le plus ? dit Roger. La possibilité que Dieu n'existe pas ou comment vous allez faire pour payer votre loyer demain ?

— Comment que vous savez que je dois le payer demain ? T'entends, Pédar ? Il sait que c'est demain que j'angoisse le plus !

— J'ai entendu. Et ça me dégoûte d'avance. »

Je tremblais comme si j'avais la fièvre et que je voulais qu'on le sache. Roger planta ses deux gros yeux noirs dans les miens.

« Je suis votre propriétaire, dit-il. On se revoit demain. »

Et il est sorti !

« Mince de proprio ! » fit Pédar.

C'était lui qui l'avait échappé belle, forcément.

28

Ah ! il a une de ces mentalités, le Pédar, je vous dis pas. Il fout rien de la journée, mais ça l'empêche pas de penser à lui. Il fait rien si c'est pas pour lui. Heureusement qu'il est pas marié. Il serait déjà divorcé. La seule chose qu'il fait vraiment bien, c'est de vomir. Et ben c'est pas pour lui. C'est un don. Vous pensez si les autres se passeraient de recevoir ce genre de cadeau alors qu'ils sont en train de rêver comment qu'ils vont améliorer leur intérieur. Enfin, tout ça pour dire que je suis le seul ami de Pédar. Ce qui devrait m'exclure de la liste des suspects de son assassinat. Tu parles ! Premier que je suis. Et avec des circonstances aggravantes. La juge a dit que je suis siphonné, allusion à ma petite manie d'enlever la Javel si on veut que je boive de l'eau. Bref, Pédar y parlait que de lui. Impossible d'avoir une conversation avec lui sans lui. Ça devient vite lassant. Des fois, je l'écoutais plus tellement ça me donnait envie de parler de moi. Mais de moi, nenni ! Comme si que j'existais pas. Et comme j'avais personne à qui parler, soit je parlais seul, seul j'allais voir le curé. Rondelle ? J'y parlais, mais des autres. Elle adorait les autres. Il paraît qu'y en a beaucoup plus que j'imagine, même sans compter les Chinetoques qu'au moins eux on les reconnaît parce qu'ils ressemblent aux Japonais. Non, Rondelle parlait pas de s'universaliser à ce point. Et l'autre, celui qui le faisait rêver le plus, comme c'était pas non plus Rondeau, c'était forcément Pédar. « Parle-moi de Pédar, » qu'elle roucoulait sur l'oreiller où j'avais posé mes burnes. J'y parlais. Et pas pour rien dire. Qu'est-ce qu'elle voulait en faire, de Pédar ? Il palpait le même salaire que Rondeau pour rendre le même service à la société, même que si la différence de carburant avait pas été évidente,

j'aurais pu croire que Pédar et Rondeau c'est le même. Seulement voilà : elle s'appelait Rondelle, et point Pédale comme je l'appelais dans mes cauchemars à usage thérapeutique.

Tout ça pour dire que je suis un type parfaitement normal si c'était pas aussi compliqué de vivre avec les autres, même s'il y en a pas beaucoup comme dans les mélodrames que je finis toujours par plus rien comprendre à la chronologie ni à la généalogie. J'aime pas la pluie qui me rend triste. Et les poisons de la vie ne me tuent pas.

Faut pas oublier qu'entre les riches et les pauvres, y a les domestiques. Et que je suis ni riche, ni pauvre, ni larbin. J'ai de commun avec le riche que je fais ce que je veux quand je veux. Avec le pauvre, je partage le pain. Et si j'étais domestique, je serais la dernière roue de la charrette. Pédar y disait que je serais même doué pour ça, comme d'autres ont un sixième sens. Je me consolais en pensant que j'étais peut-être la roue de secours, mais Pédar rétorquait que j'étais pas fait pour comprendre le principe de la charrette et que c'était pour ça que je m'étais fixé comme but d'enlever la Javel de l'eau du robinet. Voilà comment qu'il parlait de moi quand il en parlait.

Sinon il parlait de lui et si on parlait de Rondelle, que les deux on était compétent en la matière, il parlait uniquement de SA Rondelle qui, je l'avais bien compris, ne pouvait pas être celle que je croyais enlever de temps en temps à Rondeau. Et demain, j'avais mon loyer à payer et pas un rond pour m'acquitter de cette obligation sociale. J'avais de la Javel de quoi payer le loyer de l'Humanité, mais pour ce qui concernait mon modeste logis, rien d'équivalent. Le proprio était-il sur le point d'exiger ? J'allais le savoir demain.

« Je t'aiderais bien, me dit Pédar tandis que je le raccompagnais chez lui, mais ce mois-ci, j'emmène Rondelle à la plage. Tu connais le prix des crustacés…

— Si je connais ! Y a rien qu'on connaît mieux que ce qu'on peut pas se payer !

— Et tu lui payes quoi, à Rondelle ?

— Je paye en nature ! Elle dit que j'ai la plus grosse bite que jamais elle a vue.

— Et elle en a vu, tu peux me croire, » dit Pédar.

Et le voilà reparti à parler de lui. Pendant qu'il parlait, je réfléchissais à ce qu'il avait proposé, Roger. Un travail en échange du loyer. N'importe quel travail pourvu que j'ai pas à mendier ou à me faire enculer par un fonctionnaire. Évidemment, si c'était un travail, y aurait quelque chose à faire, ce qui me crevait déjà. D'ailleurs j'avais la mine tellement harassée que Pédar a cru qu'il m'ennuyait et il s'est arrêté de parler de lui.

« Si tu veux, qu'il dit, on peut parler d'autre chose…

— Comme quoi…

— J'en sais rien, moi ! C'est toi qui vois ! »

Et faute de sujet à soumettre à son besoin de conversation, on est revenu sur le terrain de ses préoccupations.

« Même qu'un jour je lui ai fait goûter l'oursin, dit-il à un moment donné que je sais plus lequel tellement je payais cher pour pas l'avoir pour moi tout seul.

— C'est cher, l'oursin ? dis-je pour me renseigner, des fois queue…

— Ça dépend de l'oursin… »

Il me parla de cet oursin. Il lui ressemblait tellement que je me suis mis à le tutoyer. Qu'est-ce qu'il piquait ! J'avais l'impression de sucer le clitoris de Rondelle. Que voulez-vous, moi, l'amour, ça me rend dingue dès que je peux plus le faire avec quelqu'un. On avait même éteint la lumière. Et on s'est mis à voir dehors. On pouvait même voir la vitrine de chez Popol. La binette de Rondelle écartait les rideaux, signe que Rondeau était pas loin. Ah ! ça tombait pas bien. J'avais une de ces envies ! Et il fallait que ça me passe. J'ai sorti ma grosse queue et je l'ai fourrée. Me demandez

pas où. J'ai assez d'emmerdes comme ça. Et puis, j'aime pas parler de moi. Surtout avec les autres. Avec Pédar, au moins, c'est impossible.

29

Jour de loyer. Je me lève à cinq heures, la queue raide comme une baguette qui sort du four, et je me dirige vers la fenêtre. L'ambulance m'attend depuis une demi-heure, me fait comprendre le chauffeur avec des signes. Je vais quand même attendre de débander. Jamais je rentrerai dans la camisole dans cet état. Et quand je suis dans cet état, c'est la camisole qui est recommandée. Les gugusses qui m'attendent sur le palier savent à quoi s'en tenir. J'ai beau leur expliquer que c'est Rondelle qui a fait le trou dans la porte en me demandant de le faire à sa place, ils disent qu'ils s'en foutent, que c'est pas dans leurs compétences et que j'ai intérêt à me secouer sinon ils enfoncent la porte comme la dernière fois. Mais l'angoisse me ralentit. Et je sens rien. Comme si je caressais un autre. Heureusement, le miroir réfléchit à ma place et je finis par me convaincre.

« Dites donc, monsieur Hartzenbusch, vous avez mis votre plus beau costume ! Vous en jetez ! Dommage qu'on soit forcé de vous l'enlever.

— Mais j'ai ma dignité, messieurs ! Si on me voyait autrement, j'en deviendrais fou !

— Allez ! À poil, monsieur Hartzenbusch ! On a déjà perdu beaucoup de temps. »

Ils appellent ça comme ça. Je me défringue en vitesse, coinçant ma queue entre mes cuisses, ce qui me fait boiter.

« Monsieur Hartzenbusch ! On a aussi un remède contre cette maladie.

— Mais c'est pas une maladie ! Tout le monde bande !

— C'est vrai, monsieur Hartzenbusch. Mais il y a bander et bander. Vous devriez le savoir, depuis le temps !

— Ne vous méprenez pas, messieurs… D'ordinaire, je sais cela. Mais les jours de loyer, la mémoire me fait des farces. Vous voyez le genre. »

J'affectai un rire de circonstances, ce qui me donnait l'air de pas comprendre non plus ce que je disais. Ils me font plus de piqûres. Ça sert à rien qu'à me faire bander encore plus. Et si ça arrive, un des deux doit rentrer à pied tellement je prends de la place.

« C'est pas pour ça que je rentre à pied, m'avait expliqué ce gonze.

— Ah ! je suis curieux de savoir pourquoi !

— C'est pour le plaisir. Jamais vous aurez une queue assez bien bandée pour m'empêcher de prendre ma place dans l'ambulance.

— Je croyais… »

Ils font pas grand-chose pour vous encourager à payer le loyer et quand je sors de l'ambulance, je bande plus.

« Bien, monsieur Hartzenbusch ! Vous êtes en progrès. Laissez-moi voir de plus près, des fois que vous tenteriez d'abuser de notre vigilance. »

Mais je bande plus. C'est pas un truc pour pas payer le loyer. On entre dans les bureaux où un tas de secrétaires tapent ce qu'on peut savoir de moi avec les nouveaux progrès de la science. Je m'assois où on me demande de m'asseoir. Ce qui me rentre dans le cul n'a pas de nom. J'ai vu pire en Indochine. La porte s'ouvre. Sally Sabat apparaît parfaitement nue dans un tablier blanc et transparent, comme je les aime. Ça, elle le sait. Elle va pas se priver d'en profiter elle aussi.

« Comment va monsieur Pédar ? me demande-t-elle.

— Ça fait longtemps que je le vois plus…

— Je n'aime pas trop quand vous ne voyez plus ce qu'on vous pousse à voir…

— Je m'applique, merde !

— Qu'est-ce que vous avez fait de la Javel cette fois ?

— Madame Crotal en voulait plus sous prétexte qu'on fait mieux maintenant !

— Elle a mis du temps à s'en apercevoir. Et alors, cette Javel… ?

— J'ai créé une entreprise de pompes funèbres.

— Bien, monsieur Hartzenbusch ! Et vous travaillez beaucoup ?

— Les gens ne meurent plus comme avant.

— Il fallait y penser avant…

— C'est maintenant que j'y pense…

— Enfin… je vous souhaite une bonne réussite dans cette entreprise, malgré la forte concurrence dont vous semblez ne pas avoir tenu compte.

— Je me croyais seul sur ce terrain fragile de la condition humaine.

— Seul ? Alors que tout le monde meurt un jour ou l'autre.

— Me faites pas plus con que je suis ! Je veux dire seul dans ma rue.

— Mais vous ne payez pas votre loyer, monsieur Hartzenbusch !

— C'est quand même ma rue ! Je vais tout ce même pas aller vivre chez Pédar. Il a qu'une chambre et il est pédé.

— Oh ! monsieur Hartzenbusch ! Monsieur Pédar aime les femmes…

— Ouais, mais quand il les aime plus, il aime les hommes.

— Il paye son loyer, que voulez-vous. On fait ce qu'on veut quand on paye son loyer. Vous ne voudriez pas vous aussi faire ce que vous voulez sans être obligé de monter dans l'ambulance une fois par mois si tout va bien et plus souvent si vous avez des crises entretemps ?

— J'en rêve ! Je me demande si c'est pas mon seul rêve…

— Nous vous en ferons d'autres.

— À coup de révolver ? Pas question !

— Qui vous parle de violence, monsieur Hartzenbusch ? Nous n'utilisons que des méthodes franchement humaines.

— Franchement humaines ? Mais en quoi consiste cette franchise soudaine ?

— Monsieur Hartzenbusch, je vais vous punir pour cette vilaine parole ! »

Et elle se fout à poil et me secoue le giron que j'ai tout rabougri à force de parler. Vous me direz que je pourrais me taire dans ces circonstances. Mais si je me tais, monsieur, on sait me faire parler. Ils savent bien ce qui me fait parler depuis toujours. Il y a tellement de temps que je parle ! Ils ont eu le temps de tout comprendre, y compris pourquoi je paye pas mon loyer au lieu de tout simplement le payer. Comme tout le monde.

30

« Vous êtes complètement dingue, monsieur Hartzenbusch ! »

Le type qui me parlait comme ça s'appelait Roger Russel, même qu'on l'appelait Rog Ru pour faire simple. Un peu comme si on m'appelait Gi Hartz, vous voyez ? C'est des trucs qu'on fait quand y a plus grand-chose à faire. Mais le type avait dit « monsieur Hartzenbusch » et moi je l'avais appelé « monsieur Russel », même que je savais orthographier son nom, pour une raison qui m'échappe aujourd'hui. Il m'attendait chez Popol. Je précise, des fois que vous suivriez pas trop, que Pédar était encore vivant à cette époque-là et pour la bonne raison que je l'avais pas tué.

« On s'est raté de peu ce matin, me dit-il en me secouant la main.

— Mais j'ai vu quelqu'un et…

— Je sais, je sais. Asseyez-vous, monsieur Hartzenbusch. Vous prendrez bien quelque chose ? »

Popol s'agitait dans mon dos. Il sait que je suis capable de perdre les pédales si on me bassine à propos de la Javel et ceci et cela. Bref, il osait rien dire. Rog Ru lui a quand même fermé son clapet de sale petite merde de commerçant qui profite des faiblesses de l'humanité pour s'y faire une place confortable.

« Un verre d'eau déjavellisée pour monsieur Hartzenbusch, Popol ! »

Faut voir comment il te lui a parlé à Popol, que ce dernier en ramenait pas large. Il suait à grosses gouttes. Il s'est déplacé comme un crabe jusqu'au comptoir et il est passé derrière. Je sais plus ce qu'il avait

commandé, Rog. Ça n'a peut-être aucune importance, mais si je m'en souviens, je vous le dirais, car il n'y a rien de plus important que ce qu'on oublie en sachant pourquoi on l'oublie. Je vous parlerai de tout ça aussi un de ces jours. Faut que tout soit dit, bordel de merde ! Sinon je ne m'appelle plus Giton Hartzenbusch. Ou Gi Hartz, comme vous voulez.

« Pour le loyer, me dit Rog, vous inquiétez pas. Monsieur Pédar a payé pour vous.

— Il est mort ?

— Pas encore ! »

Une de mes couilles est remontée sans que je puisse l'en empêcher. De quoi on allait parler, Roger et moi ? En l'absence de Pédar, ça me faisait drôle. Je sais plus si Arto était là. Il était pas là si Pédar était encore en vie. Je fis un effort titanesque pour le voir, mais il fallait que je me fasse une raison : Roger l'avait pas amené. Il devait l'avoir, cette raison, et j'arrêtais pas d'imaginer.

« Pour le mois prochain… commençai-je.

— Me dites pas que vous voulez déménager, monsieur Hartzenbusch !

— Oh ! non, monsieur Russel. Je suis si bien chez moi… euh… je veux dire chez vous. Ouais, c'est exactement ce que je veux dire : chez vous !

— Seulement voilà, monsieur Pédar ne pourra pas toujours payer votre loyer…

— C'est pas que je veux pas travailler, monsieur Russel, et c'est pas non plus que je sache rien faire…

— J'aime les types dans votre genre, monsieur Hartzenbusch. Avec vous, on avance.

— On avance ?

— Je veux dire qu'on reste pas sur place.

— Ah… »

Il me regardait avec des yeux qui cherchaient manifestement à en savoir plus. Sur moi. Sur ce que j'étais. Sur ce que je possédais. Et surtout

sur ce que je représentais aux yeux des autres. Tout un programme. Le maire est entré à ce moment-là. On entendait sa quincaillerie honorifique. Il était passablement beurré des deux côtés. Autant dire qu'on pouvait pas se méprendre sur son compte, des fois qu'on aurait eu envie de voter pour lui en dehors des campagnes électorales. Il se tourna vers Roger qui lui fit signe de passer son chemin. C'était pas mes affaires, alors j'ai fait comme si j'avais autre chose à glander. Popol avait fini d'essorer l'eau du robinet. Ça l'avait mis dans un état proche de la syncope. Il était tout blanc quand il est revenu à notre table. Roger a examiné l'eau en transparence.

« Putain ! dit-il. Comment vous faites ? J'ai jamais vu une eau aussi limpide. »

Popol s'égosilla pour donner à admirer sa connaissance du rire, mais c'était moi que Roger regardait à travers le verre.

« N'allez pas croire, gloussa Popol, que monsieur Hartzenbusch m'a confié son secret. Ah ! ça non ! Je me contente d'appliquer. D'ailleurs, même si voulais comprendre, j'y arriverais pas.

— Ce qu'un homme a conçu, un autre homme peut le déconstruire, fit Roger en avalant une rasade de son pastis.

— Oh là là ! Détrompez-vous, monsieur Russel ! clapota Popol tout émoustillé qu'on le surestime. Ce que monsieur Hartzenbusch conçoit n'est absolument pas déconstructible ! Et je vous parle que j'en ai l'expérience.

— Vous avez essayé de déconstruire ma machine ! grognai-je alors.

— Oh ! pas la machine, monsieur Hartzenbusch ! Pas la machine !

— Quoi alors ?

— Il y a une machine ? » demanda Roger.

Popole s'avança. J'ai ajouté un e à Popol pour que ça fasse Popole, qui est sa compagne, une grosse dinde qui rentrerait pas dans le four si on la voulait pour Noël, ce que je conseille à personne si la fin de l'année approche. Elle souriait de toutes ses dents, qu'elle en a pas beaucoup

mais qu'elle sait s'en servir pour grappiller quand Popol lui fait des cachotteries. Heureusement, elle s'est pas assise sur une chaise comme l'autre fois et on a pas eu droit à ce bruit épouvantable de fesses qui se décollent comme si elles avaient attendu ça depuis le matin. Elle est restée debout à torchonner un verre hurlant.

« Vous parlez d'une machine, monsieur Russel ! péta-t-elle comme si j'allais y prendre plaisir. Et c'est que ça consomme des piles ! Et des grosses. Tellement grosses que j'arrive pas à me les mettre dans le cul.

— Et où vous les mettez ? demande Roger qui se demande où on les met si ça rentre pas dans le cul.

— Dans la machine, monsieur Russel ! Comment que vous voulez qu'elle fonctionne si c'est dans le cul qu'on se les met, les piles ?

— J'ai connu le cas, éructa Popol. J'ai connu le cas.

— C'était pas des piles ! Tu te mets des trucs dans le cul que tu sais même pas ce que c'est.

— Ça m'empêche pas d'avoir connu le cas, hein, monsieur le maire ? »

Le maire n'était plus en état de répondre à ses administrés. Il se grattait les couilles pour avoir l'impression d'en avoir. Roger étala le fric des consos, lequel Popole ramassa en gloussant.

« J'ai même connu un mec, continua Popol, qui s'en mettait tellement dans le cul que tout se mettait à fonctionner si c'était ce qu'il voulait.

— Laissez-moi en dehors de tout ça ! » gueula le maire.

Il sortit. Je sais pas s'il était venu pour quelque chose, mais il était reparti avec. Popol et sa Popole reculèrent sur un signe de Roger. J'admirai l'autorité. Ah ! ce que j'aurais aimé en faire autant avec mes rêves, que c'est tous des cauchemars, mais que quand c'en est pas, j'aimerais bien ne pas dormir cette heure de trop.

« Un travail ! Un travail ! que je dis en m'emballant plus que de raison. Faudrait voir. Si jamais c'est du noir…

— Que nenni ! fait Roger. Je facture. Et rubis sur l'ongle.

— Et quèque j'aurais à faire sans trop me fatiguer ?

— Coller des affiches.

— Des affiches ! Ah ! non, monsieur Russel. Je fais pas de politique. Je suis un observateur, moi. Je m'engage pas dans les rangs. Je suis né libre et je veux le rester. Je suis pas du genre à dire oui ou non.

— Et qui vous a dit que je faisais de la politique, monsieur Hartzenbusch ? Je suis riche, d'accord, mais je dépense pas !

— Vous allez pas me payer ?

— Payer et dépenser, monsieur Hartzenbusch, ce n'est pas la même chose. Vous payez le loyer, mais est-ce que vous le dépensez ?

— Ben… plutôt, oui !

— Mais si vous le dépensiez, monsieur Hartzenbusch, pensez-vous que je vous demanderais de le payer ? »

Je sais pas si vous savez ce que c'est d'avoir la tête comme une pomme sur le point de mûrir enfin. J'angoisse chaque fois que je me sens fruit. Non pas parce que je vais tomber à un moment donné, mais parce que je sais rien de l'arbre qui me porte. Je le saurais si je savais quel fruit j'étais !

31

Et qui qui conduisait la Cadillac ? Si c'est pas madame Crotal. Mais une vioque de quasi 100 berges. Jeune qu'elle était, avec des attributs que je rêvais de mettre à nu. Pourtant, comme j'ai dit, je conduisais pas. Et cette fois, j'étais pas dans une camisole. Même que j'avais droit de chercher l'étiquette pour voir comment qu'on la lavait, vu que c'était du métal précieux.

« Précieux, peut-être, me dit madame Crotal, mais cristallisé comme un morceau de sucre qu'on a pas encore trempé dans le café !

— Et comment qu'y fait, Rog Ru, pour cristalliser les paquets de nerfs qui ont trop goûté au Métal ?

— Ça, j'en sais rien ! J'y discute pas les méthodes. J'applique, moi, monsieur Hartzenbusch ! Et surtout, je la ferme pour pas vomir en route quand je suis à la place du mort. »

Et j'y étais ! Tellement gonflé à bloc que la ceinture de sécurité m'allait plus. On allait tout de même pas m'en ajuster une pour moi tout seul. Des mecs perdus pour les espoirs collectifs, il en était passé des tonnes sur ce siège. Et pas tous aussi ressemblant que moi qui ressemblais à rien tant que je m'étais pas regardé dans le bon miroir.

« Des miroirs à faire pâlir les fesses outrecuidantes des plus atteints par l'ambiance métallique de notre époque, ajoute madame Crotal. Du Versailles en moins prétentieux, mais avec une touche de boursicotage que si t'es jamais venu tu connais rien.

— J'ai jamais venu, madame Crotal !

— Ça se voit sur ta tronche. T'es dans l'admiration rien que de préjuger. Mais attends donc d'y être. Tu te sentiras tout nu comme si tout recommençait. »

C'était des paroles vachement obscures. On en fait plus des comme ça. Personne comprend, pas même l'Université qui se féminise pour se la faire mettre en douceur, mais c'est que du rêve. Y a pas de douceur dans ce monde, à moins de se tromper d'adresse, ce qu'on finit par regretter de l'avoir fait exprès. On roulait vers la vérité, pas vers le bonheur.

« Bien sûr, dit madame Crotal qui avait les mains sur le volant pour pas être tentée d'en faire autre chose de moins orthodoxe, j'en ai un peu marre de vouloir que ça change et que rien ne change. Ça me fait chier des fois. Que j'en pleure à plus pouvoir saliver ni pisser. Si c'est pas de l'angoisse, ça, je suis pas dans une Cadillac modèle 69. Et où que je serais alors ? Assise devant une fenêtre grillagée à regarder ceux qui peuvent sortir pour se dérouiller les jambes ? Que oui ! Et je remercie Gor Ur de m'avoir appris à conduire sur les routes de France. Vous voulez qu'on s'arrête pour bouffer des tripous ?

— Vous savez, madame Crotal, moi, les abats, ça m'abat…

— Vous en boufferez quand même ! »

Et on a bouffé des tripous en buvant un Fronton que si j'avais su que c'en était je l'aurais pas confondu avec la piquette de mon enfance dans les rêves de ma mère.

« Ça vous plairait comment d'en bouffer encore ? me demande madame Crotal.

— On est pas au fromage ?

— Que non ! Y a pas de fromage ! Faut se préparer à ce qui va nous arriver …

— Et que va-t-il nous arriver, madame Crotal ?

— Si je te le disais, tu croirais bouffer du fromage…

— Alors que c'est des tripous… ?

— Exactement, mon cher Watson ! Tu vois où ça nous même, d'en parler…

— Ah ! Promis juré que j'en causerais pus !

— Que c'est dans ton intérêt, bleusaille ! »

Ensuite, elle a recommencé à me voussoyer, signe qu'on avait touché le fond, mais qu'on pouvait encore se permettre d'hésiter. Je sais pas ce qu'ils ont mis à la place du moteur, les Ricains, mais ça avançait. On était même à deux doigts de savoir pourquoi. Pourquoi quoi ? Pourquoi qu'on y était presque ! Et je me demandais si j'y avais déjà été. Que des fois, ça arrive. On est déjà passé par là, mais pour une raison qui va devenir le nœud de l'angoisse, on s'est pas arrêté. Et quand est-ce qu'on allait s'arrêter ? Madame Crotal conduisait en souplesse, évitant les nids de poule qui sont nombreux à la campagne. Ah ! ouais… je vous l'ai pas dit… On avait quitté la ville. Et le maire nous avait fait un bras d'honneur. Il aimait beaucoup l'honneur, le maire de Mazères, et il s'en servait. J'avais écumé et madame Crotal m'avait filé son mouchoir. Y avait des initiales dans un angle : GU. Elle avait épousé monsieur GU à une époque que c'était avant Crotal. Ou alors Crotal c'était son nom de jeune fille. Y avait jamais eu de monsieur Crotal et ça me laissait une chance. Je vous ai pas dit l'âge que j'ai ?

« Quand on sera arrivé, qu'elle me dit, vous me laisserez parler.

— Je peux plus m'empêcher de parler depuis que je sais comment on fait !

— Et ben vous ferez pas !

— Et qu'est-ce que je ferai pas ?

— Parler avant que j'aie parlé.

— Mais à qui, madame Crotal ? À qui ? »

Elle reniflait l'angoisse comme si ça sentait aussi pour les autres. Elle souriait sans me répondre, découvrant le métal de ses ratiches. Pas du

précieux qui vaut de se risquer à commettre un meurtre, mais c'était du métal, ou alors c'était bien imité.

32

Voilà comment c'est, la vie, sous l'influence du cinéma et des actualités télévisées. T'es sorti pour aller pisser un coup furax dans une vespasienne et tu te retrouves à couler du bronze au pied d'un haut fourneau.

Ah ! la traîtresse ! Et dire que Roger lui faisait confiance, même qu'il l'avait embrassée sur l'anus avant qu'on parte à bord de la Cadillac. Mais j'aurais dû y penser avant : la Cadillac, elle était pas en tissu humain que si ç'avait été le cas j'aurais rené de mes cendres. Du métal, oui ! Même le cuir était en métal. Que ça faisait des étincelles avec mes couilles. Elle en jouissait, la vioque ! Et faut voir comment ! Ah ! on me le refera plus, le coup des tripous ! J'avais pas insisté pour le frometon, et j'avais eu tort !

« Je savais pas que ça s'achetait, qu'elle me dit en le pelant. De mon temps, on aurait pas eu les sous.

— Mais maintenant vous les avez !

— La retraite sans les oignons ! J'ai jamais rêvé plus.

— À votre âge, on s'étonne plus.

— Mais je peux encore étonner. Mets tes pompes sur le tableau de bord, avec les pieds dedans sinon je supporte pas l'odeur. Ce que tu peux tromper l'acuité visuelle, mon Giton ! Si c'était pas les dents, on croirait que c'est du métal. C'est encore chaud, dis donc !

— Ça fait regretter la fusion, hein ? »

On était entré dans la vraie nature des conversations amoureuses. J'avais jamais fait ça avec une vioque, mais j'en avais rêvé. Ça, je peux

pas dire le contraire. C'est la vie. En vieillissant, soit tu les rajeunis, ce qui te conduis en taule, soit tu en rajoutes et on te prend pour un pervers. J'avais choisi la liberté.

« Tu me dis quand t'es prêt… glousse-t-elle à un moment que j'ai du mal à me souvenir si c'était avant ou après.

— Prêt à quoi, mon amour ?

— À refroidir complètement, mon chou !

— Mais je veux pas refroidir !

— Je pisse froid quand je pisse ! Et puis, c'était déjà plus tellement chaud…

— Forcément puisque c'est plus dur ! »

Ah ! la science et les gonzesses ! Elles en font rien que pour gagner du pognon. Heureusement qu'on est aidé par l'État quand on sait plus y faire. Mais moi, je savais. Et je bandais comme un arc. Tellement que ça dépassait. Elle avait jamais vu ça. Elle s'extasiait. Avec des cris tellement significatifs qu'il s'est mis à faire nuit. Comme ça, d'un coup. J'ai cru que j'avais été précoce. Mais pas du tout ! Ça avait trop duré et elle était sur le point de claquer. Claquer alors que je savais rien de ce que je voulais savoir. Elle agonisait maintenant !

« Monsieur Hartzenbusch !

— Je suis là. Et pas en esprit. J'ai la queue coincée dans votre trou !

— Ah ! si je savais quel trou ! »

Mais est-ce que je savais moi-même ! Il m'arrivait ce que j'avais toujours redouté depuis que je sais comment on fait : je m'étais refroidi en pleine érection. À cause de sa pisse froide ! J'en tremblais. Ah ! ce que j'avais froid, les amis !

« Je suis désolée, dit-elle sérieusement. C'est comme ça que j'ai tué monsieur GU.

— Mais je veux pas crever ! Et surtout pas comme monsieur GU ! J'ai toute ma jeunesse devant moi. Ce qui vous donne une idée de mon âge.

— Faudrait la chauffer de nouveau. Mais ça, je peux plus. Je me sens de plus en plus froide.

— Et on fait comment pour vous chauffer maintenant que vous avez refroidi avec ma queue dans un de vos trous ?

— Si je savais… »

Elle savait pas ! J'étais coincé dans son trou, sans même savoir lequel, et elle savait pas comment me la réchauffer pour que je revienne à la fusion qui est mon état normal de tous les jours ! Est-ce que j'étais à ce point différent des autres hommes ? Je commençais à avoir froid à l'estomac. Et bientôt, ça me monterait à la tête. Alors là, je vous dis pas !

« J'ai jamais été aussi loin… dit-elle comme si j'avais été au courant de ses collaborations avec l'ennemi depuis que j'avais l'âge de comprendre jusqu'où peut aller l'être humain quand il se met dans la tête de sauver sa peau au détriment de ceux qui n'en ont jamais eu.

— Je veux pas finir comme ça, merde !

(Je gueulais comme un nouveau-né qui sait pas comment ça commence.)

— Mais vous allez pas finir, monsieur Hartzenbusch ! Je vais vous garder dans ma culotte. Ils y verront que du feu.

— Du feu ! Mais c'est justement ce qu'il me faut pour refusionner dans le bonheur de pas tomber dans le priapisme !

— Alors de quoi vous plaignez-vous ? Tenez, justement, on arrive. »

Je sais pas vous, mais moi, j'avais plus tellement envie d'arriver. Surtout dans une culotte de vieille bique qui se lave pas tous les jours. Et puis, qui qui allait m'apercevoir si elle disait rien ? Alors elle s'est mise à dire : et que si quelqu'un voulait regarder dans sa culotte, elle y verrait pas le moindre inconvénient ; et que si on voulait amener du monde, elle irait jamais aussi loin qu'avec ceux-là. Et un tas de propositions tellement bien

argumentées que je me suis vu empoigné par autant de mains que je pouvais imaginer sans aller à Lourdes.

33

C'est comme ça que je suis entré en fusion. On m'a frotté à l'onguent. Et j'ai un peu perdu la tête. Je bandais toujours, mais en fusion. Du coup, la vioque s'est réchauffée et j'ai pu sortir du trou. Pas sans peine. Allez pas imaginer que ce fut facile. J'ai aussi bandé tous mes muscles. Et au bout d'une bonne heure d'efforts et de cris idoines, je me suis retrouvé à la place du mort, là où j'étais avant que ça se complique. La vioque conduisait toujours.

« Vous avez rêvé tout haut, monsieur Hartzenbusch. J'en sais, des choses, sur ce que vous êtes vraiment. Ah ! ça me donne envie d'en parler aux autres ! »

Les autres ? Quels autres ? Y avait encore des autres à part elle et moi ? Mais qu'est-ce que c'est que ce monde où j'ai ma place ? S'il s'agissait de passer le temps à contempler les prodiges de la nature, je dis pas, mais c'est pas de ça que je vais crever !

« Vous plaignez pas trop, monsieur Hartzenbusch. Je la sens d'ici, votre fusion…

— C'est le slip, madame Crotal. Ils mettent tellement de plastique dedans que ça n'a plus la bonne odeur d'antan.

— Du moment que ça fusionne… »

Elle avait pas l'air de s'inquiéter. J'en conclus qu'on était sur la route. La nuit nous coupait du monde. Et j'avais plus envie de bander pour risquer un refroidissement définitif. J'essayais de penser à autre chose. Et j'y arrivais. Alors forcément, je fusionnais dans mon slip. Si quelqu'un y avait

mis la main, il aurait été en droit de se demander si j'étais un homme. Mais je savais qu'il fallait pas aller trop loin dans ce sens. J'en ai connu qui se sont plus jamais refroidis. Ça leur tapait sur le système à force. Tous les suicides sont pas philosophiques. Bref, je me faisais un peu de mouron sur la suite de ce qui allait m'arriver. Et je me demandais si madame Crotal jouerait encore un rôle dans ma prochaine érection froide. Le truc qui fait vraiment plaisir, c'est de pas trop refroidir, mais ça, elle sait pas faire. Je venais de m'en apercevoir. Même les rêves ont un sens.

« On y arrivera jamais ! m'écriai-je comme si je sortais de ce rêve.

— On y arrive toujours, monsieur Hartzenbusch ! Une fois, j'ai conduit pendant cinq ans.

— Ça promet ! »

J'ai baissé la vitre. Automatiquement, bien sûr. Elle se foutait de ma gueule parce que je savais pas grand-chose des Cadillac. J'en savais pas plus sur monsieur Crotal, mais est-ce que j'étais l'enfant de ma mère ?

On a traversé un village désert. Dommage, on voulait s'arrêter, d'un commun accord, pour se repoudrer le nez et toutes ces choses qui dépassent pour trahir notre âge. Madame Crotal a levé le pied, en vain. On passait au ralenti devant des murs gris aux fenêtres fermées comme ma gueule qui s'en inspirait.

« On pourrait peut-être frapper à une porte ? suggéra-t-elle.

— Une porte ? Vous en avez vu, vous, des portes ? »

Elle les voyait aussi bien que moi, mais elle m'encouragea à continuer de me raconter des histoires au lieu de m'en tenir à l'insipidité des faits meublant les dehors de mon existence. Une station-service s'éteignit alors qu'on sortait de ce séjour bouseux. Je suis sorti de la bagnole comme un mort de son cercueil. En vain. Personne ne répondit à mes appels. Je revins à mon siège du mort, répandant mes gouttes de métal sur le cuir. Madame Crotal m'envoya son souffle glacial en pleine poire et un jet de pisse glacial sur le nombril, mais je n'en conçus aucun espoir de me tirer de là sans blessure profonde à l'endroit du cœur.

« Vous bilez pas, monsieur Hartzenbusch ! C'est une Cadillac ! On va loin avec ce genre de véhicule… »

C'était pas loin que je voulais aller ! J'avais juste envie de travailler un peu pour arrondir mes dépenses. J'en avais marre de demander. J'étais en droit d'espérer qu'on me demande. Pas trop, parce que je sais pas donner autant. Je sais même pas si je vais vieillir. Pour l'instant, mon cerveau n'est pas concerné. Tant que la queue fait son office, on peut se passer de penser. Mais le jour où ça arrivera, qu'il me faudra penser au lieu d'aimer, j'en ferais quoi de mon talent ? J'aime mieux pas me poser la question maintenant. Ce qui vous donne une idée de mon âge.

« Si on arrive pas demain, me dit madame Crotale dans un virage serré, je vous montre comment je paluche.

— Vous avez la main froide aussi ?

— Même qu'il m'arrive d'écrire des poèmes.

— Faudra en faire un recueil…

— Les bibliothèques sont les pissotières de l'existence. Mais je crois qu'un mec en repos peut aussi y trouver son compte.

— Vous me palucherez dans une bibliothèque ?

— Même que je l'ai déjà fait…

— Avec monsieur Crotal ?

— Je vous parlerai de monsieur GU un de ces jours. On a beaucoup lu lui et moi. Et ça ne nous a pas fait que du bien.

— Pourquoi en parler alors ?

— L'existence est une vraie merde, monsieur Hartzenbusch. Vous y avez pensé, vous, à la merde ? À part le métal et le pipi, monsieur Hartzenbusch, y a aussi la merde. Et monsieur GU s'y connaissait en merde. Ça vient de Chine, comme lui. »

J'en avais les yeux bridés.

34

Et donc on est allé voir monsieur GU. La merde, ça me changerait un peu. Voilà ce que me conseillait madame Crotal. Et j'étais pas contre. Le Métal, la Fusion, l'Érection ! J'en avais marre des circonvolutions. Un bon petit paquet de merde me ferait le plus grand bien. Du mou et du bien odorant. Avec du papier ou avec les doigts, je m'en foutais. Et ben vous savez quoi ? J'allais être servi.

Madame Crotal en prend un en épingle, de virage. La suspension en chiale de jalousie. Je vois un arbre mettre fin à mes espérances de bonheur à tout prix, mais le feuillage m'effleure à peine et je me mets à chanter la Marseillaise en la mineur avec des bris de verre qui me refont la gueule pour que j'arrête de m'en plaindre. Et j'ai pas fini d'y penser que je me retrouve sur une branche en compagnie d'un oiseau qui me picore la glotte en pétant sur une feuille d'automne qui se détache aussitôt. Mais au lieu de se poser tranquillement par terre pour joncher son automne d'une nouvelle tache de rousseur, la voilà-t-il pas qui s'élève dans les airs en emportant la partition ! Aussi sec je me mets à jouer du biniou en levant la patte aussi haut que je pouvais compte tenu que j'étais déjà assez haut perché. Bref, j'ai pas fini la première mesure qu'un vieux Chinois tout rabougri me tend une feuille de papier en me disant que j'en aurais bien assez vu que je manque d'inspiration. Et en effet, la crotte qui me sort de l'intérieur est à peine plus grosse que la tête d'épingle qui me retient au décor. Je hurle mais ça n'impressionne personne. On dirait que je suis déjà venu. J'ai cette impression, mais le Chinois me dit qu'il avait jamais vu un

mec chier aussi petit. C'est le genre de situation dont j'ai toujours envie de m'excuser.

« Vous en faites pas, qu'il me dit, j'ai vu plus petit encore.

— C'est pas le genre de mec que ça rassure, dit madame Crotal qui veut prendre ma place, même que ça urge et que ça finit par m'en mettre plein les dents.

— D'habitude on fait ça après, dit le Chinois, et je vais demander après quoi quand cette grosse salope de Crotal dit :

— Il fait des trous dans son slip à cause des fusions. Je lui ai conseillé de la tremper dans mon froid, mais c'est pire quand il est dans cet état…

— L'état quoi ? demande le Chinois.

— Ah ! j'y comprends rien ! m'écriai-je. J'ai salement l'impression d'être déjà venu ici, mais je me rappelle plus quand ni pourquoi !

— Pourquoi, c'est pas difficile à deviner, dit le Chinois qui devient pédagogue, gogue surtout parce que le côté péda lui revient pas. Et il continue : mais quand ? Ça c'est la question que tout le monde se pose au moment d'entrer.

— Vous me voyez fier et presque con de me sentir comme tout le monde !

— Sentez ! Vous gênez pas. Ça coûte rien à côté que quand il faut payer ! »

Et il se met à fouiller dans mes poches, que j'en ai pas beaucoup, enfin… pas pour tout le monde. Alors vous parlez des gourmands !

« Je vous présente monsieur GU ! dit madame Crotal. Monsieur GU, voilà monsieur Hartzenbusch. Vous allez vous entendre comme cul et chemise. »

On entre. On s'assoit à même le sol et on fume un truc qui nous enfume aussitôt. J'ai une telle trouille que je me mets à m'expliquer. C'est pas qu'on a envie de m'écouter, mais on reste poli tant que je me contente d'avoir la trouille sans chercher à la filer aux autres par les trous. D'ailleurs,

de trou, j'en vois qu'un. Et il est rempli de merde. J'aime pas trop la merde des autres, alors je me calme et monsieur GU approche son doigt d'une de mes narines. Je m'aperçois avec effroi que de narines, j'en ai qu'une ! Et qu'en plus je sais pas m'en servir. J'ai tellement honte que mon cordon ombilical me repousse ! Et madame Crotal veut le couper. Avec les dents !

« Je vous assure que ça fait pas mal, monsieur Hartzenbusch !

— Elle le fait souvent, ajoute monsieur GU.

— J'en doute pas, que je dis, mais je suis encore vivant ! »

Ça les calme, cette réflexion inattendue dans le cadre d'un chiotte. Ça me calme moi aussi. On s'assoit encore et ça fume. Je sais pas qui fume le plus, mais ça fume. On finit par tousser. Et ça fait marrer madame Crotal qui se retient de pisser. Alors soudain je pense à la place que j'aurais pu avoir et que j'ai sans doute perdue.

« Vous zen navez pas une place ici ? me dit monsieur GU.

— Est-ce que je serai payé proportionnellement à l'effort ? Monsieur Russel m'avait promis un bon salaire.

— Et qu'est-ce qu'il fallait faire pour être payé par monsieur Russel ?

— Pisser dans un trou sans le rater !

— Sans papier ! Heureusement que je suis là ! »

Monsieur GU a l'air satisfait. Il me donne une feuille supplémentaire, pour les coins. Il me montre comment on fait pour avoir les coins propres et pas s'en mettre sur la bourse.

« Les femmes adore peloter ce genre de chose, me dit-il.

— C'est que… je suis pas venu pour ça…

— Et pourquoi que vous êtes venu, monsieur Hartzenbusch ?

— Mais pour être payé, monsieur GU !

— Être payé pour payer ! Vous trouvez pas ça anormal ?

— C'est pourtant ce que je fais le mieux !

— Où va le talent de nos jours ! »

Il sort. Madame Crotal se lève aussi, mais au lieu de s'en aller et de me laisser seul avec moi-même, ce qui ne lui demandera pas beaucoup d'effort, elle se penche sur moi pour mordre mon cordon ombilical.

« Il est pas en fer au moins ? dit-elle, l'air un peu dégoûté.

— Il est pas en fusion non plus, madame Crotal. C'est de la chair. Même que je crois que c'est la chair de ma mère et que c'est pour ça que ça me repousse.

— Ah ! dites donc ! Ce que vous en savez des choses sur la femme ! Mais vous n'en auriez rien dit si j'avais pas menacé de vous le couper avec les dents… Poussez-vous un peu que je m'y mette ! »

Et on se met à chier tous les deux dans le même trou. Il paraît que ça rapproche les êtres, le bien commun. Mais ça l'empêchait pas de reluquer ma queue qui refroidissait tellement ça m'excitait d'en savoir un peu plus chaque jour que Dieu fait.

35

Après avoir bien chié, on entre chez monsieur GU. Alors là, rien que du végétal. Et de la chair ! Et ça se reproduisait. Je bandais tellement que madame Crotal m'a refroidi avec un bon litre de pisse qu'elle avait retenue pour pas mélanger avec la merde. Encore tout tiède, j'ai enculé un être en jupette qui m'a remercié en m'offrant deux ans de cotisation au Parti socialiste. Si j'avais su qui j'étais, je serais devenu impuissant rien que pour satisfaire ma propre idéologie. Mais je réfléchissais plus. L'appel du sperme sonnait plus fort que les trompettes de Jéricho. Je savais plus lire !

Bon, je raconte.

On était pas mal chez monsieur GU. Ça changeait de chez moi. En plus, il avait une eau parfaitement déjavellisée. Et sortie du robinet. Il faisait ça beaucoup mieux que moi et me promettait de me faire profiter de ce savoir si essentiel quand on veut pas finir avec le commun des mortels dans la connaissance discutable de soi-même et des autres. J'ai tellement bu que j'ai vomi. Là, sur le tapis persan, avec son chat dessus, lequel s'appelait Cha, sans t !

« Vous reprendrez bien encore un verre ? lançait monsieur GU quand le mien était vide.

— C'est que je viens de vomir, monsieur GU… Et sur le chat qui était sur le tapis… Ça m'arrive jamais…

— Je vous crois, monsieur Hartzenbusch ! Mais que ça ne vous empêche pas de boire ! Tendez votre verre comme on tend la main à un ami ! »

Je tendais. J'ai tendu je sais pas combien de fois. Tellement que je me suis mis à manquer de Javel. Ça me faisait des vertiges intérieurs et à l'extérieur, je me gondolais. Avec la musique de fond, l'ambiance était aux aveux. Et j'arrêtais pas d'avouer. C'est fou ce qu'on avoue quand on ne se sent pas coupable ! Y manquait plus qu'un gendarme pour faire basculer la scène dans le pathétique. Madame Crotal étirait ses rides dans un miroir.

« Vous savez pourquoi vous êtes là, monsieur Hartzenbusch ? me demandait monsieur GU en me remplissant.

— C'est-y que vous allez me payer à rien faire ?

— C'est que ce n'est pas rien, monsieur Hartzenbusch ! Mort d'homme !

— Mort d'homme ! Ah ! je me fiche de savoir qui tuera le dernier, mais qui c'est qui sera tué ? Pas moi, j'espère ! »

Remarquez bien que je riais à moitié. L'autre moitié se faisait un sang d'encre. On a envie d'écrire dans ces moments-là, mais la petite plume vous chatouille aussi la plante des pieds, et on se met à rire pour pas faire autre chose de moins voyant.

« C'est que… murmurai-je pour hâter la confidentialité de mon propos, monsieur Russel va pas être content du tout !

— Il dira plus rien quand vous l'aurez tué…

— Je vais tuer monsieur Russel ! »

Je comprenais maintenant mieux la trahison de madame Crotal. Elle me regarda dans le miroir, cessant soudainement de tirer sur sa peau. Son dentier souriait dans un verre plein de bulles bleues.

« C'est que… prétextai-je, il m'a rien fait, monsieur Russel…

— Et le loyer ? Il vous le fait pas, le loyer ?

— C'est l'État qui paye… alors…

— Et vous zavez pas honte ?

— Si j'ai honte, madame Crotal ! Je sais pas ce qu'il y a au-dessus de la honte, mais c'est ça que j'ai ! J'arrête pas d'en crever. Et la blessure s'ouvre un peu plus chaque jour !

— Ah ! Je vous crois, monsieur Hartzenbusch ! s'écria monsieur GU : Il n'y a pas de sommeil réparateur ! »

36

C'est rare qu'un roman commence quand il va s'achever. Et ben c'est exactement ce qui m'arrivait. Remarquez bien que jusque-là, j'avais pas l'impression de vivre un roman. Je cherche pas à excuser mon incurie, non. Mais faut bien que je commence où ça s'achève, sinon on me comprendra pas et je finirai dans une oubliette sous un château de France quelque part où j'ai jamais mis les pieds avant. Or, je suis pas si ordinaire que ça.

Je suis sorti de chez monsieur GU avec un couteau dans les mains. Un fait que la Justice va examiner sous toutes ses coutures, car la question de savoir si je sortais de chez monsieur GU avant ou après la mort tragique de mon ami Pédar est au cœur du débat qui me conduira ou pas vers une fin sans autre solution que le dernier mot.

Je me demandais d'ailleurs si j'allais rentrer à pied ou si madame Crotal consentirait à me reconduire chez moi. Ce qui donnait une idée assez précise de la contraction du temps dont je faisais l'objet. J'entendis le moteur de la Cadillac ronfler dans la nuit. Puis les phares ont puissamment éclairé la façade de la maison sur le seuil de laquelle monsieur GU se dépensait en gestes signifiants qui ne me disaient pas grand-chose. J'avais fait quelques pas sur la route, hésitant entre un suicide nécessaire et un improbable concours de circonstances conduisant à ma mort. L'anus entrouvert et la queue décroissante, je me gelais les mains sur l'écorce d'un arbre qui ne pouvait m'être d'aucun secours.

« Montez ! » finit par dire madame Crotal.

Je croisai alors les yeux bridés de monsieur GU. Pas moyen de savoir s'il était d'accord ou pas. Et je pouvais pas me séparer de mon arbre dans ces conditions de stress.

« Qu'est-ce qu'il fait dans la vie, monsieur GU ? » demandai-je enfin à madame Crotal à travers la vitre qui commençait à se couvrir de gouttes d'eau à cause de la pluie.

Je redoutais de pas profiter suffisamment longtemps de la réponse pour en comprendre le sens. Mais madame Crotal souriait et monsieur GU approuvait, décollant ses cils d'un doigt mouillé.

« Il encule, dit madame Crotal. Il sait rien faire d'autre.

— Mais il encule qui ? Il m'a pas enculé à moi !

— Qu'est-ce que t'en sais, petit ? » dit-elle, ce qui donne une idée de mon âge au moment des faits.

Mince alors ! Ils enculent. C'est tout ce qu'ils savent faire. Arto encule Marine dans ses rêves et peut-être même autrement. Mais il encule personne d'autre. Monsieur GU enculait-il quelqu'un d'autre ? Et quelqu'un d'autre que qui ?

On roulait maintenant. L'air était frais et j'avais besoin de cette fraîcheur, sinon je n'eusse pas été là à me poser des questions sans réponse. Madame Crotal conduisait en silence. Je lui avais même pas demandé où qu'on allait, si c'était chez moi ou autre part où je voulais pas aller, surtout pour me faire enculer. Mais la langue me démangeait. Je la mordillais pour pas craquer. Et ben vous savez quoi ? J'ai craqué !

« Il fait de drôles de rêves, ce monsieur GU, dis-je sans ménager l'émotion qui me rendait obscur.

— On en fait tous, des rêves de ce genre, dit madame Crotal sur le ton qu'elle aurait choisi pour dire autre chose de complètement étranger à ce que je voulais savoir avant d'en finir avec la connaissance de ce monde.

— Tout de même ! Enculer ! Ça en fait du monde !

— Pas tant que ça. On a vu plus. La chronique de l'enculade est faite pour boucher les trous de l'Histoire.

— Et qui qui veut enculer, monsieur GU, à part moi ?

— Mais c'est qu'il veut pas t'enculer ! Il m'encule pas moi non plus. Et il fout la paix à Marine, qui en a d'ailleurs tellement assez de se faire enculer par Arto qu'elle veut devenir présidente de la République.

— La Chose publique ? Elle ? Une enculée ?

— Je vois que t'as pas tout compris. Mais rassure-toi, ce roman n'est pas terminé…

— Justement j'expliquai que ça commence à…

— Te penche pas trop quand même ! »

J'avais l'anus au vent. Faut dire que ça me faisait du bien, ce petit air frais de la nuit habitée par les rêves des autres, ceux qui dorment et qui se doutent pas que je traverse la nuit sans rêver. Mais je voulais savoir ! Alors je me suis remis à bavarder pour rien dire :

« Monsieur Russel va me foutre dehors…

— Tu viendras habiter chez moi. J'ai le même robinet. Tu t'adapteras. Tu t'es déjà adapté ?

— Je sais pas si je saurais…

— T'as bien su une fois… Tu sauras deux. Et même trois quand je serai plus là pour veiller à tes intérêts.

— C'est que… j'en ai pas beaucoup, d'intérêts…

— Faudra que tu changes. On change tous. On peut pas rester pareil. Y a toujours une raison de changer. Tu verras. Ça t'est peut-être même déjà arrivé et tu t'en es pas rendu compte.

— J'ai pas vraiment envie d'enculer…

— Tu l'encules pas à Rondelle ?

— Par le trou du cul seulement… Sinon, non, je l'encule pas. Je l'aime. Et qui qu'il aime, monsieur GU ?

— Il aime personne, sauf un…

— And ze winner is… ?

— Manuel Valls ! »

37

Tu parles d'une révélation ! Ah ! monsieur GU ! Il en a des idées ! Et derrière la tête encore ! Et elles passent devant quand il se retourne pour vous péter à la gueule. J'en avais fait l'expérience. Et pour des prunes. Et c'était madame Crotal qui prophétisait dans la révélation. J'ai refermé mon anus et ma fusion s'est dressée dans l'air frais de la nuit. Ça restait tiède des fois qu'il faudrait réchauffer. À son âge, madame Crotal avait du mal à démarrer et quand ça commençait à tousser, elle en avait tellement marre qu'elle perdait la concentration. Et alors elle était capable de refroidir même la plus molle des fusions. Les feuilles d'automne me caressaient au passage. J'en flambais quelques-unes, histoire de mesurer de quoi j'étais capable s'il me prenait un jour l'idée d'aller au bout d'une aventure.

« Vous me demandez pas où qu'on va ? me dit madame Crotal qui avait envie que je le susse.

— C'est pas que je demande pas, mais c'est peut-être mieux si je continue de pas le savoir.

— Vous avez peur, monsieur Hartzenbusch ?

— J'ai tout le temps peur !

— Et de quoi donc, monsieur Hartzenbusch ?

— Si je le savais, je serais pas là en train de me le demander.

— Je peux répondre à certaines questions, monsieur Hartzenbusch… Pas à toutes, mais certaines sont de ma compétence…

— Vous avez des compétences, madame Crotal ?

— Serais-je à ma place si je n'en avais pas ?

— Je crains le pire ! »

Je badinais pas quand je le disais. Dans quel monde on met les pieds à cause du plaisir que ça fait aux autres ! Et j'étais pas au bout de mes peines. Il me faudrait une éternité pour faire ce que Jésus a fait en trois jours. Y en a qui sont plus doués que les autres et c'est jamais sur soi que ça tombe. Des fois je me dis que j'aurais pu être un cerveau et rien qu'un cerveau. Mais je me demande quand même ce que j'aurais fait de mes mains si c'était arrivé dans la réalité au lieu que ça n'arrive pas dans mes rêves. Bon, je vais pas pousser des cris pour faire tourner les regards dans ma direction. Pour ça, faut être doué de la parole. C'est pas donné à tout le monde. Et puis j'ai pas envie de finir dans un asile avec des fous et des vieux. Si jamais je finis un jour, que ce soit dans le lit d'une adolescente prépubère. J'y ferais pas de mal, vu que c'est interdit par la Loi, mais ça me fera du bien, ce qui finira par être autorisé par le Droit international.

« Vous voulez pas me dire où on va, madame Crotal ?

— On va où vous voulez, monsieur Hartzenbusch…

— Je pourrais voir Manuel Valls se faire enculer par monsieur GU ?

— Si ça vous fait plaisir…

— Est-ce que ça lui fait plaisir à lui ?

— À monsieur GU certainement !

— Et Manuel Valls ? C'est que… c'est pas très catholique, l'enculade…

— Faudra lui demander. Si jamais…

— Si jamais quoi ?

— Si jamais c'est que monsieur GU le permet ! »

Mais j'étais pas le lieutenant Arto Lafigougnasse, moi ! J'avais pas une seule idée dans la tête. Il fallait que je pense à moi. À mon loyer. À mes voyages futurs dans le monde. Et à mon enterrement, si possible dans la terre. Mais où sur la terre si j'avais pas envie de disparaître dans un

cimetière ? Madame Crotal sentait encore un peu la merde, mais ça n'avait plus d'importance. Est-ce que ça en avait jamais eu ?

« Vous êtes sûr qu'il s'agit de Manuel Valls ? redemandai-je pour en avoir le cœur net.

— Il vous a donné une carte du Parti, oui ou non ?

— Darien doit se retourner dans sa tombe en pensant à moi… Deux ans, c'est long. J'ai le temps de devenir fou.

— Vous l'êtes un peu déjà, monsieur Hartzenbusch ! Peut-être même un peu trop, si vous voulez connaître mon avis sur la question…

— Si j'avais dépassé la mesure, madame Crotal, je serais pas là avec vous dans cette Cadillac qui me conduit dieu sait où !

— À votre place, monsieur Hartzenbusch, je ne parlerais pas de cette Cadillac à n'importe qui… Ne parlez pas de monsieur GU non plus, je vous le conseille. Et laissez mademoiselle Balerinette en dehors de tout ça.

— Balerinette ? J'y pensais plus…

— Balivernes, monsieur Hartzenbusch ! C'est à elle que vous pensez tout le temps. N'en parlons plus tellement c'est cochon ! »

Voilà où on allait ! Mais j'irai pas. Je ne dis pas que j'y suis jamais allé. J'y suis même allé plusieurs fois. Avec Pédar ou sans Pédar. En toute innocence. Mais l'innocence est un spectacle, et je sens qu'on va me le reprocher un jour !

38

Bon d'accord ! Balerinette est la fille de Roger Russel. Et après ? C'est une raison pour m'injecter des produits hallucinogènes ? Vous savez la nuit que je viens de passer ? À bégayer sans arriver à dire « je t'aime » ? Si la fenêtre n'avait pas été ouverte, j'aurais manqué d'air tellement j'en ai respiré. Et puis j'étais pas seul. Je les sentais grouillant comme des idées à l'heure de trouver une solution. Ah ! je vous le dis ! J'aime pas la nuit quand c'est le rêve qui s'en occupe.

Ben oui, Balerinette est la fille de Roger Russel. Je le sais depuis le début, mais pas vous. Même qu'elle s'appelle pas Balerinette. C'est moi qui l'appelle comme ça, Balerinette. Allez savoir pourquoi. Une réminiscence que ça doit remonter à quand j'en avais pas encore. Et je me souviens pas quand j'ai commencé à en avoir et si c'était Balerinette ou je sais pas quelle autre complication alors que tout était si simple.

J'ai des glandes comme tout le monde et ça me travaille de l'intérieur, tellement que ça se voit à l'extérieur et on me pose des questions. Je réponds que j'ai pas pris mes gouttes, 60 par jour en 3 fois. Goût métallique. Ça trouble pas l'eau. Et c'est incompatible avec la Javel. Voilà… maintenant vous commencez à comprendre que je vous ai pas attendu pour donner un sens à ce qui m'arrivait, en supposant que ça arrive aussi aux autres à la même époque de la vie.

J'avais un besoin incroyable de la fourrer dans tous les trous, tellement que papa a fait fuir le gruyère. Sans compter les passoires de l'existence et les rideaux que maman voulait pas ravauder sous prétexte qu'elle avait

plus goût à ça. Pendant ce temps, je regardais la télé et je voyais que j'étais pas plus con qu'un autre. Il m'a pris une de ces envies de devenir star de cinéma que si j'avais réussi j'aurais épousé une autre star, même déguisée en pédé. Ça tournait, ah ! ça oui, mais dans le style que si j'ai pas mal à la tête c'est que c'est pas moi qui se demande pourquoi on souffre à la place des autres.

J'y racontais ça à Balerinette quand elle avait pas deux ans ni les poussières qui vont avec si on veut compter juste. Elle m'écoutait sur son popo. Et on regardait King Kong en train de tordre quelque chose de difficile à tordre sans tomber dans la fiction. Exactement le contraire de ce qu'on voulait voir pour oublier qu'on avait pas le même âge.

Alors Roger Russel m'a obligé à habiter chez lui, mais pas là où il habite avec Balerinette. J'ai emménagé, comme on dit. Avec les meubles que madame Crotal retenait à un autre locataire qui mourait d'angoisse au fond d'un autre puits. Comme j'avais jamais travaillé, je suis mort avant même d'apprendre à réclamer un salaire et des conditions de travail que la décence inspire à la paresse. Je me suis mis à croire en Dieu et je l'ai appelé Javel, juste pour avoir le plaisir de l'enlever de l'eau du robinet qui autrement se met à croire en faisant un bruit d'enfer chaque fois qu'on est poussé à boire. Avant, je savais pas que je serais poussé dans ce sens. Je pensais même qu'il faudrait pas me pousser pour que je prenne un sens.

Les trucs qu'on fait pour s'expliquer ! On passe de 60 gouttes à 80 et de 80 à 100. Avec le risque d'en mettre dans la Javel, même très peu de Javel, et alors on comprend ce que ça fait et ce que ça fait pas. Je comprenais tout du premier coup et j'ai même fait usage du popo de Balerinette qui a changé de couleur.

Et puis on est allé à la pêche aux haricots de mer sur une plage que je vous dis pas son nom pour pas lui faire de publicité, bonne ou mauvaise selon qu'on sait de quoi je parle quand j'en parle plus. La tête que je fais ! Balerinette enfonçait son index et son majeur bien serrés l'un contre l'autre dans le sable après que l'écume se fût retirée. Il fallait que je lui dise si

c'était un haricot ou un crabe, même que des fois c'était ni l'un ni l'autre et je savais pas moi-même. Dans l'eau, elle avait l'air de s'amuser mais c'était pas moi le rigolo. C'était toujours un autre et je savais pas qui. Alors, je retournais au popo et je me prenais pour un type de son âge, ce que je n'étais pas sinon tout le monde l'aurait su.

Bref, elle a crû. Et moi j'étais déjà comme je suis. Avec une queue qui fait plaisir à voir, mais qu'on a pas tellement envie d'essayer. Elle préférait la marelle. Avec les cailloux, plats de préférence, des cailloux qui glissaient et moi je disais pas non. Pédar m'encourageait mais lui, il peut payer son loyer et de toute façon il le paye pas à Roger Russel qui ne l'emploie pas non plus puisqu'il travaille à la ville comme pompiste d'essence ou de gas-oil, je me rappelle plus.

Vous rigolez parce que je suis con comme un autre. Si c'est tout l'effet que ça vous fait de savoir que Balerinette est la fille de Roger Russel, qu'est-ce que ça va vous faire de savoir qu'elle est sa fille unique ? Je sais pas d'où il la sort. Personne le sait. Il est arrivé avec et il veut repartir sans. Quand il m'a dit ça, j'ai cru qu'il voulait que l'épousasse. Mais non.

Donc, je la vois ce jour-là, que je devais payer le loyer à son père et que j'avais pas encore travaillé pour lui. Forcément, j'étais dans la Cadillac de madame Crotal en route à partir de l'endroit où on avait causé de je sais plus quoi avec monsieur GU. Je crois même qu'il faisait tellement nuit que j'allais pas m'en sortir sans ouvrir l'œil, parce que ça chlinguait. À quoi ? Mais au popo ! Balerinette faisait dedans, en plein enfer de la Marelle, ou Enfer de la marelle, je sais plus. Je vous laisse cette initiative.

Madame Crotal arrête la Cadillac parce que ça chlinguait trop. Elle baisse la vitre automatiquement et met sa tête dedans, une prouesse que si on me demandait comment elle fait, je ferais pas pareil.

« Alors, ma petite Balerinette, il paraît que tu vas faire ta communion solennelle ? »

Avec qui, je sais pas, mais j'y suis pour rien et je m'en mords les doigts.

« Je vais la faire, madame Crotal ! J'ai demandé une montre en or et des patins à roulette.

— Demande-leur l'impossible, ma petite ! C'est tous des […] ! »

Elle me regardait même pas, Balerinette. Elle savait peut-être pas que j'étais de l'autre côté de la Cadillac, en train d'essayer de baisser la vitre et Popol me faisait des signes pour m'expliquer comment on la baisse. Il s'agitait derrière la vitrine, ayant écarté le rideau jaune qui avait glissé sans bruit sur ses anneaux. Je pouvais voir la table avec le tapis dessus. Et la cruche jaune. Et Roger Russel qui parlait à un mec qui me tournait le dos. Il me tournait tellement le dos que j'ai pensé que c'était Pédar.

Vous savez comment c'est, les Cadillac. Vous poussez un bouton et elles vous montrent ce qu'elles savent faire. Mais je savais pas sur quel bouton il fallait appuyer pour que Balerinette prenne le volant. Et j'ai appuyé sur un truc qu'était même pas un bouton. Et tout a disparu !

39

Y avait plus rien. Mais ce qui s'appelle rien. On aurait éteint la lumière, j'aurais su, même sans voir, qu'il y avait au moins quelque chose. Et si on avait mis tellement de lumière là-dessus que ça m'aurait rendu aveugle, j'aurais bien vu que j'étais pas seul. Dans un cas comme dans l'autre, j'aurais angoissé selon le principe cartésien. Ça fait pas de bien par où que ça passe, mais ça empêche pas d'exister. Mais là, c'était le vide ou je savais pas ce que c'était. Heureusement que quelqu'un a dit que je pouvais pas payer le loyer sans l'aide de l'État, sinon je serais pas revenu pour protester.

« Qu'est-ce qu'il a ?

(C'était la voix de Pédar, mais Pédar était crevé et donc quelqu'un l'imitait. Mais alors à la perfection ! Que ça me refoutu des boules là où personne n'en a sans se forcer.)

— Il veut ouvrir la vitre et il peut pas, dit Popol qui était sorti et s'agitait sur le trottoir avec des gestes que si on comprenait pas c'est qu'on était venu pour rien.

— Il a pas l'air de vouloir l'ouvrir, si quelqu'un d'autre. Ça se voit, quand quelqu'un veut ouvrir une vitre. Il y met du sien.

— Ces mecs qui foutent rien de la journée, à part d'être soupçonnés de meurtre, on sait jamais de quoi ils sont capables.

— Moi je l'ai vu reluquer Balerinette avec un que si c'était ma fille, je sais bien ce que j'y ferais… »

C'était un mot de trop ! Et Roger l'avait entendu, malgré que la radio était à fond. Alors il sort sur le même trottoir que Popol et il se met à sa place. Mais au lieu de gesticuler pour expliquer comment qu'on baisse la vitre, il explique autre chose et je comprends pas quoi. Ah ! merde ! que je me dis. J'aurais préféré qu'on s'en tînt à la question déjà épineuse de la vitre qui est déjà pas si facile que ça à baisser, même que j'y arrive pas. Et qu'est-ce que je lis sur les lèvres de ce proprio intransigeant ? Que j'aurais mieux fait de pas aller voir monsieur GU pour lui tirer dans le dos à lui, Roger Russel. Ça me fait baisser la vitre.

« Je fais ce que je peux pour payer mon loyer, monsieur Russel !

— On s'en fout puisque c'est l'État qui paye, dit Popol qui se fait une place sur le trottoir. L'État, c'est-à-dire nous. Et on a pas envie de payer !

— Il faut bien que quelqu'un paye ! proteste Roger Russel.

— Oui, mais c'est toujours les mêmes.

— Forcément, je dis. On est logé à la même enseigne ! »

Qu'est-ce que j'avais pas dit ! Pire que si j'avais avoué avoir tué Pédar. Et pourtant, je l'ai pas tué. On m'a enfermé pour ça. Et j'en suis sorti pour écrire ce que vous lisez, sinon j'aurais continué d'écrire pour pas être lu. Comme la vitre était baissée, j'ai mis ma tête dedans, comme elle faisait madame Crotal du côté du volant qui est moins risqué selon les statistiques.

« Il vous a offert une carte du Parti socialiste ? me demande Roger Russel sur un ton narquois.

— Il a bien sa carte du Front national, Arto !

— Vous voulez pas ma carte plutôt ? »

C'était tentant. Ah ! c'était une belle carte. Elle donnait droit à épouser Balerinette même en état de légitime défense. J'avais tellement envie de coucher avec elle ! Me tenir debout sur la marelle avec un caillou glissant au bout du pied suffisait plus à calmer les ardeurs qui me bouffaient mon temps de loisir. Madame Crotal me pinça discrètement.

« Pourquoi qu'elle vous pince ? demanda Popol.

— J'y pince pas ! grogna madame Crotal.

— Je suis bigleux peut-être ? rugit Popol.

— Non, mais vous savez pas ce que c'est pincer !

— Je me fais pincer quand je veux moi !

— Et ben monsieur Hartzenbusch est libre, lui ! »

Ça commençait à chauffer. La Cadillac frémissait à l'idée d'une fusion qui me donnerait raison. Roger Russel se tenait prêt et Popol agitait un siphon. Mais c'est Balerinette qui pissa et le Métal se figea comme il était venu.

« Y a des fois où qu'on parle pour rien, » nota madame Crotal.

J'étais descendu de la voiture pour retracer la marelle, à même le pipi. Balerinette retint ma main, celle qui tenait le morceau de craie.

« Fais pas ça, Giton ! Inutile de provoquer un scandale. Rentre chez toi et bois un bon coup de ton eau déjavellisée. Ça te fera dormir. Tu as besoin de sommeil. »

Arto n'était pas loin. Il fumait sa pipe blanche. Rondelle tenait encore la boîte d'allumettes. Elle en frotta une pour éclairer son visage. Et je vis alors qu'elle en savait plus que moi. Forcément, c'est elle qui avait tué Pédar.

40

Vivre en France est devenu vachement compliqué quand on a adhéré contre son gré à un parti que si on avait su on aurait adhéré à un autre. Moi, j'avais la carte du Parti socialiste dans la poche. Et c'était un flic membre du Front national qui enquêtait sur le meurtre que j'avais pas commis sinon je serais pas dans ce roman à me demander si je ferais pas mieux d'en sortir. Mais entre se demander et demander aux autres, y a une nuance qui explique le 49-3.

J'avais suivi le conseil de Balerinette. Je savais même plus si je devais l'épouser ou si elle faisait sa communion solennelle. C'est vous dire si j'étais embêté par la Providence. Et quand je bois trop d'eau déjavellisée par mes soins, j'ai des visions. J'en ai eu toute la nuit. Tantôt ça m'a fait dormir, tantôt ça m'a réveillé avec l'envie de le rester.

On était deux dans le lit. Au début, j'ai hésité. Mais, après un premier somme cauchemardesque, j'ai tellement hurlé qu'on m'a demandé de la fermer sous peine qu'on me la coupe. Pourtant, je criais avec ma bouche. Il aurait fallu m'expliquer que la langue est dans la bouche, mais c'était trop demander, si j'avais bien compris ce qu'on me reprochait.

« Vous avez adhéré dans la joie ou c'est monsieur GU qui vous a fait ce cadeau peut-être pas mérité ? »

Je savais pas quoi répondre. Enfin, je connaissais la réponse, mais des fois, vaut mieux faire faux et prendre la tangente en remerciant le cercle d'en avoir une infinité au service de la trouille.

« Je suis pas venu pour me faire enculer ! Parlez-moi de la joie !

— Vous me voyez au meilleur de la joie ! répondis-je pour qu'on me fasse taire.

— Monsieur GU est trop généreux avec les émigrés ! En plus, vous n'êtes même pas travailleur.

— Oui, mais je suis juif…

— Ma femme aussi est juive et je n'en tire aucun avantage ! Tandis que vous…

— Je ferai mieux la prochaine fois… Je dois d'ailleurs épouser…

— Vous ne pouvez pas vous marier sans contrat de travail !

— Monsieur Russel m'a promis…

— Russel ! Ce fasciste ! Vous osez vous accoquiner avec la gangrène de notre belle République !

— Mais puisque je suis socialiste ! Monsieur GU…

— Monsieur GU ne décide pas à ma place ! Et puis vous ne pouvez pas accepter un travail fourni par nos soins et travailler pour monsieur Russel. Le cumul est interdit par la Loi !

— Je ferai mieux la prochaine fois… Je dois d'ailleurs épouser…

— Vous ne ferez plus rien ! Rendez-moi la carte !

— Non ! »

Qu'est-ce que j'avais pas dit ! Le mec qui était dans mon lit en est sorti et il s'est planté devant la fenêtre comme s'il allait se défenestrer. Heureusement, elle était ouverte et il a reculé. Il s'était mis à réfléchir et il le faisait savoir. Moi, je disais rien. Je m'accrochais à la carte du Parti socialiste comme à une bouée.

Alors je vis à quel point ce type était agité. Il gesticulait dans l'ombre, grognant comme un gardien de zoo. Je comprenais pas ce qu'il disait, ce qui l'empêchait pas de le dire. Puis il s'est efforcé d'être clair :

« Vous ne voulez pas me rendre cette carte ?

— Non !

— Pour qui voulez-vous travailler ? Pour nous ou pour monsieur Russel ?

— Arto aussi m'a promis du travail !

— Enculer Marine ! C'est tout ce qu'on sait faire au Front national ! C'est pas du travail, ça ! C'est… c'est… »

Il s'étouffait lentement. Ça faisait presque pitié, mais j'avais plutôt envie qu'il en crève. J'ai attendu toute la nuit, les yeux fixés sur cette ombre qui parlait au mur comme s'il y avait quelqu'un dedans. Il a même bu l'eau du robinet, ce dont je me fous royalement tant que c'est pas moi qui la bois. Et pas une seconde j'ai compris un traitre mot de son interminable discours, sauf que de temps en temps il me demandait pourquoi je m'obstinais à conserver par devers moi la carte que monsieur GU m'avait offerte dans un moment d'égarement ou d'ivresse, il n'était pas compétent pour en juger, mais ça le mettait lui-même dans un état de confusion qui frisait la démence, il n'avait pas de mal à l'avouer.

Et il arrêtait pas de bouger « et clic ! et cloc ! et ping ! en plein dans l'œil ! et l'autre œil les mains dans les poches ! ah ! ah ! je t'ai eu et tu m'auras pas ! c'en est fini de toi et de ta clique de collabos ! »

Quand j'ai repris conscience, n'ayant toutefois jamais fermé l'œil, il avait disparu et la porte était ouverte. J'avais une soif d'enfer, mais je me suis retenu. Faut pas abuser des bonnes choses, même quand elles vous en font voir de toutes les couleurs. Madame Crotal se tenait sur le paillasson. Elle parlait. Son doigt montrait quelque chose à l'intérieur du salon. Il tremblait. Elle remuait les lèvres et je savais pas si c'était pour rire ou pour pleurer. J'avais de plus en plus soif. Mais je tenais bon. Je boirais rien avant midi. Et le doigt de madame Crotal entrait dans le salon. C'était une invitation à comprendre quelque chose qui était de mon niveau, sinon elle serait pas entrée et se serait adressée à quelqu'un d'autre. Or, c'était bien moi qu'elle interpelait. J'ai commencé à l'entendre.

« Monsieur… Hartzenbusch… Là !... Le portait de… voyez-vous-même… Ce magnifique portrait de… Pierre Laval !

— Je sais bien que c'est le portrait de Pierre Laval, madame Crotal. Qu'y a-t-il de mal à cela ? Ce portrait fait partie des meubles. J'y suis pour rien.

— Mais enfin, monsieur Hartzenbusch ! Ce portrait, c'est… c'est…

— Un simple jeu de fléchettes, madame Crotal. Il fait partie du loyer que monsieur Roger Russel va m'encaisser aujourd'hui.

— Mais enfin, monsieur Hartzenbusch ! Vous avez joué toute la nuit ! Vous ne travaillez pas la nuit et vous jouez la nuit à ce jeu… stupide !

— Mais ce n'est pas moi qui ai joué, madame Crotal ! C'est… c'est…

— Vous voulez dire que c'est… c'est…

— Il semble bien, madame Crotal, mais je ne veux accuser personne !

— Mais si, monsieur Hartzenbusch ! Vous accusez ! Vous accusez…

— Mais qui donc a passé la nuit ici, madame Crotal ?

— Manuel Valls ! »

J'en avais fait des trous, dans le visage de Pierre Laval déjà grêlé par les locataires qui m'avaient précédé, mais jamais avec autant d'amour que mon invité inattendu de la nuit, lequel n'avait même pas retiré les fléchettes pour les ranger en bon ordre dans la petite boîte dont monsieur Roger Russel vérifiait toujours le contenu avant d'encaisser le loyer que je lui devais… je ne sais plus pour quelle raison.

41

Bref, j'avais la carte du Parti socialiste. Arto avait celle du Front national. Et Roger Russel me proposait de payer ma dette en travaillant pour lui. Ça posait des questions, me dit Arto. Et on arrivait pas à y répondre. Cependant, pour lui, les choses étaient claires : il enculait Marine, alors que moi, qui j'enculais ?

« Au parti socialiste, me dit-il, c'est plutôt enculer qu'on se fait… »

Roger Russel frappa sur la porte à ce moment-là, juste au moment où je commençais à comprendre pourquoi Arto était Arto et pourquoi je n'avais pas cessé d'être moi.

« D'être socialo vous empêche pas de fricoter avec un facho ! lança-t-il sans refermer la porte.

— Nuance ! Je suis flic ! gueula Arto.

— Et lui, qu'est-ce qu'il est ? » siffla Roger Russel.

La question était posée. D'être socialo, ça empêchait rien. Et à force de pas empêcher, je suis devenu ce que je suis. Vous savez quoi.

« Vous allez pas rester là sans rien faire, patron ! » dit Arto.

Il avança une chaise, mais comme j'étais dessus, il en avança une autre, la même. Roger Russel avait amené son gros registre tamponné à chaque page. Il s'assit et posa le registre sur la table où Arto rassemblait autant de verres qu'il pouvait. Il avait l'air joyeux ce matin. Il avait sans doute passé la nuit à enculer Marine. Qu'est-ce qu'on peut pas avec

Internet ? En plus, j'avais pas les sous. Et les allocs étaient coupées. J'avais pas assez cherché du travail.

« Je vous en ai proposé un bon et bien payé, dit Roger Russel. Qu'est-ce que vous avez été foutre chez GU ?

— C'est madame Crotal… »

Encore un mot de trop. J'arrêtais pas de trahir depuis que je me raisonnais. Roger Russel sortit son appareil photo d'une poche. Il fallait que je regarde maintenant et qu'est-ce que je voyais, si c'était pas madame Crotal complètement à poil chevauchée par des singes qui lui faisaient pipi dessus en poussant des cris stridents !

« Vous allez la tuer ! baillai-je en me tenant la mâchoire pour pas qu'elle tombe.

— Vous avez l'argent du loyer ? »

Arto rigolait en bourrant éternellement sa pipe. Roger Russel alluma son briquet, répandant l'odeur du kérosène qui me donna la nausée. Je soupçonnais une complicité entre lui et Arto, ou entre ce qu'il représentait et la police, je savais pas trop, mais j'étais pas loin.

« Elle vous a laissé conduire la Cadillac ? demanda Roger Russel.

— J'ai pas le permis à cause de ce que j'ai dans le cerveau…

— C'est pas ce que je vous ai demandé. Vous l'avez conduite, oui ou non ?

— Comment vous le savez ? Et si vous le savez, pourquoi me poser la question ? OUI ! J'AI CONDUIT LA CADILLAC ! »

Même que j'avais provoqué un accident, mais j'avais évité d'en parler jusque-là. On avait quitté monsieur GU en plein milieu de la nuit et madame Crotal avait eu comme qui dirait une faiblesse. Elle m'a passé le volant sans même me demander si je savais conduire. Or, je savais pas, et la route m'a paru longue. Je lui avais demandé toutes les deux minutes pourquoi on avait quitté monsieur GU et elle m'avait répondu en se tenant le crâne à deux mains que c'était parce qu'on allait quelque part mais me

demandez pas de vous dire où parce qu'on est jamais arrivé là où c'est qu'on devait aller sans que je le susse.

C'était mes explications, ça. Roger Russel m'avait écouté sans cesser de tourner les pages du gros registre aux tranches usées par un usage mensuel strict depuis les longues années qu'il avait entièrement consacrées à fournir un logement aux sans-abri protégés par la société. Je savais pas pourquoi on me protégeait mais on m'amenait souvent à l'hôpital et j'en ressortais avec des idées nouvelles que je mettais aussitôt en pratique pour ressembler à l'impossible. Mais l'effet durait rarement plus de deux jours et le troisième, je devais payer mon loyer ou dégager sans laisser d'adresse. Ce jour-là était arrivé, à ma grande surprise je dois dire. Qu'est-ce que je foutais encore chez moi après tout ce qui venait de m'arriver ? J'étais tellement angoissé que je trouvais pas ni le début d'une réponse à cette question pourtant essentielle. Ça faisait rire Arto. Et il était bien le seul. Il faut dire qu'on était que trois, que Roger Russel ne riait jamais en ma présence (Balerinette le trouvant toutefois très rigolo) et que sur l'écran de l'appareil photo, les singes gueulaient tellement fort qu'on entendait pas ce que madame Crotal voulait me dire. Alors j'ai ri moi aussi, comme le condamné à mort qui voit vraiment pas ce qui peut le tirer du pétrin où on l'a fourré. Je devais avoir l'air particulièrement con, parce que ça n'a pas plu à Roger Russel qui n'arrêtait pas d'allumer et d'éteindre son briquet. L'odeur du kérosène couvrait complètement celle de la Javel. Et j'avais une soif !

« C'est toujours pareil avec les pauvres, dit Roger Russel. Tant qu'on leur demande rien, ils font semblant, mais quand c'est l'heure, ils peuvent pas s'empêcher d'être eux-mêmes. Pas vrai, monsieur Hartzenbusch ?

— Je peux payer en Javel, mais en présence de kérosène, je vous garantis pas l'innocuité du produit. Est-ce ma faute si vous n'arrêtez pas d'allumer et d'éteindre ce briquet ?

— Payer n'est pas donner, monsieur Hartzenbusch ! »

Qu'est-ce qu'on fait quand il n'y a plus de solution ? Des fois, on m'emmène à l'hôpital pour ajuster le traitement, mais c'est parce qu'on a une lueur d'espoir. Or là, y avait plus rien à espérer, ni de moi ni de mon proprio. Et Arto reluquait mon jeu de fléchettes comme s'il avait envie d'y jouer. Il avait même une fléchette entre deux doigts et il en léchait la pointe d'acier avec une langue gourmande. Mais je crois que Roger Russel aurait pas vraiment apprécié qu'on s'amuse dans son dos.

« Faute de paiement, monsieur Hartzenbusch, je me vois dans l'obligation de vous faire conduire manu militari sur les lieux de votre travail…

— Mais j'en ai pas du travail !

— Lequel que vous choisissez, ami ? » lance Arto en même temps que la fléchette qui fait mieux que Manuel Valls.

J'avais le choix ? J'osais même pas poser la question tellement madame Crotal semblait souffrir du traitement intolérable qu'elle subissait sous les singes. Et monsieur GU n'était pas là pour me conseiller. Même Manuel Valls s'était éclipsé. Non, j'avais pas le choix. Roger Russel souriait en me toisant.

« Vous savez piloter un hélicoptère, monsieur Hartzenbusch ?

— Comment voulez-vous que je travaille dans ces conditions ?

— Alors vous ne piloterez pas l'hélicoptère.

— J'aime mieux !

— Mais vous monterez dedans.

— Qu'est-ce que je ferais dans un hélicoptère, moi qui n'en ai jamais vu un de près ?

— On vous le dira assez tôt ! »

Ce qui a fait marrer Arto. Un rien le fait marrer, Arto, depuis qu'il a réussi à enculer Marine. Il paraît que c'est comme ça quand on a réussi un

truc qu'on a mis du temps à comprendre comment c'était possible. On se marre. Et il est trop tard pour comprendre pourquoi.

42

Moi, je me demandais quand j'allais épouser Balerinette. Et surtout quand j'allais la sauter. Ça me faisait tellement bander que Rondelle a demandé la permission de venir avec nous. Roger Russel n'a pas dit non et on est reparti sur la route à bord de la Cadillac, avec madame Crotal dans le coffre et les singes en train de lui pisser dessus pour lui apprendre à vivre avec le nouveau contrat social. Et qui qu'on voit faire du stop à la sortie de la ville ? Le Chinois ! Il rigole tellement que ça file le bourdon à Arto qui se met à feuilleter le registre de Roger Russel, lequel veut pas que je conduise à sa place. Je sais pas où on va, mais tout le monde a l'air d'accord pour y aller sans me le dire. Ce qui me fait bander encore plus. Rondelle en profite pour rattraper le retard qu'on a accumulé à cause de la confusion des faits et des évènements. Je m'attends à voir surgir de la nuit un hélicoptère en bonne et due forme. On croise une patrouille pépère de gendarmes occupés à comprendre le fonctionnement d'un iphone dernier cri. Puis le monde civilisé s'efface et laisse la place à une caserne de l'armée de l'air. Un grand type que j'ai déjà vu nous envoie la fumée de son cigare en expliquant pourquoi et comment on est là. Et je suis censé avoir compris.

« Il bande toujours ? demande-t-il.

— Pas besoin de le piquer pour ça, précise Roger Russel toujours au volant.

— Vous avez amené Balerinette ?

— Non. Mais madame Crotal est dans le coffre avec les singes. »

La tête que j'ai fait ! Non seulement on me destinait madame Crotal, une cuvée d'au moins 90 ans, mais j'avais déjà des singes. Et pas une poignée. Même que c'était des enfants gorilles. Pas beaux à voir et prometteurs de masses musculaires qui allaient me coûter les yeux de la tête. Et vous croyez que cette sinistre perspective m'a fait débander ? Que nenni ! J'étais sur le point d'éjaculer tellement j'avais l'espoir de me tromper. Le type au cigare, qui s'appelait Kol Panglas, me tapota l'épaule en signe d'encouragement et de fraternité. Il était commandeur de la Légion d'honneur. Ça promettait. Roger Russel cligna de l'œil lui aussi. Et Rondelle se serrait contre moi comme si on allait plus se quitter. La Cadillac avança de nouveau. On était sur le tarmac.

« Vous le voyez l'hélico, me dit Kol Panglas qui trottinait à côté de la bagnole. C'est toujours ce qu'on voit en premier. Y en a pas un qui le voit pas avant de passer à la vitesse supérieure. Accrochez-vous à cette vision, monsieur Hartzenbusch ! »

Pour m'accrocher, je m'accrochais. Rondelle aussi s'accrochait et ça commençait à faire mal. Roger Russel appuya un peu sur l'accélérateur et Kol Panglas, qui soufflait sa fumée, grogna en allongeant la foulée.

« J'en ai connu un qui le voyait pas, continua-t-il. Il le voyait tellement pas que je me suis mis à douter qu'y en avait un. Vous savez ce que j'ai fait, monsieur Hartzenbusch ? »

Je savais pas. Comment que j'aurais su ?

« Je l'ai descendu !

— Vous l'avez descendu, salaud ! »

Y avait que mon papa qu'avait été descendu de cette manière ignoble, alors je me suis mis à le voir, ce maudit hélico et je vous jure qu'il aurait fallu me faire très mal pour que j'avoue que je voyais rien d'autre que la surface noire du tarmac et la ligne lumineuse qui se perdait à l'horizon de la nuit.

« Je suis content que vous le voyiez, dit Kol Panglas. Ça m'aurait fait chier de vous descendre. J'ai fait ça qu'une fois et je suis pas sûr de le refaire aussi bien.

— On vérifiera une fois arrivé, » murmura Roger Russel.

J'en avais froid dans le dos. Et la bite au rouge blanc. Ce qui gênait pas Rondelle qui avait les moyens de la refroidir pour mieux me chauffer. On allait arriver où ? Je pourrais remettre ça au prochain chapitre, mais je suis tellement pressé de vous le dire que je vais pas m'en priver. J'en ai marre qu'on me prive. À force, je prends tout. Et je laisse rien aux autres. On arriverait bien au bout de quelque chose. D'ailleurs, Kol Panglas commençait à s'essouffler. Et il en avait long sur le cigare, de la cendre. Une petite chaleur qui l'empêchait de parler pour rien dire. Ça me faisait des vacances. On a pas idée de faire bander les gens juste pour qu'ils manquent pas de patience.

« Vous le voyez ? »

La question-piège. Je pouvais encore tomber dedans. Des fois, on se laisse aller à la sincérité et on se fait baiser par en bas au lieu que c'est meilleur quand ça commence en haut, tout près d'où qu'on a la langue pour s'en servir.

« Ouais. Je le vois.

— Ce que vous voyez est une illusion, dit Kol Panglas tellement essoufflé qu'il s'arrêta et se plia. Vous entendez la turbine ?

— Je l'entends.

— Et vous voyez ces gens qui vous attendent ?

— Je les vois.

— Vous vous sentez d'attaque, monsieur Hartzenbusch ?

— Comme si j'y étais ! »

La Cadillac pila. Rondelle fut projetée dans les bras d'Arto qui en profita tant que j'étais pas là. Et je mis du temps à arriver, un sacré bout de temps que je mis à profit pour réfléchir à ce que j'étais en train de faire pour payer

mon loyer. J'avais peut-être toute l'Humanité à mes trousses. Et j'étais seul aux commandes d'un hélicoptère, la queue entre les mains et les pompes sur le palonnier qui n'était autre que madame Crotal dégoulinante de pisse. Dans la cabine, les petits gorilles s'empiffraient pour grandir plus vite. C'est alors que je les ai vus, ces mecs aux gueules tirées par la trouille et les mauvais traitements. Parce qu'il faut que je vous explique : il y a aussi les mauvais traitements. Tout le monde n'a pas la chance d'être bien soigné et d'être du coup capable de piloter un hélicoptère sans avoir jamais appris. Qui c'étaient, ces mecs ? Ceux qui ont lu la confession d'Arto Lafigougnasse le savent bien !

43

Et ben vous savez quoi ? Mon loyer était payé. Ça me laissait un mois pour me la couler aussi douce que possible. J'ai même été à la communion de Balerinette. Bien sûr, on m'a détrompé à l'entrée de l'église. On m'a tout bien expliqué. Même que Balerinette était trop jeune pour coucher avec un type qui sait même pas son âge. Ah ! si je l'avais su, j'aurais été en prison. Et on m'aurait peut-être même coupé. J'ai vite compris et on m'a pas expliqué longtemps, preuve que je pouvais encore servir à quelque chose, même si j'avais pas de travail. Certes, j'avais fait ce que j'avais fait pour survivre, mais j'étais vivant et libre et Arto pouvait enculer Marine toutes les nuits que Dieu fait pour que le Front national gagne pas les élections.

Et je me suis pas privé de bouffer tout ce qu'il était permis de bouffer pour faire honneur au repas qui a suivi la communion. J'ai même montré à Balerinette comment que je faisais pour éjaculer sans en mettre partout. Et j'ai tout mis au même endroit. Ils l'ont alors éloignée de moi. Et on m'a raccompagné chez moi sans me demander si j'avais tué Pédar ou si je connaissais du monde en haut lieu.

Et après cette effervescence bien méritée, j'ai eu envie de dormir. Madame Crotal, remise de ce que Roger Russel lui avait fait subir, avait changé mes draps en autre chose et c'était justement ce qu'il me fallait pour que je trouvasse le sommeil, lequel j'avais perdu suite à un traitement non pas mauvais, mais trompeur. J'allais passer une nuit de l'autre côté.

Je sais jamais vraiment de quel côté je suis. Et puis y a tellement de côtés que je sais jamais si je suis de l'autre ou encore moi-même. Mais enfin, quand je dors, je fais pas semblant. Est-ce que j'avais vu l'hélicoptère ? Non. Alors ?

Alors je suis entré. Que voulez-vous, je suis comme tout le monde. Je ne recherche rien d'autre qu'un moment de bonheur et pour m'assurer que je me trompe pas de bonheur, j'en mesure le plaisir que ça me donne.

Suis-je différent du modèle du citoyen républicain que Manuel Valls encule pour se faire mousser ? Vous voyez bien que non. Alors je suis entré. Chez Popol. Et j'ai eu droit à une poignée de cacahuètes salées et à un verre d'eau garantie sans Javel par le gouvernement que préside un enculeur encore plus remarquable qu'Arto Lafigougnasse que vous connaissez aussi bien que moi puisque vous l'avez inventé avant que je prenne la parole. Quel merdier !

Bref, je dormais. Et qu'est-ce que je fais quand je dors ? Rien. Je veux dire qu'à l'extérieur, Rondelle a beau me regarder comme si elle m'avait jamais vu, je fais rien et même plus : je donne l'impression de pas travailler. Ça lui en bouche un coin. Mais à l'intérieur, Rondelle ? À l'intérieur, qu'est-ce que je glande ? Ça, tu peux pas le voir. Et pourquoi tu peux pas le voir ? Parce que tu n'entres pas. Je suis fermé. Ça me fait un anus tellement contracté qu'on dirait que j'en ai pas et qu'on va me demander par où je me vide. Est-ce que tu te vides quand tu dors, Rondelle ? Rarement. Et ça me réveille, alors.

Je dormais. La solitude. Rien ne bouge si je fais pas bouger. Et si quelqu'un parle, c'est moi qui dis. On me met des trucs dans les veines et ça revient au bon moment. Au bout d'un temps qui n'est pas celui des horloges, je rencontre quelqu'un. Non pas Balerinette, que je me fais les yeux ouverts à la fenêtre quand elle joue à la marelle, mais quelqu'un. Quelqu'un qui n'arrête pas de parler comme si je savais me taire. On se sent bien. On va attraper du poisson si ça continue.

Et ça continue. Une porte s'ouvre. Et je sais que si j'entre, j'en sors. Or, je veux pas sortir de là. Je veux comprendre ce qu'on me dit. Je suis mon propre mystère. Le jour où j'ai expliqué ça à mon toubib, il a amené des étudiants pour que je sois plus à l'aise dans les descriptions, que c'est le côté faible de mon imagination. Alice Qand, qu'il s'appelle. Homme ou femme, ou le contraire. Barraqué comme un homme et fuyant comme une femme. Et des fois le contraire, je veux dire.

On était en train d'en parler quand Sally Sabat est entrée, toute sucrée en commençant par les guiboles qu'elle a croisées pour que je regarde pas entre. Moi, je m'en foutais qu'on m'interdise. Du moment qu'on me demande pas de piloter un hélicoptère.

« Mais c'est ce qu'on vous a demandé ! fait Sally Sabat en me donnant un coup de pied.

— Qui m'a demandé une pareille connerie ?

— Roger Russel !

— Il existe pas ! Je l'ai inventé !

— Vous voulez dire qu'à force de l'inventer, il s'est mis à exister ? C'est banal comme affection. Je vais vous piquouser. »

J'en avais pas vraiment envie. J'ai la peau tapissée de trous et de bleus. Ça me donne envie de vomir quand je me regarde à poil dans le miroir qui est mis à ma disposition par le système.

« Quel système ? Y a pas de système ! Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je raconte pas ! Je dors.

— Avec les yeux tellement ouverts que je suis obligée de serrer les cuisses ? »

Je crois que c'est à cet instant que Kol Panglas est entré. Il fumait toujours son Kolipanglazo de un mètre dix de long. Ça m'écœurait, moi, toute cette fumée pour rien. Mais ça faisait ouvrir les cuisses et je voyais. En plus, ça avançait.

« Vous êtes prêt ? me demanda Kol Panglas. L'hélico, lui, est prêt.

— Je le vois plus !

— C'est possible, ça ? » demande Kol Panglas à Alice Qand.

Et on a recommencé. Tout depuis le début. Vous imaginez la trotte ! On avait même plus la Cadillac pour se chauffer le cul. J'avais plus qu'une envie : me réveiller et plus jamais travailler pour les autres. Mais en revenant chez moi, l'œil noir et froid de Pierre Laval, crevé par les fléchettes, me lança un regard encore plus perçant. Je suis tombé à genoux. Ou je me suis agenouillé, je sais plus. La cloche de l'église sonnait à toute volée pour que les invités se rendent en habits du dimanche à la cérémonie de la communion solennelle. Je savais pas pourquoi on m'invitait, mais qu'est-ce que je bandais !

44

J'étais en train de me faire la main sur la nappe de communion quand tout le monde est arrivé. C'était aussi bien, parce que j'en avais marre d'éjaculer des hosties dans le bénitier. Ils m'ont tous caressé la queue avant de se signer. Je signale au lecteur inattentif que j'étais réveillé. Je dormais plus. Et je revenais de nulle part.

Ça m'avait excité. Je savais plus quelle langue je parlais avant de devenir dingue. Les vioques du quartier sont entrées les bras chargés de fleurs pour me faire tousser. Et j'ai toussé. Il fallait s'y attendre. Donc, Roger Russel a fait son apparition devant l'hôtel. Il portait une chasuble. Il a dit « Introibo ad altare Dei » et on a commencé en attendant qu'il dise « Ite misa est ». Pour ça, on était fait comme les autres. Seulement les autres ne pilotent pas des hélicoptères sans avoir d'abord appris comment qu'on les pilote sans passer pour un abruti.

Mais en plein « Agnus dei », le bedeau m'a fait savoir que je ferais mieux « d'aller faire ça ailleurs » si je voulais me marier avec Balerinette. Je suis donc sorti. Et là, les amis, j'ai vu l'hélicoptère. Et non seulement je l'ai vu, mais en plus, je me trompais pas. J'ai appris à faire la différence.

Il y avait du monde autour de l'hélicoptère. D'habitude, y en a pas tant. Je m'approche, prêt à poser des questions, et c'est-y pas monsieur GU qui m'arrête alors que j'allais trouver le premier mot, le plus important quand on connaît pas.

« Vous oubliez votre casque, monsieur Hartzenbusch, me dit-il d'une voix sucrée.

— Je mets jamais de casque, monsieur GU !

— Mais il faut en mettre un ! Imaginez que quelque chose vous tombe sur la tête. Vous lui diriez quoi, à votre papa ? Qu'on vous l'a pas dit qu'il fallait mettre un casque ? Vous croyez qu'on sait pas de quoi vous êtes capable depuis que vous avez la carte du parti socialiste ?

— Et Arto, il met un casque ?

— Tant mieux s'il lui tombe quelque chose sur la tête ! »

Là, j'ai senti la haine. Le désir de tuer. Et même une touche de plaisir qui se promet de revenir de vacances avec plein de photos. Ça m'a rendu roide. Les gens qui attendaient me regardaient comme si j'étais Jésus en personne et que c'était eux qu'on allait crucifier. Monsieur GU m'a mis le casque. J'entendais.

« On va quand même attendre monsieur Roger Russel, dit monsieur GU.

— Il est socialiste ?

— Pensez donc ! On fait semblant de l'être.

— Et Arto, il fait semblant d'enculer Marine ?

— Avec quoi qu'il l'enculerait ?

— ¡No me digas! »

On a fait le tour. La turbine ronflait. Et à l'intérieur, quelqu'un pleurait. Si c'était pas pour compliquer, j'étais en train de rire. Monsieur GU riait, lui aussi. Quelque chose me disait que j'étais un instrument. Mais lequel ? J'avais jamais appris à jouer. Bon, j'avais lu des livres. Des milliers de pages remplies de tellement d'informations que j'avais plus besoin de sortir pour aller voir moi-même. On entendait le carillon de l'enfant de chœur. J'avais été enfant de chœur moi aussi, mais c'était pas Roger Russel qui officiait à l'époque. Je me demande maintenant si c'était pas monsieur GU. GU, c'était pas les initiales de Gor Ur, qui est l'inverse de Rog Ru, le petit nom de Roger Russel ? Pas de bon polar sans message linguistique. Mais j'osais pas poser la question. Ils avaient sans doute un autre pilote et je

savais pas ce qui allait arriver à ces gens qui attendaient en se lamentant et surtout en m'implorant comme si j'avais le pouvoir de changer leur destin tragique. Je dis ça maintenant que c'est arrivé. Arto a raconté tout ça en détail.

« Vous avez pas soif ? me demande monsieur GU.

— J'ai déjavellisé un peu d'eau de bénitier…

— Vous avez exporté votre système de déjavellisation ?

— J'en ai un de portable. Pas vraiment au point, mais je me risque.

— Et que se passerait-il si jamais vous buviez de l'eau pas tout à fait déjavellisée ? »

La question que se pose le lecteur et que j'attribuais peut-être abusivement à monsieur GU. J'eus le hoquet. Monsieur GU me fit peur plusieurs fois. En vain. Peut-on piloter un hélicoptère en pleine crise de hoquet ? Autrement dit : cette crise de hoquet m'épargnerait-elle l'humiliation d'avoir à montrer à quel point j'ignorais tout du pilotage d'un hélicoptère, lequel n'a rien à voir avec celui d'un avion. Mais savais-je piloter un avion ? À force de me poser des questions sans réponse, je deviendrais fou avant la retraite.

« Vous ne me demandez pas qui sont ces gens, monsieur Hartzenbusch ?

— J'ai bien failli le leur demander ! Ah ! j'avoue que j'avais la langue prête à tous les sacrifices. Heureusement que vous êtes intervenu. Ce qui ne répond pas à la question de savoir si je sais piloter un avion…

— Il n'est pas prévu que vous pilotassiez un avion, ne vous inquiétez pas. »

Ce qui, vous vous en doutez, me rassurait pas vraiment. Je suis parti avant que monsieur GU m'explique qui étaient ces gens. C'est pas lui qui m'a expliqué. On volait quand on m'a expliqué tout. Et ça pleurait ! Ça gémissait ! Y en avait même qui priaient. Et j'avais une sacrée envie de

prier avec eux. Mais vous savez ce qui s'est passé ensuite. Arto vous a déjà tout raconté. Et c'était bien pire que d'avoir tué Pédar.

45

« Le monde est trop compliqué pour vous, monsieur Hartzenbusch. Et pourtant, vous êtes doué de la parole. Il faut donc bien que vous en fassiez usage. Pas comme tout le monde, je l'avoue. Et vous savez à quel point j'ai de l'estime pour vous. Peut-être même de l'amour. Comment ne pas aimer celui qui est perdu d'avance ? »

Le type qui me parlait comme ça faisait les piqûres à merveille. Moi, les piquouses, ça m'a des fois rendu fou. Surtout quand j'étais gosse. Mais ai-je beaucoup grandi depuis ?

Il me frottait le corps avec un onguent. Il avait hérité la recette de sa grand-mère, faute d'avoir connu sa mère qui était morte en tombant de son balai. Le jour où ce genre d'histoire me fera rire n'est pas encore arrivé.

« Ce qui me chagrine, voyez-vous, monsieur Hartzenbusch, c'est que vous avez tué votre ami Pédar. Mademoiselle Pinuche n'y est pour rien.

— Jamais de la vie ! Je l'aimais, moi, Pédar ! Comment pouvez-vous imaginer que j'ai cessé de l'aimer au point de le tuer ? C'est… inadmissible !

— Le lieutenant Arto Lafigougnasse ne se trompe jamais. Il vit d'ailleurs en couple avec mademoiselle Pinuche. Si c'est pas une preuve, ça ! »

Heureusement que j'étais couché ! Sinon, je lui aurais foutu mon poing là où je pense. Mais que voulez-vous, les types qui font les piquouses à merveille ne courent pas dans les rues. J'en avais un sous la main, j'allais pas le mettre à courir lui aussi. Et puis, il m'aimait. Il l'avait dit plusieurs fois, avec les mêmes mots, ce qui prouve.

« Je vais vous en faire que vous m'en direz des nouvelles, chantonna-t-il pendant que je souffrais d'avoir de mauvaises pensées à son égard.

— Si vous saviez ce que je pense de vous…

— Arrêtez de penser aux autres ! Et regardez au fond de vous, là où se trouve la petite bête qui fait de vous ce que vous êtes aux yeux des autres. »

Le genre de propos qui me coince. Mais j'avais droit de vomir avant d'apprécier la méthode. D'autant que je revenais de loin. Qui avait eu cette idée saugrenue de me faire piloter un hélicoptère ? J'avais jamais répondu à cette question, même quand ils avaient fait irruption chez Popol pour nous arrêter. Ma tête avait heurté plusieurs fois le comptoir. Je sais pas si vous avez déjà tâté le comptoir de Popol, mais c'est du dur. Je l'ai pas fendu comme on croyait. Et il a fallu me recoudre jusqu'à l'os. Ça a duré des mois. Ou des années.

Maintenant je vis tranquillement dans cet endroit où j'ai pas besoin du soleil pour être heureux. Il paraît que la lumière artificielle me fait du bien. Et puis j'ai un potard pour en régler l'intensité. Un potard à moi tout seul. Ils me l'ont greffé pour que je le perde pas quand je sors dedans, ce qui arrive une fois par semaine le jour du poisson. Des fois je le mets à fond en pleine nuit et je réveille les autres. Ça en fait du chahut ! On me bassine pendant une heure dans l'eau froide et je reviens, presque heureux d'en avoir fini avec cette partie du traitement que je mérite, alors que je me dois au reste.

Donc on était ce type et moi dans la pièce des piquouses. J'avais le cul à l'air pour aller plus vite. Mais comme on m'attachait au matelas, personne ne songeait à rattraper le temps perdu et j'arrivais en retard. Vous voyez le rapport ? Retard… Potard… Repo… Et j'arrêtais pas. Alors le type m'a apporté un crayon et du papier en me priant de pas bouffer le papier et de pas me servir du crayon pour me le foutre dans le cul. Mais je suis pas comme ça et il le savait. Alors j'ai travaillé pour la première fois de ma vie. Et à l'œil, ce qui m'allait bien parce que je veux rien devoir à personne. Fini

les loyers impayés et les magouilles de Roger Russel qui a disparu de ma vie comme s'il avait jamais existé. À partir de là, j'ai créé à plat. Me dites pas que c'est plus facile !

Le premier jour, comme j'avais de l'inspiration, j'ai noirci tout le papier que m'avait apporté ce type et j'ai continué sur les murs. Le lendemain, je me suis fait tirer les oreilles et j'étais en train d'absorber de l'électricité quand le type leur a dit que c'était de sa faute, il avait bien réfléchi aux conséquences de ses actes et il recommencerait plus.

Là, j'ai eu une de ces angoisses de plus avoir de papier ! Mais le type m'a rassuré. J'en aurais, du papier ! Il était assez fortiche pour m'en fournir autant que j'en voudrais. Vous voyez comment on passe de l'eau déjavellisée au papier en abondance. J'eus même droit à un crayon de secours, à charge pour moi d'en réclamer un nouveau dès l'usure totale du principal. Ça m'en faisait, un sujet de conversation intérieure !

Vous voyez où ça m'a mené. Le jour du procès, Arto est resté toute l'après-midi à la barre. Et il en a dit des choses ! Le Président me regardait du coin de l'œil, pour voir comment je réagissais. Je réagissais pas vraiment. J'attendais, d'autant que j'avais déjà écrit ce que vous êtes en train de lire ou d'écouter. Le type qui m'aimait en aimait un autre, mais j'y pouvais rien, et j'ai même rien fait pour qu'il m'aimât exclusivement. J'écrirai jamais ce roman. Tant pis pour moi. Je sais même plus comment il s'appelait…

Donc, la veille du procès, il me piquouse en plein le derche et je pousse pas le cri habituel, qui est un cri surgi du fond de l'enfance que j'ai conservée au fond de moi. Il me prend le visage à deux mains et me regarde comment s'il m'avait jamais vu. Ça lui arrivait, de douter que c'était moi, mais jamais à ce point.

« Vous avez peur, monsieur Hartzenbusch ? Je comprends qu'on puisse avoir peur à la veille d'être condamné pour meurtre.

— Je l'ai pas tué. Et j'ai pas dit que c'est mademoiselle Pinuche. Arto a tort de penser que je vais les trahir maintenant qu'ils sont ensemble pour le meilleur et le pire.

— Mais les preuves, monsieur Hartzenbusch ! Il y a des preuves ! Le couteau vous appartient. Et cette lettre…

— J'ai jamais écrit de lettre ! C'est un faux ! Comme mon diplôme de pilote d'hélicoptère.

— Mais qu'est-ce que vous alliez foutre dans cet hélicoptère de merde ! »

Arto a tout dit à ce sujet. Moi, j'avais plus rien à dire, sinon que j'avais pas tué Pédar, ce qui aurait pu arriver si je l'avais haï.

« Mais vous le haïssiez, monsieur Hartzenbusch ! Cette lettre le prouve !

— Vous me faites chier avec cette lettre qui n'a jamais existé que dans votre imagination ! »

On a toujours tort d'élever la voix quand on a perdu sa liberté.

« Peut-on considérer que j'ai tué Pédar alors que c'était la vie de Roger Russel que je voulais emporter avec moi en Enfer ? Souvenez-vous : je sortais de chez monsieur GU avec un couteau dans la main.

— Expliquez-vous, monsieur Hartzenbusch ! »

Je fais quoi, là, à votre avis ?

finis